ized by Google

5
5
243
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •

Digitized by Google

MÉLANGES

INÉDITS

DE LITTÉRATURE,

DE J. B. DE LA HARPE.

5. 5. 243

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT.

MÉLANGES
INÉDITS
DE LITTÉRATURE
DE J. B. DE LA HARPE,

RECUEILLIS PAR J. B. SALGUES;

POUVANT SERVIR DE SUITE

AU COURS DE LITTÉRATURE.

PARIS,

J. H. CHAUMEROT, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIES DE BOIS, N°. 188;
CHAUMEROT JEUNE,
LIBRAIRE, PASSAGE FEYDEAU, N°. 24.

1810.

AVERTISSEMENT.

Personne n'a peut-être mieux justifié que Mr. de la Harpe cet adage d'Horace :

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus invidi.

Quand nous employons le mot *virtutem*, on sent bien qu'il ne s'agit pas ici de ses vertus, mais de ses talens. Or, c'est un fait que ses talens ont été méconnus dans le cours de sa vie, qu'il n'a cessé d'être en butte aux critiques les plus injustes, aux satires les plus amères. Fréron ne l'appelait-il pas le *Bébé* de la littérature (1)? ne lui prodiguait-on pas dans l'*Année Littéraire*, et ailleurs, le ridicule sobriquet de *Harpula*? combien de fois ne lui a-t-on pas contesté ce goût exquis qu'il avait reçu de la nature et qu'il avait perfectionné par l'étude? Aujourd'hui qu'il n'existe plus, ce *nain*, ce *Harpula* est placé à la tête de nos plus illustres critiques, et

(1) On sait que Bébé était le nom que le roi Stanislas avait donné à son nain.

proclamé unanimement le *Quintilien français*. Son *Lycée* est dans toutes les bibliothèques, et son nom seul fait autorité. Il est donc une carrière où il faut mourir pour vivre.

Quand M. de la Harpe n'écrivait que pour les journaux, ses articles de littérature faisaient à peine quelqu'impression, et disparaissaient avec la feuille fugitive qui s'en était chargée. Mais à peine les eut-il réunis en corps de doctrine, que l'opinion changea, et qu'ils devinrent, aux yeux même des gens les plus prévenus, le meilleur code littéraire que nous possédions. Si l'on n'y trouve pas toujours des idées neuves, on y trouve toujours des idées saines, des jugemens pleins de justesse, et des principes discutés et défendus avec une rare sagacité et une dialectique éloquente et rigoureuse.

Il est très-vrai que M. de la Harpe a tiré une partie de son *Cours de Littérature* des articles qu'il avait publiés dans les journaux. Il a même pris si peu de soin de

déguiser le larcin qu'il s'est fait à lui-même, que plusieurs morceaux de ce *Cours* ne sont qu'une copie littérale des articles du *Mercure*.

Et pourquoi se serait-il interdit cet avantage, si ces articles étaient dignes des suffrages de ses lecteurs ? pourquoi aurait-il cherché à faire mieux ce qu'il avait déjà si bien fait ? Depuis sa mort, ses éditeurs ont ajouté à ses œuvres des morceaux de philosophie et de littérature qui se trouvaient encore épars dans des feuilles périodiques ; c'est un nouveau service qu'ils ont rendu aux lettres. Mais rien n'empêchait qu'ils ne fissent une moisson plus abondante, car il restait dans plusieurs volumes du *Mercure de France* un grand nombre de morceaux dignes également des honneurs de l'impression : ce sont ceux que nous avons recueillis, et nous avons lieu de croire que le public ne les trouvera pas sans intérêt.

Nous avons donné la préférence à ceux qui ont pour objet, ou des questions litté-

raires importantes, ou des écrivains qui ont joui d'une grande célébrité, et dont quelques-uns vivaient encore quand on a publié le *Cours de Littérature* de M. de la Harpe. Mais dans ce choix même, nous avons été quelquefois obligés d'exercer nous-mêmes le ministère de la critique. Tantôt nous avons abregé les articles qui nous ont paru d'une longueur excessive, et dans lesquels M. de la Harpe avait consulté les conseils de sa haine ou de son amitié, plutôt que les règles d'une censure juste et impartiale. Par exemple, il nous aurait fallu composer un volume de plus, si nous eussions inséré en entier, les jugemens de M. de la Harpe sur le *Théâtre d'éducation* de Mme de Genlis. Il n'est pas une seule pièce qu'il n'ait analysée, dont il n'ait cité des scènes tout entières, dont il n'ait discuté le mérite avec une prolixité que l'à-propos des circonstances pouvait excuser, mais qui ferait aujourd'hui peu de plaisir au lecteur.

Tantôt nous avons tempéré la chaleur pa-

triotique répandue dans les morceaux qu'il a écrits à l'époque de nos dissensions révolutionnaires. M. de la Harpe était alors un homme de parti, un prédicateur ardent de la démagogie. La passion obscurcissait son jugement; et dans l'effervescence de ses humeurs républicaines, il abandonnait souvent les considérations littéraires pour les discussions politiques. Nous avons retranché tout ce qui nous a paru contraire aux idées raisonnables, et nous avons resserré, autant que nous avons pu, son enthousiasme dans les bornes d'une juste critique; c'est surtout dans les articles qui concernent Mirabeau, que cette précaution nous a été nécessaire. Chose étonnante! on trouve, à ce sujet, dans M. de la Harpe, les contradictions les plus singulières. Parle-t-il de Mirabeau? Il se livre avec passion aux idées de liberté les plus exagérées. Examine-t-il un discours de l'abbé Fauchet? Il s'élève avec violence contre l'exaltation de ses idées patriotiques; et tout cela dans le même temps, à la même époque. Une

observation qui n'échappera pas sans doute à la pénétration de nos lecteurs, c'est qu'à travers les plus grands écarts de sa démagogie, on aperçoit encore quelques lueurs de respect pour ces opinions religieuses, dont M. de la Harpe s'est fait depuis l'apôtre le plus ardent; de sorte que, pour les personnes qui lisent avec quelqu'attention, le miracle de sa conversion commençait déjà lorsqu'il paraissait très-éloigné.

Nous nous flattions de trouver quelque chose à glaner dans le *Mémorial* que M. de la Harpe a rédigé après le 9 thermidor, avec MM. Fontanes et de Vauxcelles; mais M. de la Harpe, tout à fait livré aux affaires du moment, n'a rien fait pour les muses. Les morceaux qu'il a publiés dans le *Mercure de France*, depuis le rétablissement de ce journal, ont été insérés dans le quinzième volume du *Cours de Littérature*. Il n'en restait donc qu'un petit nombre, parmi lesquels il a fallu choisir encore. Mais dans ce nombre, on trouvera des articles d'un rare mérite, et que M. de

la Harpe lui-même n'eût pas manqué d'ajouter à son grand ouvrage, si le temps lui eût permis d'y mettre la dernière main. Plusieurs de ces morceaux complètent les jugemens que M. de la Harpe avait déjà portés sur des auteurs célèbres : tels sont ceux qui regardent Fabre d'Eglantine, Collin d'Harleville, Florian, Dorat et quelques autres.

Si des censeurs sévères nous reprochaient d'avoir rappelé quelques ouvrages qui paraissent oubliés, nous les prierions de considérer que ces ouvrages sont en petit nombre, et qu'ils n'ont trouvé place ici qu'en considération des vues littéraires, des discussions judicieuses auxquelles ils ont donné lieu : car il arrive très-souvent qu'à l'occasion d'un livre médiocre, M. de la Harpe discute des points de littérature qu'on ne trouverait nulle part traités avec autant de profondeur et d'étendue.

Cet ouvrage étant destiné à faire suite au *Cours de Littérature*, nous avons suivi fidèlement, dans la distribution des

sujets, l'ordre qu'avait adopté M. de la Harpe; et pour établir une sorte de concordance, nous avons rappelé dans des notes les articles du *Cours de Littérature* auxquels se rapportent ceux du *Supplément*.

SUPPLÉMENT

SUPPLÉMENT

AU

COURS DE LITTÉRATURE

ANCIENNE ET MODERNE.

POÉSIE ÉPIQUE.

LE PARADIS PERDU,

Poeme de Milton, traduit en vers français par M. Beaulaton (1).

Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les Cieux?

Si Boileau était choqué de ce défaut dans le poëme de la *Jérusalem*, où l'enfer ne joue qu'un rôle très-subordonné, et qui, d'ailleurs, est plein de tant de beautés poétiques de tous les genres, qu'aurait-il donc dit d'un ouvrage dont Satan est le héros, dont le sujet est la guerre de l'Enfer

(1) Une partie de cet article se trouve insérée dans l'appendice ajouté au *Cours de Littérature*, mais d'une manière si abrégée que nous avons cru devoir le donner ici tel que M. de la Harpe l'avait écrit.

contre le Ciel, et le projet de séduire le premier homme, pour combattre le Créateur? Sans doute il eût répété ces deux autres vers de l'*Art Poétique :*

De la religion les mystères terribles,
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles.

En effet, si l'on veut y réfléchir, on verra que cet esprit si judicieux avait rencontré juste sur ce point comme sur tout le reste, et que le merveilleux de notre religion ne peut pas se substituer heureusement au merveilleux de l'ancienne mythologie. Ce dernier donnait prise à l'imagination et aux sens ; l'autre échappe même à la pensée, et ne peut que confondre la raison. Les dieux des Grecs, les dieux d'Homère et de Virgile, étaient sans doute des êtres supérieurs à l'homme, mais qui participaient beaucoup de l'humanité. C'étaient des êtres mixtes, aussi favorables à l'imagination d'un poëte, que contraires à la raison d'un philosophe. Ils étaient corporels, mais sans les infirmités du corps, et pouvaient, quand ils le voulaient, changer et dépouiller leur forme extérieure. Ils pouvaient être blessés ; mais le dictame était un remède divin et infaillible, réservé pour leurs blessures. Ils se combattaient les uns les autres. Ils pouvaient être vainqueurs et vaincus. Ils avaient les passions des hommes,

et cependant ils étaient toujours prêts à punir le crime, et à récompenser la vertu. Chacun d'eux avait une certaine mesure de pouvoir qu'un autre pouvait combattre. Jupiter en avait plus qu'eux tous, mais lui-même était soumis au destin, c'est-à-dire, à cette fatalité éternelle et invincible, dont tous les anciens systêmes nous offrent l'idée, mais dont le principe obscur et indéterminé laissait encore une libre carrière aux fantaisies et aux inventions du poëte. Il est clair qu'en employant de pareils agens, on pouvait en tirer les mêmes intérêts, les mêmes impressions d'espérance et de crainte, d'amour et de haine, que des personnages purement humains. Il y avait alors une communication nécessaire et infiniment heureuse de l'homme à la divinité. Cette divinité même n'était, pour ainsi dire, que le complément et la perfection de la nature humaine. Les hommes y pouvaient aspirer à force de vertus et de grandes actions. Les demi-dieux étaient les intermédiaires qui rapprochaient la terre de l'olympe; et cet olympe même, son ambroisie servie par Hébé, ses foudres portées par un aigle, tout offrait au pinceau du poëte des objets sensibles et pittoresques, et jamais on n'inventera rien de plus favorable à ces formes dramatiques, qui doivent animer toute grande poésie.

Les fables même des Orientaux, quoique prodigieusement inférieures à celles des Grecs, ces bons et ces mauvais génies, ces dives, ces péris, pouvaient encore ouvrir une source d'intérêt, parce qu'il y avait une gradation de pouvoir établie entre toutes ces créatures immortelles; que les esprits rebelles à Dieu étaient subordonnés en tout aux esprits célestes; qu'ils étaient entr'eux soumis à certaines lois, à certaines nécessités; et qu'enfin un sage, possesseur du cachet de Salomon, où était empreint le nom de Dieu, pouvait être le maître des uns et des autres. Ces fables n'avaient sans doute ni la variété, ni la richesse, ni le grand sens des fictions et des allégories grecques; mais l'esprit des romanciers, des conteurs et des poëtes, pouvait encore se jouer avec elles et en tirer parti, et les Contes arabes et persans en sont la preuve.

Il n'en est pas de même du christianisme; ses merveilles ne sont pas des fables, mais des mystères. Tout y est rigoureusement métaphysique. Dieu est tout, et le reste rien: si je demandais pourquoi Dieu, qui prévoit la chute de l'homme qu'il vient de créer, permet que le serpent vienne le séduire, on me répondrait avec S. Paul: *o altitudo!* et l'Être suprême ne doit compte à personne de ses secrets. Il suffit que la révéla-

tion nous ordonne de croire. Mais si je n'ai pas le droit d'interroger le théologien, j'ai celui d'interroger le poëte, qui me doit compte de tous les moyens dont il se sert pour m'émouvoir et m'intéresser, et qui n'y peut parvenir s'il révolte trop ma raison. J'ai le droit de lui dire : Quoi ! des anges ont pu combattre contre Dieu, qui, d'une simple opération de la pensée, pouvait les anéantir ! Quoi ! le succès du combat a pu être douteux, et il a fallu que le fils de Dieu montât sur son char pour décider la victoire, et précipiter Satan ! Quoi ! des êtres purs et incorporels se sont battus avec des armes matérielles, ont déraciné des montagnes, et ont fait tonner l'artillerie des cieux ! Quoi ! Satan est enchaîné dans les enfers, et cependant il est libre d'en sortir, et de venir dans le Paradis terrestre ! Il trompe l'ange chargé de veiller à l'entrée d'Éden, et il échappe à sa vue ! Comment voulez-vous que je me prête à toutes ces suppositions contradictoires, et qu'est-ce que douze chants fondés sur tant d'inconséquences ? Qu'est-ce qu'une action dont la scène est dans les espaces imaginaires, dont les personnages sont la plupart des êtres intellectuels, dont les évènemens sont d'inexplicables mystères, et où mon esprit se perd sans cesse dans l'infini, sans pouvoir se prendre à rien ? La

poésie ne doit me peindre que ce que je puis comprendre, admettre ou supposer. Le dieu des Chrétiens est trop grand pour être un personnage poétique. J'aime à voir Jupiter peser dans ses balances d'or, le sort des Grecs et des Troyens, d'Achille et d'Hector; mais quand le fils de Dieu tire d'une armoire de l'empyrée ce grand compas avec lequel il marque la circonférence du monde, cette image, qui veut être grande, ne me paraît que fausse. L'Eternel n'a pas besoin de compas; il mesure avec sa pensée, et le poëte n'a pas compris que, quelque grand que fût le compas, il paraîtrait petit dans les mains du Créateur.

S'il est permis, dans les choses de goût, de dire librement son avis, sans prétendre le donner pour loi, j'avoue que, malgré Adisson et Pope, un peu suspects en qualité d'anglais, et malgré ceux de mes compatriotes qui pensent comme eux, un peu suspects aussi, en qualité d'anglomanes, je suis loin de regarder Milton comme un homme à mettre à côté d'un Homère, d'un Virgile, d'un Tasse; je le regarde comme un génie brut et hardi, qui a osé embrasser un plan extraordinaire, et qui, dans un sujet bizarre, a semé des traits d'une sombre énergie, des idées sublimes, et quelques morceaux d'un naturel heureux. Je

laisse aux critiques anglais à juger de son style, dont ils blâment la dureté, l'incorrection et même la barbarie, et qui, selon eux, est très-éloigné de la pureté et de l'élégance où la langue anglaise parvint quelque temps après, sous le règne de la reine Anne. Mais la description du conseil des démons, et des diverses formes qu'ils prennent, le pont de communication de l'enfer à la terre, et la généalogie de la mort et du péché, *tout* cela me paraît plus fait pour les crayons de Callot que pour les pinceaux de Raphaël. Les longues harangues, les longues conversations, les longs récits, les froids épisodes, tous ces défauts, joints à celui du sujet, font pour moi du *Paradis perdu* un ouvrage très-peu intéressant, quoique son auteur ne me paraisse pas un homme vulgaire.

Observons encore une chose, c'est que le peu de morceaux de ce poëme, consacrés par une juste admiration, sortent de cette sphère métaphysique, et peignent des objets sensibles et rapprochés de nous : telle est la peinture d'Adam et d'Ève au moment qui suit leur création, lorsqu'ils éprouvent le premier sentiment de l'existence, et qu'ils jettent le premier regard sur la nature qui les environne. C'était un sujet neuf, un tableau original : il a été parfaitement exécuté par Mil-

ton, et cela seul suffirait pour prouver du génie; mais un morceau n'est pas un poëme, et cet endroit même fait sentir ce qui manque à tout le reste.

Mettons-le cependant sous les yeux du lecteur; et plaçant en regard la version de M. Beaulaton et celle de Racine le fils, qui a traduit ce même endroit, laissons aux connaisseurs en poésie le plaisir de la comparaison. Voici d'abord celle du nouveau traducteur; Ève (au quatrième chant) s'entretient avec Adam des bienfaits du Créateur:

Il me souvient du jour où ma tendre paupière,
Pour la première fois, s'ouvrit à la lumière.
Le sommeil me laissa sous un berceau de fleurs,
Mais l'esprit agité d'inquiètes erreurs.
D'où, comment, en quels lieux, quelle main me fit naître?
De ce trouble importun mon cœur n'était pas maître.
Non loin de mon berceau, du fond des antres creux,
Un ruisseau jaillissait sur un lit sablonneux,
Et roulait dans la plaine une onde transparente,
Telle que d'un beau ciel la voûte rayonnante.
Un désir curieux me porta sur ses bords;
De ses gazons fleuris je pressai les trésors,
Et dans l'azur flottant de l'humide étendue,
Promenai sans dessein mon incertaine vue.
Je me penche. A l'instant, un objet plein d'appas,
Du cristal entr'ouvert *s'élance* dans mes bras.
Je m'éloigne, il s'enfuit; je reviens, il remonte:
A marcher sur nos pas, l'ombre n'est pas plus prompte.

Je vois un feu secret sur ses lèvres errer,
Et l'amour dans ses yeux me semble respirer.
L'œil et le corps tendus vers l'objet que j'ignore,
Je demeure immobile, et le serais encore,
Si, par un doux murmure, une invisible voix
N'eût détrompé mon cœur. « La beauté que tu vois,
» Charmante Ève, c'est toi. Tu poursuis ton image,
» Une ombre mensongère, un fantôme volage.
» Viens, suis-moi; que j'oppose à tes embrassemens,
« Et des attraits réels et de vrais sentimens.
» Viens trouver un époux dont la *sincère flamme*
» De plaisirs mutuels enivrera ton âme.
» Hâte-toi de remplir tes glorieux destins,
» Et deviens dans ses bras la mère des humains. »
Je suivis, et bientôt tu parus sous un chêne.
Tout annonçait en toi la grandeur souveraine;
Mais je n'y trouvai pas la timide douceur,
Et les attraits touchans et le charme vainqueur,
Dont au premier objet je sentis la blessure.
Je revenais encore au bord de l'onde pure,
Je fuyais loin de toi, quand j'entendis tes cris :
« Retourne, ô ma chère Ève! Eh! sais-tu qui je suis?
» Tu fuis la source heureuse où tu puisas la vie,
» Un époux à qui Dieu, par de saints nœuds, te lie.
» Entends, chère Ève, entends la voix de la pitié :
» Viens, âme de mon âme, ô ma chère moitié »!
Avec ta main, alors, ta foi me fut donnée.
Je la pris, etc.

On s'apercevra aisément de la faiblesse et des défauts de cette esquisse; mais on les sentira en-

core davantage, en voyant ce même tableau achevé par une autre main. Racine le fils, qui avait peu d'imagination et de force, qui s'élève rarement, mais qui, nourri de la lecture des anciens et des leçons de son père, écrit avec élégance et avec goût, et que plusieurs morceaux heureux semés dans ses ouvrages, mettent au rang des bons versificateurs, quoiqu'il n'ait rien fait qui fût d'un grand poëte; Racine le fils fut, parmi nos littérateurs français, un des premiers qui ayent étudié la langue anglaise. Une partie de ses *Réflexions sur la poésie* est employée à l'examen du *Paradis perdu*, dont il fait une critique très-judicieuse. Il en a traduit ou imité en vers français un assez grand nombre des plus beaux morceaux, et a réussi dans ceux qui demandent de la douceur et de la verité, plus que dans ceux qui demandaient de l'élévation et de l'énergie. Celui qu'on va lire est peut-être celui qu'il a le mieux rendu :

Je me rappelle encor l'instant où la lumière,
Pour la première fois, vint frapper ma paupière,
Et fit ouvrir mes yeux éblouis de ses traits.
Au bord d'un bois charmant, sous un ombrage frais,
Sur un tapis de fleurs, mollement étendue,
Ce fut sur moi d'abord que je jetai la vue.
Quel trouble me saisit! quels pensers sont les miens!
J'ignore qui je suis, où je suis, d'où je viens.

D'une grotte voisine, un bruit se fait entendre :
J'aperçois dans la plaine une onde se répandre ;
Sa tranquille surface est si belle à mes yeux,
Que j'y crois retrouver la pureté des cieux.
Je cours l'examiner, sur elle je m'incline ;
Une image sur moi se baisse et m'examine.
Je tressaille et recule : à l'instant je la vois
S'effrayer, tressaillir, reculer comme moi.
Lorsqu'un charme inconnu me ramène vers elle,
Vers moi le même charme aussitôt la rappelle ;
Et d'une égale ardeur, dans les mêmes momens,
Nous sentons toutes deux les mêmes mouvemens.
Une voix qui m'arrache à cet objet que j'aime,
Me crie en cet instant : « Cette image est toi-même ;
» Une ombre fugitive amuse ici tes yeux :
» Accours où tu m'entends ; viens trouver dans ces lieux
» Un objet dont toi seule est la parfaite image ;
» L'aimer, en être aimée, est ton plus doux partage ;
» Faits l'un pour l'autre, unis par un étroit lien,
» Il fera ton bonheur, et tu feras le sien. »
J'obéis ; et cédant au charme qui m'entraîne,
J'avance et je te vois étendu sous un chêne.
Tremblant à ton aspect, je recule et je fuis.
Tu m'appelles : « Chère Eve ! attends-moi, je te suis.
» Que ma tendre moitié s'arrête et m'entretienne !
» Que craint-elle ? » A ces mots, ta main saisit la mienne,
Ton air majestueux m'imprime le respect.
Je m'arrête, etc.

Il n'est pas nécessaire de faire sentir l'extrême supériorité de cette copie sur la précédente. Tout

est ici d'une main sûre et exercée, et tous les traits sont justes et prononcés. Mais nous allons voir Racine le fils effacé à son tour dans un morceau manié par la main du plus grand maître, dans l'apostrophe de Satan au soleil, lorsqu'il l'aperçoit pour la première fois, après être sorti de l'abîme du chaos. On nous permettra de ne pas citer ici les vers de M. Beaulaton, que nous ne pouvons pas placer convenablement entre Racine le fils et Voltaire. Ce dernier, frappé de la sublimité de ce passage du *Paradis perdu*, l'a cru digne de son pinceau ; mais voyons-le d'abord sous celui de Racine le fils :

Toi, dont le front brillant fait pâlir les étoiles,
Toi qui contrains la Nuit à retirer ses voiles,
Triste image, à mes yeux, de celui qui t'a fait,
Que ta clarté m'afflige, et que mon œil te hait !
Ta splendeur, ô Soleil ! rappelle à ma mémoire
Quel éclat fut le mien dans le temps de ma gloire.
Elevé dans le ciel, près de mon souverain,
Je m'y voyais comblé des bienfaits que sa main,
Sans se lasser jamais, versait en abondance.
Mais je me suis lassé de la reconnaissance ;
Et cependant de moi qu'exigeait-il de plus ?
Hélas ! je dois mes maux aux biens que j'ai perdus !
Ivre de ma grandeur jusqu'à le méconnaître,
J'ai cru que je pouvais m'égaler à mon maître.

Ecoutons maintenant le poëte :

Toi sur qui mon tyran prodigua ses bienfaits,
Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
Jour qui fais mon supplice, et dont mes yeux s'étonnent;
Toi qui parais le dieu des cieux qui t'environnent,
Devant qui tout éclat disparaît et s'enfuit,
Qui fais pâlir le front des astres de la Nuit,
Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
Hélas! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière!
Sur la voûte des cieux, élevé plus que toi,
Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi.
Je suis tombé; l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.

Une pareille imitation n'est autre chose qu'une espèce de lutte du génie contre le génie. N'y a-t-il pas un art admirable à opposer à cette magnifique description du soleil, qui tient sept vers, ce seul vers qui termine la phrase :

Hélas! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière!

Peut-on donner une plus haute idée de ce qu'était Satan avant sa chute? Et quelle pompe d'expression dans ce vers :

Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi.

Enfin, comme cet hémistiche, *je suis tombé*, est suspendu d'une manière frappante! C'est pourtant de celui qui a fait ces vers, c'est de Voltaire qu'on a dit, dans une de ces brochures

satiriques, exaltées dans vingt journaux plus que ne l'ont jamais été Zaïre et Mérope :

On aurait beau montrer tous ces vers faits sans art,
D'une moitié de rime habillés au hasard,
Seuls et jetés par ligne exactement pareille,
De leur chute uniforme importunant l'oreille, etc.

Voilà ce que l'auteur de cette satire appelle :

Fouetter d'un vers sanglant ces grands hommes du jour.

Un homme curieux d'observer les folies de l'esprit humain et les délires de chaque moment, doit tâcher de dérober à l'oubli de semblables pièces, et les produire de temps en temps, pour accoutumer ceux qui réfléchissent à ne s'étonner de rien, et consoler ceux qui croient avoir à se plaindre.

« On trouve dans ce poëme (dit Racine le » fils) peu de comparaisons exactes, et presque » toutes sont trop longues. Il faut excepter celle-» ci, qui est courte et hardie, par laquelle il veut » peindre le trouble intérieur de Satan, au mo-» ment qu'il entre dans le paradis terrestre pour » perdre le genre humain » :

Tout son forfait alors se présente à ses yeux ;
Il s'arrête à l'aspect de ces aimables lieux.
Sa rage en va troubler la demeure paisible ;
Il s'émeut, et semblable à l'instrument terrible,

Qui recule au moment qu'il vomit le trépas,
Il chancelle, il hésite, et recule d'un pas.

Cette comparaison qui nous paraît rendue avec beaucoup d'art et de goût, ne l'est pas à beaucoup près aussi bien dans la nouvelle traduction:

Il sent et ces combats et ces sombres accès,
Qu'inspire aux criminels l'approche des forfaits:
Ainsi, quand le salpêtre en ses flancs heurtés brûle,
Prêt à vomir la mort, le bronze ému recule.

Ces deux derniers vers sont d'une extrême dureté, et malheureusement il y en a un très-grand nombre de ce genre dans l'ouvrage de M. Beaulaton. Ce n'était pas assez de se pénétrer de l'esprit de son original; il eût fallu étudier davantage le génie de notre langue et de notre versification. C'est sans doute pour n'avoir point fait cette étude si nécessaire, que le traducteur, qui, dans quelques morceaux, a montré de la verve, tombe d'ailleurs à tout moment dans des fautes inexcusables, qui rebuteraient le lecteur, même dans un poëme dont le fond serait plus intéressant.

LA LOUISÉIDE,

OU

Histoire de l'Expédition de Saint-Louis à la Terre Sainte, Poëme épique.

C'est probablement la première fois qu'on a réuni ensemble le titre d'*histoire* et de *poëme épique :* ce n'est pas la seule singularité qu'offre cet ouvrage.

Qu'un homme sans esprit, sans connaissances, sans études, et qui devrait, comme M. Jourdain, commencer par apprendre l'orthographe, soit attaqué de l'épidémie régnante, se mette à écrire en vers ou en prose, et écrire ridiculement, rien n'est plus simple, ni plus commun ; mais qu'un homme instruit et éclairé, qui possède l'histoire, les langues anciennes, et même l'hébreu ; qui montre, dans ses notes et dans ses préfaces, des vues saines, un esprit juste, et qui s'énonce en prose d'une manière sage et précise, écrive avec méditation, et même avec prétention, un volume de vers où il est au-dessous du P. Lemoine, comme le P. Lemoine est au-dessous de Virgile et de Voltaire ; ce contraste

est, en plus d'un sens, digne de l'attention des hommes qui réfléchissent, et peut donner matière à des réflexions morales, beaucoup plus qu'à des matières critiques.

L'auteur de *la Louiséide* commence par se justifier de l'espèce de merveilleux qu'il a employé dans son poëme ou dans son histoire, c'est-à-dire, de l'intervention des esprits infernaux. Il prétend que Boileau a eu sur ce sujet des vues très-petites et très-mesquines ; nous croyons, avec beaucoup d'autres, que ces vues sont très-judicieuses. Boileau n'a pas dit que, dans un poëme chrétien, on ne pût pas faire usage des êtres intellectuels admis dans le christianisme ; il a paru penser seulement qu'il est difficile que ces agens soient aussi poétiques que ceux de l'ancienne mythologie. Il avoue en même temps que Le Tasse en a tiré parti,

Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès.

mais il le blâme d'en avoir trop abusé ; et il pense avec beaucoup de raison, à ce qu'il nous semble, que toute sa magie et toutes ses processions auraient fort peu réussi sans Clorinde et Armide. Nous avouons que nous sommes entièrement de l'avis de Boileau. En admirant beaucoup le beau poëme de *la Jérusalem*, M. de Voltaire, admi-

rateur du Tasse, n'a fait que répéter la même opinion, quand il a dit :

De faux brillans, trop de magie,
Mettent Le Tasse un cran plus bas;
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide et pour Herminie !

L'auteur, dans plus d'un endroit de ses notes, revient encore à l'apologie de ses diables et de son enfer qu'il déchaîne contre saint Louis. Il témoigne beaucoup d'humeur contre l'esprit philosophique qui doit contribuer à affaiblir l'effet de ces fictions, et il marque d'avance un grand mépris aux critiques qui ne les approuveront pas. Il n'a pas l'air de supposer qu'on puisse lui faire d'autre reproche. En ce cas, il sera peut-être un peu étonné, car il est vraisemblable que personne ne lui fera le moindre reproche sur ses démons, et qu'au contraire, on ne formera qu'un regret, c'est qu'il n'ait pas fait usage du lutin qui dicte les bons vers.

Nous ne citerons point quelques vers pris séparément, mais plusieurs morceaux entiers, suivant notre méthode constante, la seule que n'emploient jamais les critiques de mauvaise foi, parce que c'est la seule qui montre l'auteur tel qu'il est. Voici donc l'exorde du poëme :

Je chante un roi pieux, qui, voulant affranchir
Le sol que de son sang un dieu daigna rougir,
Alla braver, d'un cœur saintement héroïque,
La rigueur des tyrans et du ciel de l'Afrique.
On trembla sous son bras ; son bras porta des fers :
Le barbare interdit respecta ses revers.
Sa vertu subjugua les âmes inhumaines
Des mortels assez vils pour le charger de chaînes.
Descends, guide ma main, saint objet de mes chants !
Tout don nous vient du ciel, dont tu parcours les champs.
Mon héros est assis dans le conseil des anges;
Leur langage est sa langue ; il sied à mes louanges.
Mets-le donc sur mes lèvres, et dicte-moi des vers
Qui célèbrent ton nom, instruisent l'univers.
Protége ton poëte, et travaille à sa gloire, etc.

Ce début est un des endroits les mieux écrits du poëme. En voici quelques autres, choisis dans le même esprit. Commencement du cinquième chant :

Sur les saphirs des cieux, comme à nos yeux domine
La reine de la Nuit, dans sa robe argentine !
Tel, portant d'un héros les habits radieux,
Un séraphin léger brille parmi les dieux.
Azaphiel, c'est vous. De sa main magnifique,
L'Éternel prit plaisir à parer sa tunique.
En des rameaux d'olive arrondis sur son front,
L'or qui ceint ses cheveux avec eux se confond.
L'adolescence en fleur, le doux feu du bel âge,
L'excellente beauté sourit sur son visage;

Son plumage immortel, par sa variété,
Ravit et surprend moins que son agilité.
Dans sa main droite, il tient la verge impériale;
D'une écharpe, tissu d'hyacinthe et d'opale,
Pend son clairon d'argent, dont les sons entendus
Percent du ciel entier les confins étendus.
Quand Dieu veut des élus assembler le concile,
Du vol le plus hardi, ce séraphin docile,
Suspendu sur l'olympe à la même hauteur
Que celle du soleil, qui n'a pas sa splendeur,
Fait entendre aux élus l'harmonie immortelle
Du sonore métal qui d'en-haut les appelle;
Et des saints attentifs l'œil suit, avec respect,
De son sceptre émaillé le mouvement direct, etc.

Voilà quel est l'auteur, quand il écrit le mieux; mais il a le plus souvent une manière qui lui est propre, et dont nous citerons des exemples curieux. Voici, entr'autres, l'énumération des fausses divinités qui composent ce conseil infernal:

L'ange qui fut Isis, belle-sœur du Soleil,
Remplit, à son côté, son siége de vermeil;
Opas, l'un des grands dieux, qui, déchu dans la Grèce,
Fut le mépris du ciel, orné par son adresse;
Le muet Harpocrate, et l'enfantin Horus;
Ces monstres encensés, Anubis, Ælatus;
Bubaste, qui des bois fut la déesse pure;
Le triste Sérapis, Thaut, l'agile Mercure,
L'humide Canopas, cet étoilé Mendez,

Le dieu de Paptémis, la reine de Butès,
Sur des siéges ornés de marques distinctives,
Prirent, selon leur rang, leur place en perspective.
Près d'eux siégeaient ces dieux qu'Israël détruisit,
Et dont le culte impur souvent le séduisit;
L'androgyne Astarté, dont l'impur sanctuaire
Brillait entretenu d'un obscène salaire;
Dagon et Decetto, par le sexe opposés,
Mais d'homme et de poisson tous les deux composés;
Nirgel, Marnus, Rempham, de dieux foule innombrable;
L'homicide Moloch, et Chamos l'exécrable.
Le destin de ces champs qu'ils chérirent toujours,
Disputés à Dieu même, attirait leur concours.
Tous ces dieux, chez l'Arabe, inventeurs du sabisme,
D'autels dépossédés par le mahométisme,
Viennent voir si lui-même, éclipsé par la croix,
Dans leur sein qu'il conquit perdra ses vastes droits.
Alzohura, qui tint dans Saana son siége,
Temple qui promettait la mort au sacrilége
Dont le bras détruirait son seuil sanctifié,
Sur le calife Othman arrêt vérifié;
La dryade Aluzza, dans un arbre adorée,
Dont Mohamed trancha la racine sacrée, etc.
On vit tous ceux, enfin, dont le culte tomba
Quand un culte nouveau soumit la Cabaa, etc.

Nous ne pouvons pas nous refuser au plaisir de transcrire encore la description d'une machine de guerre.

Sur ce fond, quatre mâts, que des vergues traversent,
Soutiennent un plancher, une hune qu'ils percent,

Et couverte de peaux que de laine on remplit,
Que préserve du feu l'eau qui les assouplit.
Sur ce donjon portait une mobile échelle;
Huit fantassins, de front, peuvent monter sur elle.
A ses extrémités, de mordaces harpons
L'attachent aux créneaux, saisis par leurs crampons.
Dessous, sur des pivots, tourne un pont circulaire,
S'ouvrant par le milieu; de la tour angulaire
Il doit serrer les flancs, en butte au choc, alors,
Du bélier élancé par de puissans efforts.
Ainsi sur la machine, industrieux chef-d'œuvre
Et d'un art meurtrier et d'habile manœuvre,
Quand l'échelle pesante et chancelante en l'air,
Dressait contre le mur ses bras armés de fer,
Mus par le jeu savant des cordes tout puissantes,
Des cabestans massifs et des vis gémissantes;
Quand on escaladait, tout couvert d'assaillans,
Le pont, joint à la tour, travaillait sur ses flancs.
Sur le château de proue et sur celui de poupe,
D'archers les plus adroits est une agile troupe:
Placée à l'avantage, elle bat les remparts,
Inondés, éclaircis par la grêle des dards,
Et protége l'ardeur de ceux qui, sur l'échelle,
Entre les deux dangers d'une chute mortelle
Ou d'un sanglant trépas, sur les créneaux altiers
Vont gravir sans écu, exposés tout entiers.
De robustes rameurs, une galère armée,
Qui porte contre l'huile et l'étoupe enflammée,
Le secours éprouvé, ce sûr préservatif
Remorque contre flot le bâtiment massif.

C'est l'auteur de ces vers qui dit, dans une

note : *Vous aimez le Jupiter et la Vénus d'Homère ; pardonnez-moi mon Père éternel et mes anges.* Il n'a certainement pas emprunté la Vénus d'Homère, avec qui le séraphin Azaphiel, dont on vient de voir le portrait, ne paraît pas avoir rien de commun.

Voyons *son Père éternel,* après avoir vu *ses anges.* Il parle au commencement du huitième chant.

Olympe, écoute-moi ; Terre, voici ton sort :
Je t'ai prouvé long-temps que j'étais le Dieu fort ;
La Victoire a jadis été mon interprète,
Et j'ai fait exalter mon nom par sa trompette ;
Le glaive des combats par mes mains fut guidé ;
Sur l'esclave terreur mon règne était fondé.

La marche du poëme est, comme le titre l'indique, une histoire exacte, un récit purement didactique.

COMÉDIE.

Dorat.

LE CHEVALIER FRANÇAIS A TURIN, LE CHEVALIER FRANÇAIS A LONDRES, Comédies (1).

Nous réunirons dans un seul article ces deux pièces du même auteur, qui ont été jouées le même jour, et dont le héros est le même. Toutes deux sont tirées des Mémoires du comte de Grammont.

M. de Voltaire a dit de ces Mémoires que c'était le modèle d'une conversation enjouée, plutôt que d'un bon livre. C'est au moins le premier des livres frivoles. Il y règne une gaîté piquante, qui consiste à montrer tous les objets sous le côté plaisant, et qu'on a cherché souvent à imiter depuis, mais qu'aucun de nos écrivains n'a eue avant Hamilton. Il est impossible de raconter mieux de plus petites choses, et d'être plus gai, sans être jamais bouffon ni burlesque. Sous ce point de vue, c'est encore une des productions originales du siècle de Louis XIV, si

(1) *Voyez* Cours de Littérature, tome VIII.

l'art de narrer doit être compté pour quelque chose, et s'il y a un mérite réel à garder la mesure dans un genre où il est si facile de la passer, c'est-à-dire, dans la plaisanterie. Les Mémoires de Grammont pourraient même en offrir un autre, celui d'avoir peint très-fidèlement les mœurs d'une cour licencieuse, et ce passage si rapide de l'esprit de controverse à l'esprit de galanterie, du pédantisme à la frivolité, et de la morne austérité des presbytériens de Cromwell, à la mollesse et à la corruption des courtisans de Charles II.

Quand on ne se serait pas déjà élevé plus d'une fois contre l'abus si commun de toucher aux ouvrages originaux, on n'en approuverait pas davantage le projet qu'a eu M. Dorat de mettre sur la scène l'esprit d'Hamilton. Rien n'est si difficile à déplacer que la plaisanterie; c'est un fruit qui n'a plus de saveur s'il est transplanté. D'ailleurs, il y a très-loin d'une narration agréable à la gaîté comique; et des personnages plaisans dans un conte, dans un roman, demandent un tout autre art pour être mis en action sur le théâtre. Ne prenons qu'un exemple de ces traits qui paraissent si heureux dans Hamilton, et qui ont produit beaucoup moins d'effet dans les pièces de M. Dorat. Tout le monde

sait par cœur la conversation de Sénantes et de Matta; la voici telle qu'elle est dans les Mémoires de Grammont:

« Comme vous êtes le galant de ma femme....— Moi! lui dit Matta, qui voulait faire le discret; ceux qui vous l'ont dit, en ont menti, morbleu! — Monsieur, dit Sénantes, vous le prenez-là sur un ton qui ne vous convient guère; car je veux bien vous apprendre que madame de Sénantes en est peut-être aussi digne qu'aucune de vos dames de France, et que nous en avons vu qui vous valaient bien, qui se sont fait un honneur de la servir. — A la bonne heure! dit Matta, je l'en crois très-digne; et, puisque vous le prenez ainsi, je suis son serviteur et son galant. — Pour vous, vous croyez peut-être, poursuivit l'autre, qu'il en va dans ce pays-ci comme dans le vôtre, et que les belles n'ont des amans que pour accorder des faveurs: désabusez-vous de cela, s'il vous plaît; et sachez que, quand même il en serait quelque chose dans cette cour, je n'en aurais aucune inquiétude.— Rien n'est plus honnête, dit Matta; mais pourquoi n'en avoir aucune inquiétude? — Voici pourquoi, reprit-il: je connais la tendresse de madame de Sénantes envers moi, je connais sa sagesse envers tout le monde, et, plus que tout cela, je connais mon propre

mérite. — Vous avez là de belles connaissances, M. le marquis, dit Matta; je les salue toutes trois. A votre santé! » Sénantes en fit raison; mais, voyant que la conversation tombait d'abord qu'on ne buvait plus, après deux ou trois santés de part et d'autre, il voulut faire une seconde tentative, et provoquer Matta par son fort, c'est-à-dire, du côté de l'érudition. Il le pria donc de lui dire en quel temps il croyait que les Allobroges fussent venus s'établir en Piémont. Matta, qui le donnait au diable avec les Allobroges, lui dit qu'il fallait que ce fût du temps des guerres civiles. « J'en doute, dit l'autre. — Tant qu'il vous plaira, dit Matta. — Sous quel consulat, poursuivit Sénantes. — Sous celui de la Ligue, quand les Guises firent venir les Lansquenets en France, dit Matta. Mais que diable cela fait-il? »

Certainement cette conversation est un chef-d'œuvre; mais qui ne voit qu'il ne faut pas y déranger un mot, parce qu'il n'y a pas un mot qui ne soit naturel et caractéristique, et que le dialogue fait connaître Matta, comme si on avait vécu avec lui? Ce dialogue n'a-t-il rien perdu à être mis en vers?

A propos, *sauf le blâme*,
Vous fûtes un moment bien tenté de ma femme.

MATTA.

Moi ! ceux qui vous l'ont dit en ont menti, morbleu !

SÉNANTES.

Las!... Voyez sur un mot le voilà qui prend feu!
Je vous déclare, moi, quoi que l'envie en pense,
Que ma femme vaut bien vos prodiges de France;
Des gens du plus haut style, on peut vous l'assurer,
Pour elle ont eu, Monsieur, l'honneur de soupirer;
J'en fus vingt fois témoin.

MATTA.

Ah! c'est une autre affaire.
Je serai son amant, si cela peut vous plaire.
Je ne devine point, moi.... là.... plus de courroux,
Tout est dit. Il n'est rien qu'on ne fasse pour vous.

SÉNANTES.

Il a de bons momens; eh! mais, trève aux éloges,
Raisonnons: quand crois-tu que.... que les Allobroges,
Soient venus s'établir dans le Piémont? Oui, toi,
Éclaircis-moi ce fait très-important.....

MATTA.

Ma foi,
Je pense que ce fut vers les guerres civiles.

SÉNANTES.

J'en doute. Tu n'es pas encor des plus habiles,
N'importe, on peut errer. Et sous quel consulat?

MATTA.

Sous celui de la Ligue.

LE COMTE, *à part.*

Il se moque, le fat !

MATTA.

Hem !

SÉNANTES.

Rien.

MATTA.

C'est dans le temps où les Guises, je pense,
Firent venir, Monsieur, les Lansquenets en France.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur la comparaison que tout lecteur éclairé peut faire. Nous ajouterons seulement que l'auteur nous paraît beaucoup plus heureux, quand il ne doit ses plaisanteries qu'à lui-même. Par exemple, la proposition que fait Matta de se battre en sortant de table, est une idée très-gaie.

MATTA.

Malgré mon ignorance,
Il me vient une idée, et, dans le cas présent,
Tu la trouveras bonne indubitablement :
Tu viens de te conduire en excellent convive ;
C'est un fait ; mais je songe à ce qui nous arrive.
Moi, j'aime assez qu'on ait toutes ses libertés ;
Et la cour, par son ordre, astreint nos volontés ;
Elle s'arroge un droit qu'on a droit de combattre ;
Et tiens, pour l'attraper, nous devrions nous battre,
A huis clos, là, sans bruit, en petit comité ;
Ce fait d'armes aurait de la célébrité.

LE COMTE.

Songe donc, ordre exprès.

MATTA.

Osons ne pas le suivre.

LE COMTE.

Comment !

MATTA.

A cette cour il faut apprendre à vivre.

LE COMTE.

Cette idée, entre nous, n'a pas le sens commun.

MATTA, *se levant.*

Essayons seulement.

LE COMTE.

Quel convive importun !

MATTA.

Cela rendrait pourtant notre gloire immortelle,
Tu ne trouveras point d'occasion plus belle,
Et rien n'est plus tentant.

LE COMTE.

A qui diantre en as-tu ?

MATTA.

Avise-toi, résous, c'est le fruit défendu.

LE COMTE.

Et je me le défends. Finis, tête légère;
Avec ces façons-là le moyen qu'on digère !

Cette scène produirait un effet beaucoup plus comique, si le souper était mieux amené, plus lié à l'action, et surtout si Matta n'avait pas fait précédemment, et assez mal à propos, une proposition très-sérieuse de se battre avec Sénantes. C'est encore ici un des endroits où il ne paraît pas que l'imitateur ait tiré un parti heureux de l'original. Dans les Mémoires, Matta n'a point de véritables querelles avec Sénantes, mais seulement quelques paroles un peu vives, que le chevalier de Grammont a l'air de prendre le plus gravement du monde, de manière à leur persuader à eux-mêmes qu'ils ont eu une querelle à laquelle ils n'ont pas songé. Ce tour est plaisant, et digne du chevalier de Grammont. Dans la pièce de M. Dorat, Matta se porte tout de suite, et sans aucune gradation, à la dernière violence.

Tenez, moi, je suis franc; tout ce fracas m'ennuie,
Votre érudition *me mettrait en furie*,
Je ne suis pas votre homme, adieu, je suis pressé.
Je ne vous ai déjà que trop embarrassé.

SÉNANTES.

On m'a trompé, Monsieur, je plains fort l'ignorance.

MATTA.

Moi, Monsieur, dans les fous, je plains fort la science.

SÉNANTES.

Matta, savez-vous bien?...

MATTA.

Vous me faites damner.

SÉNANTES.

Si.....

MATTA.

Coupons-nous la gorge, afin de terminer.

Si l'auteur a voulu faire de Matta un brutal, prêt à se battre à tout propos, il a rempli son objet; mais ce n'est pas le Matta des Mémoires de Grammont : celui-ci est un homme insouciant, quelquefois un peu brusque, mais connaissant trop le monde pour passer ainsi toute mesure, et plus capable de se battre de sang-froid, sans en avoir envie, que de prendre assez d'humeur pour offrir le cartel à un autre. Ce dernier caractère est beaucoup plus comique, et c'était peut-être celui qu'il eût fallu conserver.

Nous ne ferons d'ailleurs plus de réflexions sur le fond de cette comédie du *Français à Turin*. Dans les Mémoires, le chevalier de Grammont trouve le moyen de passer une nuit avec Mme de Sénantes, pendant que le mari et Matta sont aux arrêts. Dans la pièce de Dorat, le Chevalier Français remporte une double victoire. Il s'était d'abord attaché à madame d'Olmène, et avait

engagé Matta à rendre des soins à madame de Sénantes ; mais voyant que celui-ci est peu avancé, le Chevalier prend sur lui d'aimer ces deux dames ; et se servant de l'une pour piquer la jalousie de l'autre, il vient à bout de toutes les deux. Le bal est le moment de son triomphe.

J'ai mené l'une, et j'ai ramené l'autre.

Tel est le dénoûment que peut-être les esprits sévères trouveront un peu libre pour un théâtre aussi épuré que le nôtre.

Le style, dans lequel on désirerait un peu plus de précision et de naturel, offre des morceaux agréables, tels, par exemple, que le tableau de l'amour français, tracé par le Chevalier.

Qu'une femme nous plaise, ou plutôt nous enivre,
Tout disparaît, tout cède à l'orgueil de la suivre ;
D'inventer mille égards, mille soins amoureux,
Dont nous savons jouir, même avant d'être heureux.
Eh ! que dis-je, des soins ? C'est de l'idolâtrie.
Le monde à ses regards prend un air de féerie.
L'imagination se plaît à la parer,
On épure l'encens qu'on lui fait respirer.
S'il est quelques souhaits que son cœur forme encore,
L'enchanteur l'a prévu, les plaisirs vont éclore ;
Sans cesse occupé d'elle, il occupe à son tour ;
Enfin de ses progrès rendant grâce à l'amour,
Par degrés vers le terme il se fraie une route,
Il soupire, on le plaint ; il s'explique, on l'écoute,
Il risque de ces mots qui ne sont pas perdus,

Articulés si mal, et si bien entendus.
Le scrupule combat, le désir sollicite;
Le trouble naît, augmente, et l'amour en profite:
Mais quand l'aimable espoir ne lui sourit jamais,
Quand il n'ose entrevoir le moment du succès,
Blessé par le dédain, ennuyé du caprice,
Il rompt des nœuds cruels, échappe à l'injustice,
Il se livre à l'objet qui, l'ayant mieux traité,
Peut le rendre au bonheur par l'infidélité.

Le chevalier français à Londres est amoureux de miss Adelson, et pour cette fois amoureux sérieusement. La jeune miss n'est pas insensible à son hommage, mais elle craint sa légèreté. Elle imagine, pour l'éprouver, d'engager lady Stéle, une jeune femme de ses amies, à faire des avances au Chevalier. Stéle consent à se charger de ce rôle délicat, et qui offre plus d'un danger à une femme de vingt ans, aimable et sensible; le Chevalier fait la plus belle résistance, et sa fidélité héroïque est couronnée par l'hymen de miss Adelson. Si l'intrigue de la première pièce péchait par le défaut d'intérêt, on a trouvé dans celle-ci un défaut de vraisemblance. Il semble que M. Dorat ne médite pas assez ses ouvrages; et il serait à souhaiter qu'au mérite de la facilité, il joignît celui du travail et de la réflexion, qui nourrissent et fortifient le talent, et assurent aux productions de l'esprit une existence durable.

Fabre d'Eglantine (1).

LE COLLATÉRAL,

OU

L'AMOUR ET L'INTÉRÊT,

Comédie en trois actes et en vers (2).

FORLIS, homme avide et intéressé, frère d'une jeune et riche veuve, nommée Julie, dont il convoite la succession, emploie toute son adresse à rompre un mariage projeté entr'elle et Beauchêne, jeune homme qu'elle aime et dont elle est aimée. Il profite d'une brouillerie survenue entre les deux amans, pour proposer un autre mariage plus conforme à ses vues, avec un vieux garçon nommé Dormont, homme très-avare. Il se flatte, vu l'âge de ce nouveau prétendu, qu'il ne naîtra point d'enfans de cette union, et, de plus, il compte faire insérer dans le contrat la clause d'une cession entière de biens en faveur de Julie. Voilà donc *l'intérêt* qui combat *l'amour*,

(1) *Voyez* Cours de Littérature, tome XI, pag 483.

(2) Représentée le 25 mai 1789.

comme le titre l'annonce : voyons si les moyens que l'auteur emploie pour former ce nœud, et soutenir l'intrigue pendant trois actes, avec une querelle d'amour, sont naturels et vraisemblables.

Le sujet de la querelle, c'est que Beauchêne a proposé une partie de bal à sa maîtresse, qui, n'aimant point la danse, a refusé d'y aller. Cependant son humeur jalouse et soupçonneuse l'a portée à se rendre à ce bal, pour y observer, sous le masque, la conduite de Beauchêne. Elle l'a vu courtiser une jeune femme nommée Hortence, et c'est de là qu'elle est partie pour accepter sur-le-champ la main de ce vieux Dormont, que son frère lui a présentée. Le contrat est prêt à se faire, le notaire est mandé, et tout cela dans l'espace de deux jours ; car l'action se passe au troisième jour depuis l'aventure du bal.

Toute cette conduite de pièce est dénuée de vraisemblance, tout y est faux et forcé ; on ne nous dit même pas que Beauchêne eût donné à sa maîtresse des sujets de jalousie ; on ne nous dit point qu'il ait rendu à Hortence des soins qui pussent la faire regarder par Julie comme une rivale à craindre ; et ces suppositions antérieures étaient nécessaires pour donner au moins quelque probabilité aux résolutions violentes et ab-

solues de Julie. On nous représente, au contraire, son amant comme un homme tendre et timide. Je demande s'il est possible que, dans cet état de choses, une femme qui aime puisse prendre le parti de renoncer sur-le-champ à un mariage annoncé, et se jeter, jeune et riche comme elle est, dans les bras d'un vieil avare; s'il est naturel qu'elle ne cherche pas au moins une explication avec son amant, mouvement inséparable de l'amour offensé, qui peut bien, par une affectation de fierté, dire qu'il ne veut rien entendre, mais qui, dans le fait, n'a jamais rien de plus pressé que de dire tout ce qu'il a sur le cœur, et d'écouter tout ce qu'on peut lui répondre? Enfin, y a-t-il la moindre proportion entre le dépit momentané que peuvent causer des coquetteries de bal, et la résolution extrême, on peut dire même désespérée, que prend Julie? Non, rien de tout cela n'est dans la nature. Julie ne fait rien de ce qu'elle doit faire. Beauchêne s'est présenté plusieurs fois chez elle, a rôdé autour de sa porte, et n'a pu pénétrer jusqu'à elle, ni lui faire parvenir aucun message, parce que Forlis a donné des ordres au portier. Admettons qu'il ait pris sur lui de donner de pareils ordres chez sa sœur; supposons qu'il ait osé les donner au nom de Julie: com-

ment Julie, qui doit trouver incompréhensible l'éloignement et le silence de Beauchêne, ne s'informe-t-elle pas s'il est venu, ou s'il a envoyé, ou s'il a écrit? Comment sa suivante, Lisbeth, qui est dans les intérêts de Beauchêne, ne prend-elle pas des informations du portier? Comment Beauchêne lui-même, si la porte est fermée pour lui et pour ses gens, n'a-t-il pas l'esprit d'envoyer un commissionnaire, de faire rendre une lettre à la suivante pour sa maîtresse? Comment reste-t-il sans action et sans moyens pendant deux jours, lorsqu'on parle, dans toute la ville, du prochain mariage de Julie avec Dormont? Il n'y a point d'amoureux de seize ans qui fût si maladroit: c'est là, sans doute, un tissu d'invraisemblances inexcusables; mais l'auteur en avait besoin pour prolonger cette situation forcée jusqu'à la fin du troisième acte. Il a bien senti pourtant qu'il ne pouvait se dispenser d'une entrevue entre les deux amans; mais comme leur querelle est de nature à ne pas durer un quart d'heure entre deux personnes qui s'aiment de bonne foi, il a bien fallu qu'il fît parler et dialoguer ses personnages à contre-sens dans la scène qu'ils ont au second acte. Il prête à Julie le langage le plus déraisonnable, le plus opposé à l'amour, je dis à l'amour irrité; et dans son

plan, Julie est amoureuse. Certes, il n'y paraît pas dans cette scène qui était décisive : rien n'y ressemble à la tendresse affligée ; pas un mouvement du cœur, pas un accent de sensibilité ; une hauteur soutenue et insultante, une obstination gratuite à repousser les meilleures raisons. Elle incidente et querelle ridiculement, non pas sur le fond de la dispute, sur les sujets de jalousie, mais sur chaque parole de Beauchêne, qu'elle interprète avec la plus insigne mauvaise foi : en un mot, elle joue le rôle d'une femme qui n'aime plus, et qui veut rompre, à quelque prix que ce soit ; et certainement ce n'est pas le dessein de l'auteur, ce n'est pas son sujet, puisqu'ailleurs il la montre aux spectateurs comme ayant toujours de l'amour pour Beauchêne, et qu'elle finit par se raccommoder avec lui, et par l'épouser.

Ce n'est pas tout : comme il voulait que cette scène qui, dans l'ordre naturel, devait nécessairement finir la brouillerie, la prolongeât et l'envenimât, il a été obligé de dénaturer le rôle de Beauchêne comme celui de Julie. En conséquence, il a imaginé de leur mettre dans la bouche, à la fin de cette entrevue, ce qui, peut-être, depuis qu'il y a des amans, ne s'est jamais trouvé dans la bouche d'aucun d'eux. Forlis est venu se mettre en tiers dans cette explication, et l'on

s'imagine bien que ce n'est pas pour y apporter la paix : nous verrons tout à l'heure avec quelle maladresse choquante et improbable il se met à découvert; mais actuellement il s'agit de Beauchêne. Forlis lui reproche les éloges qu'il lui a entendu plus d'une fois prodiguer à la beauté et à l'esprit d'Hortence. Quelle est la réponse de Beauchêne? L'on ne s'y attendrait pas; la voici:

Au prix de tout mon sang,
Non, je ne puis cesser d'être sincère et franc.
Hortence, dites-vous, est celle que j'adore :
Eh bien! je conviendrai, je dirai même encore,
Avec mille autres gens, et qui ne l'aiment pas,
Qu'Hortence est en effet un prodige d'appas;
Que son esprit est vif, son caractère *affable*,
Sa conversation gaie, amusante, aimable;
Qu'elle a d'aussi beaux yeux qu'on puisse les avoir;
Même j'ajouterai que chez Verseuil, un soir,
Ils firent l'entretien d'une assemblée entière;
Que sa bouche est la rose; et, s'il ne faut rien taire....

On voit qu'il n'était pas encore prêt à finir; mais Julie, comme on peut s'y attendre, en a bien assez, et l'interrompt dans ce bel enthousiasme, pour l'envoyer auprès de celle qui en est l'objet. Pour cette fois, il n'y a pas de femme au monde qui, à sa place, n'en eût fait autant : mais aussi quel homme que ce Beauchêne! Quel autre que lui s'est jamais avisé, je ne dis pas

seulement de se livrer à cette profusion de louanges pour une autre femme, en présence de celle qu'il aime, mais encore de prendre le moment où sa maîtresse est jalouse et blessée, pour se répandre en éloges si passionnés de celle qu'elle regarde comme sa rivale! On peut, sans doute, devant sa maîtresse, louer une autre femme; mais ce n'est ni avec cet excès, ni dans une pareille occasion.

J'ai dit que Forlis ne mettait aucune adresse, ni aucune mesure dans sa malignité. En effet, il est ami de Beauchêne : celui-ci le prie d'intercéder pour lui auprès de Julie; il reconnaît son tort; et c'est dans ce même instant que Forlis charge les accusations avec une violence outrée et révoltante : il n'y a qu'à l'entendre.

Oui-da! qui veut vous croire,
Ne trouve dans vos tours que des sujets de gloire.
Mais réfléchissez bien : le cœur.... Je ne veux pas
Exciter entre vous quelques fâcheux débats;
Mais vos nouveaux projets ont fort mauvaise grâce :
Il n'est qu'un *esprit faux, frivole, un cœur de glace,*
Qui puisse préférer Hortence.

A ces expressions grossières, que nul honnête homme ne peut endurer, surtout de la part d'un ami, Beauchêne se contente de se récrier par ce seul mot : *Ah! préférer!* Quoi! c'est là la

réponse d'un homme qui s'entend traiter par un ami, *d'esprit faux, frivole, de cœur de glace*, et devant sa maîtresse ! Quoi ! dès ce moment il ne s'aperçoit pas que cet *ami* dont il vient d'implorer les bons offices, et qui l'accuse d'une préférence dont il n'y a pas la moindre preuve, joue évidemment le rôle d'un fourbe ! il ne lui rompt pas en visière à cette saillie si indécente, si déplacée ! il ne forme pas même dans toute la scène la moindre plainte contre lui ! Et dans l'acte suivant, il lui emprunte de l'argent, il lui parle encore avec confiance et cordialité, il n'a aucun soupçon contre lui ; Lisbeth ne l'a pas averti de s'en défier. Quel amas d'impossibilités morales !

Je suis entré dans ce détail critique, parce que M. d'Eglantine, qui a fait voir qu'il savait ce que c'était qu'un plan et une intrigue, doit, avec un peu de réflexion, sentir qu'il a oublié ici tous les principes de l'art ; principes qu'il a si bien observés dans son *Philinte* et dans *l'Intrigue épistolaire*. Il doit savoir que tout ce qui est faux et hors de nature, est essentiellement antidramatique ; et voilà trois personnages principaux qui sont dans ce cas.

Je ne parle pas de la plate imbécillité de Dormont : l'auteur avait besoin d'une dupe de cette

espèce pour la seule bonne scène de sa pièce, pour celle qui lui fournit un dénoûment. Ne pouvant le trouver, d'après son plan, dans une scène de sentiment entre les amans brouillés, il a recours à une friponnerie de valet pour éconduire Dormont; mais du moins cette scène est fort plaisamment imaginée, et l'exécution en est agréable et gaie : on y retrouve le talent comique de l'auteur. Zacharin, valet de Beauchêne, se déguise sous l'habit et le nom d'un fameux médecin de la ville; il vient trouver Dormont, lui dit qu'il a entendu parler de son mariage prochain, qu'il traite de folie; qu'il a parié mille louis contre, que le pari a été découvert, et que si Dormont veut le lui faire gagner en rompant le mariage, qu'après tout il peut renouer au bout de six mois, la moitié du pari gagné lui appartiendra. Il lui présente en même temps, d'un côté, cinq cents louis en cinq rouleaux, et de l'autre, tous les accompagnemens du mariage pour un homme de l'âge dont il est. Il n'y a pas à balancer pour un avare, à qui d'ailleurs on demande un abandon de tout son bien, dans le contrat projeté, et qui, sur tout ce que Lisbeth lui a dit de sa future, ne doit pas en être fort tenté. Dormont prend donc l'argent; et le bon de l'affaire, c'est que Forlis l'a prêté à Beau-

chêne, pour les frais d'un prétendu voyage que celui-ci doit faire en Allemagne. Dormont parti, on fait entendre enfin raison à Julie, en lui racontant ce qu'on a imaginé pour la délivrer de Dormont. L'incident et la scène méritent des éloges; mais une scène ne fait pas une pièce, ne saurait couvrir tant de fautes, ni racheter un si mauvais fond.

A l'égard du style, si l'on excepte la scène de Zacharin, il n'est pas supportable. « *Une querelle extrême....* Il voit *de loin, lui, loin des siens....* Suis-je *capable?* » (Pour dire *habile.*) *Capable*, dans le sens absolu, ne se dit jamais que de celui qui affecte la capacité. « Vous *doublez* mon courroux. » (On redouble un courroux, on ne le *double* pas.) « Je ne veux d'un homme, quel qu'il soit, captiver *donc* les vœux. » Voilà un *donc* bien placé! « Son aspect ne peut être *éludé.* » Eluder un aspect! « Elle a, sans doute, la folie *d'élancer de son cœur sa pensée après vous,* etc. » Cet étrange jargon, qui blesse également la langue, le bon sens et l'oreille, se retrouve à toutes les pages; presque tous les vers sont chargés de chevilles. Il est difficile d'écrire plus mal, et difficile d'espérer que l'auteur, malgré tout ce qu'on a pu lui dire, veuille ou puisse désormais apprendre à écrire passablement.

Il est manifeste que M. d'Eglantine compose avec une malheureuse précipitation, qui ferait avorter un plus grand talent que le sien, et qui détruira enfin jusqu'aux espérances qu'il avait données. Voilà, dans l'espace de quelques mois, deux ouvrages de lui, *l'Héritière* et *le Sot orgueilleux*, deux pièces en cinq actes, qui ont lassé jusqu'à l'indulgence que le public y apportait : celle-ci n'a guère eu plus de succès. Si M. d'Eglantine se persuade que c'est le public qui a tort, il n'y a plus de ressource.

Un autre travers choquant dans *le Collatéral*, mais qu'on retrouve aussi, quoique moins marqué, dans beaucoup d'autres pièces imprimées, c'est cette affectation prétentieuse de tracer à chaque ligne le jeu et la pantomime de l'acteur. « FORLIS, *saisissant la pensée de sa sœur avec une précaution avide....* JULIE, *avec un dépit excessif....* FORLIS, *voyant son imprudence, renforce sa voix et la séduction.... préparant le dernier vers et appuyant dessus.... débitant vîte sous la main.... appuyant avec mystère.....* FORLIS, *glissant.... avec une force sourde et craintive..... avec un dépit candide et animé.... coupant net avec un dépit concentré..... confidemment et spécifiant bien....* etc., etc., etc. » On peut mettre de pa-

reilles notes sur le rôle d'un acteur; mais le lecteur en est impatienté, et n'y voit que la petite charlatanerie d'un auteur qui rejette dans la pantomime l'expression qu'il n'a pas su mettre dans le style. Il est permis quelquefois d'indiquer l'esprit général d'une scène, dans des occasions importantes où les acteurs peuvent se méprendre; Voltaire l'a fait quelquefois : mais il y a loin de ces précautions rares à cette bigarrure continuelle de petits avertissemens italiques, dont on noircit toutes les pages d'un drame.

Corneille, Racine et Molière ne connaissaient pas ces grandes ressources, et mettaient leurs intentions en vers, et non pas en notes; ils ne se croyaient pas non plus obligés de joindre à la liste des personnages le caractère de leur rôle. « ....., veuve, femme sensible, tendre, mais jalouse, ambitieuse et violente. ....., homme adroit, souple et intéressé, ..., homme sensible, délicat, mais naïf, franc, et absolument étranger à la duplicité des gens du monde, etc., etc.» Eh! montrez-nous tout cela dans la pièce, et, comme dit le Misanthrope, *nous verrons bien*. Molière ne nous a pas averti que Tartufe était un hypocrite profond, un homme rusé, plein de présence d'esprit, etc.; il s'en est rapporté à sa pièce et à nous. Il est vrai que dans l'imprimé,

il se crut obligé de mettre en marge, à un endroit où Tartufe débite une morale affreuse: *C'est un scélérat qui parle.* Un acteur, homme d'esprit sans doute, crut que ces mots faisaient partie de son rôle, et ne manqua pas de dire :

Il est avec le ciel des accommodemens.
C'est un scélérat qui parle, etc.

LE PHILINTE DE MOLIÈRE,

OU

LA SUITE DU MISANTHROPE (1).

Miseris succurrere disco. VIRG.

On a fait une observation critique sur le titre de cette comédie que l'on voudrait changer ; et cela prouve d'abord qu'on la regarde comme un ouvrage de mérite ; car qu'importe le titre d'une mauvaise pièce ! On a dit, et avec raison, ce me semble, qu'il ne fallait pas appeler celle-ci le Philinte de Molière, parce que le Philinte de M. d'Eglantine en est très-différent ; lui-même paraît l'avoir senti, puisque l'on dit à son Philinte :

Et je vous ai connu bien meilleur que vous n'êtes.

---

(1) Représentée le 22 février 1790.

C'est qu'en effet celui de Molière n'est point un homme personnel, insensible et dur; son caractère est celui de la raison indulgente, qui croit devoir se prêter aux faiblesses et aux travers que l'on ne saurait corriger; il est d'ailleurs très-bon ami, et s'occcupe, pendant toute la pièce, des intérêts d'Alceste, dont il ne blâme la mauvaise humeur qu'en raison du mal qu'elle peut lui faire. Cette manière d'être n'a rien de commun avec celle du nouveau Philinte, qui n'est autre chose qu'un parfait égoïste. J'aurais donc intitulé la pièce : *Philinte égoïste*, et *Alceste philanthrope*, et j'aurais voulu exposer, dans le cours de l'ouvrage, comment le caractère de Philinte s'était corrompu et endurci dans le commerce d'un certain monde où l'on ne s'accoutume que trop à n'exister que pour soi. J'en aurais tiré une morale de plus, c'est que l'indulgence et la douceur, quand elles ne tiennent pas à des principes réfléchis, mais à une sorte de mollesse et d'indolence, peuvent conduire jusqu'à cette insouciance méprisable qui rend un homme étranger aux sentimens et aux devoirs de l'humanité. C'est précisément notre Philinte : l'idée et l'exécution de ce rôle font beaucoup d'honneur à M. d'Eglantine, et d'autant plus qu'il a réussi où d'autres avaient

échoué. On avoit plusieurs fois essayé de peindre cet égoïste qui a été, aux yeux des observateurs, un des caractères les plus marqués parmi nous. L'auteur en a supérieurement saisi et dessiné tous les traits; et grâces à lui, nous avons enfin au théâtre, ce qui était très-difficile à faire, un personnage qui remplit l'idée que nous avons d'un véritable égoïste. M. d'Eglantine a très-habilement évité le grand écueil du sujet, celui de rentrer dans des caractères connus. Je ne le louerai pas de n'avoir pas fait de son égoïste un escroc et un fripon; cette faute était trop grossière, et n'a pu être commise qu'une fois; mais il a fait plus: son Philinte n'est ni un ambitieux, ni un avare, ni un intrigant; c'est purement un égoïste, et pas autre chose, un de ces hommes comme il y en a tant dans une nation profondément dépravée; qui, pour ne pas déranger leur sommeil ou leur digestion, se refuseraient à rendre le plus grand service, ou à faire la meilleure action qui dépendrait d'eux; un homme pour qui rien n'existe au monde que lui, pour qui tout est bien dès que lui-même n'est pas mal, qui n'a aucun autre sentiment que celui de son bien-être individuel; un homme tout entier dans son *moi*, et que rien de ce qui regarde autrui ne peut en

tirer un moment; qui ne plaint point le malheur et ne s'indigne point du crime, attendu que cela troublerait sa tranquillité, et qu'il ne se croit chargé de rien que de lui. On sent qu'un pareil caractère est la mort de toutes les vertus, de tous les sentimens humains et honnêtes : on ne peut savoir trop de gré à un auteur comique d'avoir fait servir son talent à combattre cette espèce de monstre anti-social, à en inspirer l'horreur, à le montrer dans toute sa difformité. Il a fait très-heureusement concourir à ce but moral le contraste de l'*Alceste* de Molière, qui reparaît ici avec son âme ardente et impétueuse, et toute sa haine pour les méchans; mais l'objet de l'auteur moderne étant très-différent de celui de Molière, il a représenté son Alceste sous un jour nouveau, beaucoup moins comique, il est vrai, mais bien plus intéressant. Molière a voulu faire voir combien la vertu pouvait se nuire à elle-même par des formes rudes et repoussantes, et par l'oubli de tous les ménagemens, conventions nécessaires de la société; et il a parfaitement rempli cet objet. L'auteur moderne, qui a eu le noble courage de marcher sur ses traces, s'est emparé du bon côté que Molière n'avait pas dû présenter. Nous avions un Alceste ne pouvant supporter

les vices des hommes, ni même leurs faiblesses et leurs travers, et les gourmandant avec une rigueur intraitable ; et sous ce point de vue, *c'est le misanthrope*. Ici Alceste ne peut voir une injustice, sans s'y opposer de toute sa force, ni un opprimé sans vouloir le servir ; et sous cet autre point de vue, c'est le *philanthrope*. Ce beau caractère moral est peint avec toute l'énergie, toute la véhémence, tout le feu dont il est susceptible ; et mis en opposition avec l'odieux égoïsme de Philinte, il acquiert encore plus d'effet.

Le plan de la pièce est simple et bien conçu ; la marche en est claire et soutenue, et l'action, sans être compliquée, ne languit pas un moment. Toute l'intrigue se rapporte à une seule idée ; mais elle est du nombre de celles qu'on appelle, en termes de l'art, idées mères ; et il n'en faut qu'une de ce genre pour fournir cinq actes au talent qui sait construire une pièce et disposer les accessoires. Cette idée, très-dramatique et très-morale, consiste à punir l'égoïsme par lui-même, en rendant l'apathique Philinte l'objet d'une friponnerie atroce, qu'il ne veut pas que l'on combatte, quand il croit qu'elle ne tombe que sur un autre ; contre laquelle il refuse obstinément d'employer des moyens qui sont à sa disposition,

et dont il est au moment d'être lui-même la victime, s'il ne trouvait son appui dans le zèle actif et courageux d'Alceste, dans ce même zèle qu'il n'a cessé, pendant trois actes, de blâmer comme une imprudence, et de mépriser comme un ridicule. Il ne peut pardonner à son vertueux ami, qui a déjà un procès pour un de ses vassaux qu'il veut défendre de l'oppression, et qui est en ce moment frappé d'un décret de prise de corps, surpris par la chicane et la calomnie; il ne peut lui pardonner de vouloir se mêler encore d'une affaire qui ne le regarde pas; il se refuse à faire aucune démarche auprès d'un homme en place, qui est de ses parens, et qui pourrait prévenir un crime; il rebute très-durement les prières de sa femme Eliante, qui se joint à son ami Alceste pour solliciter ses secours; et les raisons de ses refus sont prises dans la nature d'un pareil personnage; c'est qu'il ne faut pas se brouiller avec les méchans qui ne pardonnent pas, et que si l'on a quelque crédit, il faut le garder pour soi; voilà bien l'égoïste. Il fait plus, il emploie ce qu'il a d'esprit à prouver, par de misérables sophismes, qu'il n'y a aucun mal à ce que deux cent mille écus passent de la bourse du légitime possesseur dans celle d'un fripon. Rien ne lui pa-

rait plus simple et plus *dans l'ordre* : tant pis pour l'homme confiant ; s'il est dupe, il n'a que ce qu'il mérite ; il est bien sûr, lui, de ne pas l'être ; et si cela lui arrivait, il ne dirait mot.... Et c'est lui qui est la dupe dont il s'agit ; et dès qu'il l'apprend, il jette des cris de fureur, et tombe, un moment après, dans l'anéantissement qui est le dernier degré du désespoir : c'est là, sans contredit, une situation qui réunit la leçon et l'effet ; elle est d'ailleurs bien suspendue, amenée par des ressorts naturels : tout a été caché, et tout se découvre à propos, sans qu'il y ait rien de forcé, ni d'invraisemblable ; et toujours les situations mettent en jeu les personnages, de manière à faire ressortir leur caractère. Alceste, dans ce moment terrible et théâtral où Philinthe est atterré, ne dément pas la générosité qu'il a montrée jusque-là. Il est vrai que, par un mouvement impossible à contraindre, et que le spectateur partage, il s'écrie d'abord :

Oh morbleu !
C'est vous que le destin, par un terrible jeu,
Veut instruire et punir !.... O céleste justice !
Votre malheur m'accable, et je suis au supplice.
Mais je ne prendrais pas, moi, de ce coup du sort,
Cent mille écus comptant.... Eh bien ! avais-je tort ?
Tout est-il bien, Monsieur ?

PHILINTE.

Je me perds, je m'égare.
O perfidie! ô siècle et pervers et barbare!
Hommes vils et sans foi! que vais-je devenir?
Rage! fureur! vengeance! il faut.....
On doit punir, exterminer.....

N'est-ce pas là encore l'égoïste? les autres souffrent, cela est dans l'ordre: le mal vient-il jusqu'à lui, le monde entier est confondu. Mais comme le spectateur jouit de cette catastrophe! comme, après tous les beaux propos que Philinte vient débiter, on est tenté de lui crier avec Alceste,

Tout est-il bien, Monsieur?

On le déteste si cordialement, qu'on pardonnerait presqu'au fripon qui lui vole toute sa fortune. Mais ce premier mouvement donné à la justice, a-t-on moins de plaisir à entendre Alceste dire à son ami coupable, mais malheureux:

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Mes reproches, Monsieur, seraient justes, je pense;
Mais mon cœur les retient, le vôtre m'en *dispense*.
Tout mérité qu'il est, le malheur a ses droits,
La pitié des bons cœurs, le respect des plus froids.
Mon âme se contraint quand la vôtre est *pressée;*
Quand vous serez heureux, vous saurez ma pensée.

Ce dernier vers est fort beau; les autres devraient être meilleurs.

Remarquez que ce même Alceste, qui s'affecte si vivement de ce qui regarde les autres, est calme et imperturbable dans ses propres dangers. Il est arrêté au quatrième acte, en présence de Philinte, qui s'écrie :

Alceste, est-il bien vrai ? quel accident terrible !

Mais Alceste se contente de lui répondre froidement :

Quoi ! Monsieur, vous voyez enfin qu'il est possible
Que tout ne soit pas bien !

PHILINTE.

Après un pareil coup,
Je suis désespéré.... Que faire ?

ALCESTE.

Rien du tout.

(*Au Commissaire.*)
Monsieur, me voilà prêt; menez-moi, je vous prie,
Au juge sans tarder.

On ne peut mieux observer les convenances de caractère. Philinte aussi ne dément pas le sien; le revers qu'il vient d'éprouver, et la leçon qu'il a reçue, ne le rendent pas meilleur. Sa femme le presse, au cinquième acte, de courir auprès de son ami arrêté, et qui ne l'est que parce qu'il

s'est exposé pour lui : mais Philinte a bien autre chose à faire. Tout ce qui l'occupe, c'est d'engager sa femme à faire opposition à la saisie des biens, en vertu de ses droits et de ses reprises. Il compte employer la journée avec elle à courir chez des gens d'affaires, et Alceste deviendra ce qu'il pourra. Un autre trait caractéristique, c'est qu'il consent à s'accommoder en payant une partie de ce billet faux que l'on produit contre lui ; ce qui est à peu près avouer la dette qu'il nie, et par conséquent se déshonorer : mais il aime mieux cette infâme transaction, que les peines et les fatigues d'un procès où son honneur n'est pas moins compromis que sa fortune. Son avocat en rougit pour lui ; Alceste refuse d'être témoin d'une démarche aussi avilissante ; mais un égoïste n'est pas si délicat.

Cet avocat est encore un rôle très-bien entendu, bien adapté à la pièce, bien lié à l'action. C'est Alceste qui le fait venir ; au commencement du premier acte, pour le charger de la poursuite de ce procès qu'il a entrepris en faveur de ses vassaux ; mais la manière dont il s'y prend pour se procurer un avocat, est fort originale. Se défiant de son choix et de la renommée, qui peuvent le tromper également, il aime mieux s'en rapporter au hasard pour trouver un honnête

homme, et il envoie son valet au Palais, chercher le premier avocat qu'il rencontrera. Cette idée est plaisante et bizarre, et produit quelques détails comiques. Heureusement il se trouve que cet avocat est en effet le plus honnête homme du monde; mais il commence par avoir une querelle avec Alceste, parce qu'il refuse d'abord de se charger d'une affaire qui l'empêcherait d'en suivre une très-instante, où il ne s'agit de rien moins que de faire tête à un fripon qui, avec un faux billet dont la signature est vraie, veut escroquer deux cent mille écus. C'est précisément l'affaire de Philinte; mais on n'en sait encore rien, vu que Philinte a pris, depuis quelque temps, le titre de comte de Valancès. Un intendant qu'il a chassé, lui a surpris une signature, et y a joint le billet frauduleux; il l'a remis entre les mains de notre avocat, pour en poursuivre le paiement; mais celui-ci, qui connaît son homme et qui ne doute pas de la fausseté du titre, est occupé à chercher le prétendu débiteur, pour éclaircir l'affaire avec lui. Dès qu'Alceste a entendu ces détails, il est le premier à convenir que l'avocat a raison; il laisse là son procès, et se joint à l'honnête légiste, pour consommer la bonne action qu'il veut faire; il veut y employer le crédit de Philinte, dont l'oncle est ministre

d'état, et peut en imposer à un faussaire impudent : mais Philinte, comme on l'a vu, ne veut rien entendre ; il prépare lui-même son malheur et sa punition. La manière dont tous ces accidens sont ménagés, mérite des éloges, et prouve de la connaissance du théâtre.

On voit, par la nature de cette intrigue et par celle des personnages, que le ton de la pièce doit être, en général, fort sérieux : c'est plutôt celui du drame que de la comédie; mais, on ne saurait trop le redire, ne circonscrivons point le talent dans des bornes trop étroites : tout ouvrage dramatique qui attache, qui intéresse, qui instruit, est, par cela même, un ouvrage estimable. Sans doute, si l'auteur avait pu y répandre le comique que Molière a mis dans le sujet sérieux du *Misanthrope*, et dans le sujet odieux du *Tartufe*, il aurait infiniment plus de mérite et de gloire ; mais ces chefs-d'œuvres de l'esprit humain sont nécessairement rares ; et fort loin au-dessous d'eux, il y a encore de la gloire dans un art aussi difficile que celui de la comédie.

Le rôle d'un coquin de procureur, nommé Rolet, et très-digne de son nom, est le seul qui ait une teinte comique. Ce rôle est très-bien fait, et suffirait pour prouver que l'auteur n'est point

du tout étranger au ton de la comédie proprement dite.

On peut faire quelques observations sur le dénoûment; il peut paraître un peu forcé. Ce même procureur Rolet se rend peut-être un peu facilement; il a les formes pour lui, il ne risque rien, et il a montré de la tête. Alceste a beau s'offrir pour aller en prison, il a beau demander qu'on y traîne aussi l'intendant, sous la condition d'être pendu, lui Alceste, s'il ne prouve pas que l'intendant doit l'être. Dans les formes de nos anciens tribunaux, un pareil défi n'eût pas été accepté, surtout de la part d'un homme étranger à l'affaire. Le commissaire lui aurait répondu qu'il fallait suivre la marche prescrite par les lois; c'est là, surtout, la réponse que le praticien Rolet devait faire; cependant Alceste nous apprend, dans un récit, que ce Rolet s'est troublé, et que l'intendant a rendu le billet. Mais, après tout, on n'a pas coutume de se rendre si difficile sur un dénoûment de comédie qui, d'ailleurs, est satisfaisant, puisqu'il remplit tous les vœux des spectateurs, et fait justice à tout le monde. Alceste humilie Philinte en lui rendant sa fortune, et le punit en renonçant pour jamais à son amitié. L'innocence de ce même Alceste est reconnue, et l'ordre qu'on avait donné contre

lui est révoqué sur le vu de pièces probantes; sa vertu brille aux yeux de tous les juges, qui lui assurent le triomphe le plus complet dans le procès généreux qu'il a entrepris. Il va retrouver ses vassaux, dont il est le libérateur, et emmène avec lui le vertueux avocat, dignement récompensé par le titre d'ami d'un homme tel qu'Alceste, qui désormais ne veut plus se séparer de lui.

Le seul reproche essentiel qu'on puisse faire à cette pièce, porte sur le style, qui ne répond pas à tout le reste; et je dois d'autant moins dissimuler ce reproche, après toutes les louanges que j'ai cru devoir à l'auteur, qu'heureusement il n'y a point ici impuissance de faire mieux, mais seulement un excès de négligence, avec lequel il est impossible de faire bien. M. d'Eglantine n'a point, en écrivant, les défauts qu'on ne corrige point, le manque d'idées, de naturel, de vérité, de force; il a, au contraire, tout cela; il pense, il sent, il dialogue; mais il est trop évident qu'il s'abandonne sans réserve à une facilité de composition qui est très-dangereuse, si l'on ne s'en défie pas. Sa diction est entièrement incorrecte, pleine de fautes de langage, de construction, de versification, chargée de termes impropres et de chevilles. Toutes ces fautes échappent, je le

sais, dans la chaleur du débit théâtral; mais à la lecture, elles choquent et fatiguent tout lecteur un peu instruit, et sont senties même de quiconque a un peu d'oreille et de goût naturel : en un mot, un ouvrage mal écrit n'est jamais relu. Je ne dirais pas trop, en assurant que la moitié de la pièce demande à être récrite. On n'exigera pas que je relève tous les vers défectueux; mais une foule de fautes graves, rassemblées dans un petit nombre de vers pris fort près les uns des autres, démontrera combien sa diction est habituellement vicieuse :

Eh! quel endroit *sauvage*
Que le vice insolent ne parcoure et ravage!
Ainsi de proche en proche, et de chaque cité,
File au loin le poison de la perversité....

Ce ne sont point les endroits *sauvages* que le vice *ravage* : il est clair que *sauvage* est là pour la rime. Et comment *ravage-t-on un endroit sauvage?* C'est se contredire dans les termes. *File au loin* est extrêmement dur; et qu'est-ce qu'un poison qui file?

La vertu *ridicule* avec faste est vantée.

C'est encore une contradiction dans les termes. Si la vertu est *vantée avec faste*, elle n'est pas ridicule. L'auteur a voulu dire : *La vertu dont*

on se moque en secret, est vantée avec faste; mais il ne le dit pas.

Tandis qu'une morale en secret adoptée,
Morale désastreuse, est l'arme du puissant
Et des fripons adroits, pour frapper l'innocent.

Pour comprendre comment une morale peut être *l'arme* du puissant, il faudrait que l'on nous dît ce que c'est que cette *morale;* il n'en est pas question dans tout le morceau. Il ne suffit pas de dire qu'elle est *désastreuse;* tout cela est vague et insignifiant. Et quelle langueur traînante dans cet enjambement et dans cette construction: *L'arme du puissant et des fripons pour frapper!* Cela serait mal écrit et mal construit en prose comme en vers. Et ce morceau sur le crédit :

On n'en a jamais trop *pour que*, de toute part,
On aille l'employer et l'user au hasard.

On n'en a jamais trop pour qu'on aille, etc., n'a pas même l'apparence d'une construction française; c'est une phrase barbare.

Vous voulez *le rebours de tout ce qu'on évite;*
Comme si la coutume en effet n'était pas,
Au lieu de porter ceux *qu'on jette sur nos bras*,
Pour si peu de crédit qui vous tombe en partage,
D'être prompt, au contraire, à prendre de l'ombrage
De toute créature et de tout protégé,

De qui l'on pourrait voir ce crédit partagé,
Soit pour les détourner ou pour les mettre en faute.

Non-seulement ces vers se traînent misérablement les uns après les autres, mais, pour en découvrir le sens, il faut absolument reconstruire toute la phrase, dont il n'y a pas un seul membre qui tienne à l'autre.

Vos jours voluptueux, *mollement écoulés,*
Dans cet affaissement dont vous vous accablez.

Concevez ce que c'est que des jours écoulés mollement dans un affaissement dont on s'accable ! tâchez d'accorder ensemble ces expressions et ces idées.

Ce goût de la paresse, où la froide opulence
Laisse au morne loisir bercer son existence,
Sur ces fruits corrompus, qu'au milieu de l'ennui
L'égoïsme enfanta, *qui remontent vers lui*
Pour en mieux affermir le triste caractère....

Quelle incohérence de figures et d'idées de termes ! Je le demande, comment peut-on se figurer des fruits qui remontent pour affermir un caractère ? Ces quatre métaphores, absolument disparates, forment le plus étrange amphigouri.

Mais aussi *de ces fruits dérive leur salaire.*

Même style. Un *salaire qui dérive*, et qui

dérive des fruits! Je le répète, ce style est intolérable.

J'ai entendu applaudir au théâtre ce vers:

Vous *clouez le bienfait* aux mains du bienfaiteur.

Quelqu'illusion qu'ait pu faire le jeu de l'acteur, qui mettait une grande expression dans ce vers, il n'en est pas moins mauvais. Il n'y a point d'énergie sans vérité, et il est impossible de se représenter, de quelque manière que ce soit, *le bienfait cloué à une main.* L'expression est également fausse et ignoble.

La pièce est précédée d'une préface assez étendue, dont le but est de faire voir combien *l'Optimiste*, de M. Collin, est un ouvrage immoral. Il y a bien un fond de vérité générale dans les remarques du censeur à ce sujet; mais d'abord il y règne un ton d'amertume qui accuse une animosité personnelle, et qui dès lors infirme et décrédite l'autorité du critique; de plus, c'est un grand principe d'erreur et d'injustice, de tirer des conséquences strictes et rigoureuses des discours d'un personnage de théâtre, pour les appliquer à l'auteur, comme s'il eût écrit un livre de philosophie. Il est certain qu'il se mêle à l'optimisme de Plainville une sorte d'insouciance sur les mœurs d'autrui, qui est fort contraire à la

philanthropie ; mais, d'abord, le caractère de Plainville n'est pas donné, dans la pièce, comme un modèle à imiter ; il est représenté seulement comme un homme dont la tournure d'esprit consiste à voir tous les objets du côté le plus favorable. M. d'Eglantine relève quelques détails analogues à des préjugés qui régnaient encore quand M. Collin a fait son *Optimiste*. Je ne vois pas qu'on puisse faire un crime à un auteur de se conformer aux préjugés dominans, mais j'avoue qu'il est beau de les combattre ; et je pardonne de bon cœur à M. d'Eglantine son indignation contre *l'Optimiste*, puisqu'elle lui a fait faire son *Philinte*.

Facit indignatio versum.

LE CONVALESCENT DE QUALITÉ,

OU

L'ARISTOCRATE,

Comédie en deux actes et en vers (1).

M. Fabre n'est pas le seul qui ait eu cette idée naturelle de mettre sur la scène un homme

(1) Cette pièce fut représentée le 28 janvier 1791.

qui, transporté tout à coup au milieu du nouvel ordre de choses que la révolution a introduit, sans avoir aucune connaissance de cette même révolution, se trouverait sans cesse dans un contraste marqué entre ses idées habituelles, et tout ce qui se passe sous ses yeux. On avait déjà essayé de travailler sur ce plan, mais sans y réussir. M. Fabre lui-même ne paraît pas l'avoir vu du côté le plus comique. Il était très-possible de ménager et de graduer les surprises et les explications, pendant cinq actes, si on l'eût voulu, de manière que le nouveau débarqué n'apprenant jamais rien que partiellement, parce que personne ne suppose qu'il ignore ce que tout le monde sait; à tout moment de plus en plus étourdi, faute de savoir le mot de l'énigme, en vînt au point de croire que la tête a tourné à tout le monde, ou que lui-même a perdu l'esprit. Avec ce fond bien manié, un auteur qui aurait la gaîté de Regnard, nous eût fait rire comme on rit aux Ménechmes. M. Fabre a suivi un autre plan, qui, sans être aussi gai, ne laisse pas d'être piquant; il laisse son personnage principal ignorer tout, absolument tout, jusqu'à la dernière scène. On ne lui dit pas jusque-là un seul mot qui puisse lui donner le moindre soupçon; mais ce per-

sonnage étant un grand seigneur, aristocrate de père en fils, comme dit fort bien l'auteur, l'objet de l'ouvrage est d'amener à chaque scène une situation qui mette en jeu tous les préjugés d'état, tous les abus de pouvoir qui caractérisaient la plupart des grands, et dont le ridicule ou l'odieux devient plus frappant à mesure que le marquis d'Apremine (c'est le nom du grand seigneur) est plus heurté par le changement qui s'est fait à son insu dans tout ce qui l'environne.

Il ne faut pas chicaner l'auteur sur les moyens qu'il emploie pour motiver l'ignorance absolue du marquis d'Apremine. Il suppose que, pour guérir une goutte dont les accès deviennent plus dangereux par l'humeur aigre et irascible du vieux marquis, son médecin l'a relégué dans une terre éloignée, au milieu d'une forêt, au pied d'une montagne, avec défense de communiquer avec qui que ce soit, hors son intendant; et cet intendant, depuis dix-huit mois, n'a rien laissé transpirer jusqu'à lui de la révolution de 1789, jusqu'au moment où la fantaisie lui a pris de revenir à Paris. Il est bien vrai que cette supposition est un peu forcée, et qu'il est à peu près impossible qu'un évènement de cette nature n'ait pas percé jusque dans la retraite d'un homme aussi considérable que le marquis,

quelqu'étroitement reclus qu'on puisse le supposer; mais aussi cette première donnée est si difficile à établir avec une vraisemblance exacte, et en même temps elle est si indispensable pour le sujet, qu'il est juste de ne pas presser de trop près les moyens de l'auteur, pourvu qu'il en tire un parti convenable, et c'est ce qu'a fait M. Fabre d'Eglantine.

Il met d'abord le vieux seigneur aux prises avec un honnête et riche cultivateur; Gautier, qui, sachant que son fils est amoureux et aimé d'une jeune chanoinesse, fille de M. d'Apremine, ne trouve rien de plus simple que de venir la demander en mariage à son père. Au fond, cette demande n'a rien de fort extraordinaire en elle-même; car Gautier est très-riche, et d'Apremine est très-obéré, et l'on sait que depuis long-temps il n'en fallait pas davantage pour allier la noblesse et la roture. Ce qui rend la scène comique, ce sont les formes un peu agrestes et brusques de Gautier, qui contrastant avec la hauteur naturelle de d'Apremine, rappellent précisément les scènes du Glorieux et du financier Lisimon. D'Apremine, fort scandalisé du début familier du bon laboureur, qui s'assied d'abord parce qu'il est las, et ne se montre pas fort délicat sur le cérémonial, lui dit fièrement :

A qui parlé-je ?

GAUTIER.

A qui ? je vais vous en instruire.
Je me nomme François-Henri-Louis Gautier,
Citoyen exerçant l'estimable métier
De faire prospérer trois mille arpens de terre,
Dont, sans devoir un sou, je suis propriétaire,
Lequel bien au surplus, en toute bonne foi,
Accru de père en fils est venu jusqu'à moi,
Depuis quatre cents ans où remonte l'époque
De Nicolas Gautier, qui bâtit ma bicoque :
Elle est un peu plus belle en ce moment qu'alors;
Mais j'y reste toujours, mes aïeux y sont morts,
Et je veux, vu le train des choses qui se passent,
Que dans mille ans d'ici les Gautiers y trépassent.
En quatre mots voilà qui je fais, qui je suis,
Ma qualité, mon bien, et ma vie et ses fruits.

Excepté ce mot *et ces fruits*, terme impropre amené là pour la rime, le ton de ce morceau est fort bon. Vient la proposition du mariage. D'Apremine indigné le traite de faquin, et appelle ses gens pour le mettre dehors. Gautier ouvre la redingote qui couvrait son uniforme national : à cette vue, tous les valets s'enfuient. Remarquez qu'il y a ici un jeu de théâtre nécessaire pour conserver la vraisemblance; il faut que Gautier se tourne de manière que son uniforme ne soit vu que des gens du marquis, et

ne soit pas aperçu par le maître ; sans quoi il faudrait bien expliquer à d'Apremine comment un laboureur est en uniforme, et pourquoi cet uniforme en impose à ce point ; mais encore une fois, il convient ici de se prêter un peu aux moyens, dont l'auteur s'est moins occupé que des effets.

Gautier représente avec beaucoup de raison que sa proposition ne méritait pas une pareille insulte, et qu'on ne chasse de chez soi que les coquins. Il assure que, résolu à tout faire pour assurer le bonheur d'un fils qu'il préfère à tout, il ne négligera rien pour venir à bout de ce mariage, d'autant plus convenable, selon lui, que son fils est aimé de la fille du marquis. Celui-ci, outré de plus en plus, se récrie que la chose est impossible :

Ma fille est demoiselle.
Aimer un roturier !

Il fait sur-le-champ venir son secrétaire, et lui dicte une lettre pour le lieutenant de police. Il demande à ce magistrat une lettre de cachet contre le nommé *Gautier, homme de campagne* (cette dénomination d'*homme de campagne* est d'un choix très-heureux), qui vient de lui manquer chez lui d'une manière outrageante, et contre Gautier fils, qui a poussé la

démence jusqu'à parler d'amour à madame la chanoinesse sa fille : il faut mettre en lieu de sûreté ces deux hommes, et il attend ce service de l'extrême bonté du magistrat. C'eût été en effet une extrême bonté envers d'Apremine, si ce n'était pas une extrême injustice envers les Gautier. Non-seulement cette lettre est fort bien libellée, mais l'observation des mœurs est fidèle : nombre de fois des lettres de cachet ont été sollicitées et expédiées pour de pareils motifs.

On peut se figurer l'étonnement du secrétaire, qui entend parler de lettre de cachet et de lieutenant de police. Il ne cache pas sa surprise, et remontre au marquis que tout cela *est du vieux style*. Il n'a pas le temps d'en dire davantage, parce que le vieux seigneur s'emporte, se plaint qu'on lui manque.... Le secrétaire impatienté déchire la lettre et se retire. Le marquis, toujours plus irrité, se propose bien d'obtenir aussi une lettre de cachet contre lui. Il en a déjà fait donner *trente-sept* : c'est dix de plus que n'en avait obtenu le marquis de Mirabeau, l'*ami des hommes*, père du comte de Mirabeau, l'*ami de la liberté*. Bertrand, créancier du marquis, vient lui livrer un nouvel assaut. Ce Bertrand a eu la complaisance de se charger de différentes dettes du marquis, jusqu'à la somme de deux

cent mille livres, et n'a pu encore en tirer un écu ; il exige son dû avec toute la vivacité d'un homme long-temps leurré, et toute la liberté d'un citoyen devenu l'égal de tout autre. Le marquis, qui n'en sait pas un mot, trouve que Bertrand est bien changé, qu'il est devenu insolent, qu'il lui manque ; car tout le monde lui manque, à ce M. d'Apremine. A l'égard de sa dette, voici comme il prétend s'acquitter. Ce morceau mérite d'être cité ; il est bien dans l'esprit de notre ancien régime :

N'étiez-vous pas d'accord, et vous en conviendrez,
Qu'à l'aîné de vos fils, par le crédit immense
De trois nouveaux parens que j'ai dans la finance,
Je ferais obtenir une direction
Des fermes en Champagne, avec condition
Que le poste vaudrait six mille écus de rente,
Sans le tour du bâton ? l'affaire est excellente.
Voilà l'aîné placé : quant à votre cadet,
Que j'ai vu si joli sous le petit collet,
Nous sommes convenus que ma sœur la baronne,
Dont le crédit peut tout sur certaine personne,
Le nommerait bientôt, vu les soins que je prends,
Au prieuré d'Evron, qui vaut six mille francs.
Votre fille, qui doit, comme je le présume,
Épouser l'an prochain, certain homme de plume,
Doit lui porter en dot deux mille écus aussi
De rente sur la caisse établie à Poissy.
Il nous reste un neveu qui, sur la loterie,

Doit obtenir un bon, lequel, je le parie,
Lui vaudra tous les ans mille écus pour le moins;
Et vous, qui ne pouvez avoir perdu vos soins,
Je vous ferai toucher, malgré votre fortune,
Cent louis chaque été, sur le clair de la lune.

BERTRAND.

Cent louis chaque été ?

D'APREMINE.

C'est quand il me plaira.
Calculez maintenant ce qui vous reviendra
Des nombreux revenus que ma faveur vous donne,
Et convenez au moins d'une âme franche et bonne,
Vos deux cent mille francs payés et rabattus,
Que vous me redevez encor cent mille écus.

On ne peut nier que ce ne soit là du comique de mœurs, et que plus d'une fois les grands seigneurs n'aient pris de semblables arrangemens pour l'acquit de leurs dettes : ce n'étaient pas même ceux qui les payaient le plus mal.

Bertrand ne l'entend pas ainsi :

A bien juger du temps et de l'air du bureau,
La raison a réduit vos calculs à zéro,

lui dit-il, et il veut de l'argent. Le marquis, suivant l'ancien usage, trouve plus commode et plus court de le faire sauter par les fenêtres.

BERTRAND.

Ah ! ah ! saisi demain.

LE MARQUIS.

Ah! saisi! nous verrons :
Je voudrais bien savoir quel huissier assez bête,
Assez audacieux, quel juge malhonnête,
Quel procureur enfin assez sot, étourdi,
Feront exécuter le projet que tu dis;
Mon gendre est président à mortier.

BERTRAND.

Je m'en moque.
J'ai sentence, et mes gens....

LE MARQUIS.

Toi, drôle! je t'évoque
Au conseil pour la vie.

C'était là en effet la dernière ressource; mais non pas ordinairement dans les affaires d'argent. Les *lettres de surséance* étaient plus usitées dans ce cas-là, et je suis surpris que l'auteur n'en ait pas parlé. Quant aux procureurs et aux huissiers que le marquis défie, parce qu'il a un gendre président à mortier, cela n'est pas non plus tout à fait exact. Il faut être juste, la noblesse n'était pas entièrement à l'abri des saisies, et il se trouvait des procureurs et des huissiers assez hardis pour faire exécuter une prise de corps contre un duc et pair. Il n'y avait que les membres des parlemens qui n'eussent rien à craindre des poursuites juridiques pour dettes; c'était un

noble privilége exclusivement attaché à la noble fonction de rendre la justice, que la justice fût pour tout le monde, excepté pour eux. C'était une chose reconnue, il n'existait pas dans le royaume un procureur ni un huissier assez audacieux, pour signifier un exploit à un de ces messieurs; il eût été perdu pour jamais. Le roi lui-même, tout puissant qu'il était, n'aurait pas pu le sauver: il pouvait bien exiler tout un parlement, l'anéantir même, s'il le voulait, mais il n'aurait pas trouvé, avec toute sa puissance, un huissier qui eût osé porter un exploit chez un conseiller; c'eût été une chose *monstrueuse*, et la robe n'en parlait que comme du renversement de toute police. C'est l'exacte vérité; c'est là ce qu'on a si long-temps souffert. Le marquis s'en prend à son intendant, qui n'en peut mais des fâcheuses visites de ses créanciers. Ce n'est pas qu'il ignore que tous ses revenus fonciers sont saisis; mais il demande compte des produits de ses trois gouvernemens; et l'on trouve encore ici des détails curieux:

N'avez-vous pas loué les glacis, les fossés,
Taxé les jeux publics, revendu ma marée,
Imposé les marchés, prêté mes droits d'entrée?

L'INTENDANT.

Le moyen!...

LE MARQUIS.

N'ai-je pas un droit de pot-de-vin,
Pour nommer aux emplois de syndic, d'échevin;
Cinq à six ont vaqué, j'en suis sûr: bon apôtre,
Combien les avez-vous vendus l'un portant l'autre?

Arrive sa fille la chanoinesse, majeure depuis peu de temps, et qu'il a fait venir pour s'éclaircir sur l'affaire de Gautier. Il ne peut se faire à l'idée que ce Gautier ait pu lever les yeux jusqu'à elle :

Ah! je vous apprendrai, citoyen doucereux,
Si d'une chanoinesse on doit être amoureux!

C'est bien pis quand la chanoinesse elle-même, Mathilde d'Apremine, toute chanoinesse qu'elle est, lui déclare ingénument qu'elle aime de tout son cœur M. Gautier.... A ce mot, il s'écrie par deux fois : *Point de M. Gautier.*

M. Gautier, continue-elle, lui a sauvé l'honneur et la vie, lorsque des brigands attaquaient le couvent où elle était renfermée : mais son père, qui apparemment aimerait mieux qu'on l'eût violée, ne fait pas la moindre attention à toutes ses raisons :

Comment! vous aimeriez ce faquin!....

. . . . . .

Ouf! je ne sais comment, de cet énorme crime,
Vous n'êtes pas déjà la première victime.

Je ne me connais plus.

MATHILDE.

Mon père!....

LE MARQUIS, *hors de lui.*

Horreur des grands!....

A moi la cour.

MATHILDE.

Mon père!...

LE MARQUIS.

A moi les parlemens.

MATHILDE.

Ah! Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est un rapt.

MATHILDE.

Ecoutez votre fille.

LE MARQUIS.

Des lettres de cachet, des exempts, la Bastille.
Je succombe à ma honte. (*Il tombe dans un fauteuil.*)

Sa fille saisit ce moment pour tâcher de lui faire entendre raison. Elle sait que son père n'est pas en état de lui donner une dot, elle désire d'être épouse et mère, suivant le vœu de la nature.

LE MARQUIS.

Ah ! ah ! vous voulez un mari !

MATHILDE.

Les sentimens d'honneur dont mon cœur s'est nourri,
Me disent....

LE MARQUIS.

J'entends bien : vous n'êtes pas un ange ;
Mais on garde son nom, sa naissance.... on s'arrange.

Quelle terrible vérité dans ce mot, *on s'arrange !* quelle censure de nos mœurs ! et ce n'est pas là de l'exagération. Que de pères avares, ambitieux et cruels, ont dit ce mot, ou l'équivalent ! La réponse de Mathilde est ce qu'elle doit être :

Je ne vous entends point.

Elle persiste avec une fermeté modeste et respectueuse, dans la résolution où elle est de s'unir à son libérateur, à celui qui a mérité son estime, sa reconnaissance et son amour.

Elle fait entendre à son père, que sans doute il ne voudrait pas la forcer à se servir du droit de son âge, et qu'il deviendra plus juste et plus raisonnable : elle se retire, et le médecin du marquis vient enfin, déterminé à lui apprendre la révolution. Cet exposé est gradué convenablement, et tracé avec chaleur. L'étonnement, la fureur, l'abattement se succèdent dans l'âme

du marquis, à mesure qu'on le met au fait de tout. Pour l'achever, un huissier vient lui signifier la saisie, de la part de Bertrand; la crise est pressante. Alors le bon homme Gautier se présente de nouveau; il vient d'acheter la créance de Bertrand, et offre quittance au marquis, s'il consent à donner sa fille au jeune Gautier, qui l'épousera sans dot. D'Apremine hésite encore; mais son médecin lui conseille de ne point balancer, et la nécessité encore plus. Il se rend donc, et Gautier fils, qui est officier dans l'état-major de la garde nationale, paraît avec son uniforme et ses deux épaulettes :

Quoi ?.... (*s'écrie le Marquis,*)
Il est donc colonel ?....
Vous ne m'en disiez rien : il est donc présenté ?
Ah ! c'est une autre affaire,
Cet hymen en ce cas ne peut plus me déplaire.

Il est si enchanté, qu'il accepte la cocarde nationale des mains de sa fille; et voilà du moins un aristocrate converti.

Cette petite pièce, qui ressemble un peu à celles qu'on nomme pièces à tiroir, est fort jolie. Il n'y a aucune espèce d'intrigue; mais les scènes sont gaies, bien filées, et le principal personnage, celui du marquis, est bien conçu et bien rempli. L'auteur paraît avoir cet esprit d'obser-

vation qui caractérise la comédie de mœurs : c'est celle qu'il nous faut aujourd'hui (1).

Le style est moins vicieux que celui du *Philinte ;* il a du naturel et de la facilité, mais il est encore plein de négligence et d'incorrection ; c'est la partie faible de l'auteur.

Collin d'Harleville.

L'INCONSTANT, L'OPTIMISTE ET LES CHATEAUX EN ESPAGNE (2).

M. Collin débuta dans la carrière dramatique par la comédie de *l'Inconstant ;* elle fut suivie de *l'Optimiste*, ensuite des *Châteaux en Espagne :* ces trois pièces ont eu du succès. Je réunirai dans cet article ce qu'il me paraît qu'on doit penser de toutes les trois, et du talent de l'auteur.

On est convenu que *l'Inconstant* était un

---

(1) On a retranché ici une violente explosion de M. de la Harpe contre les nobles, les riches et les aristocrates.

(2) *Voyez* Cours de Littérature, tome XI, pag. 330.

sujet mal choisi : il tient beaucoup de *l'Irrésolu* et du *Capricieux*. De ces deux sujets déjà traités, l'un eut peu de succès, l'autre n'en eut point du tout ; mais aucun des deux ne se refuse aux principes de l'art, quoique ni l'un ni l'autre, ce me semble, ne comportent cinq actes. L'inconvénient général de ces sortes de sujets, c'est d'offrir une suite de boutades qui, au bout de quelques scènes, sont nécessairement prévues et uniformes : il ne faut donc pas les prolonger. C'est pour cela que *l'Esprit de Contradiction*, qui, d'abord en cinq actes, et puis en trois, était tombé, réussit beaucoup en un seul, et resta au théâtre, dans le rang de nos petites pièces les plus agréables. *L'Irrésolu*, réduit en trois actes, avec la connaissance de l'art que Destouches a fait voir, se serait bien mieux soutenu. Le caprice est de tous les momens : *le Capricieux* pouvait donc fournir une peinture comique entre les mains d'un homme qui aurait eu du talent pour le théâtre ; et Rousseau n'en avait pas : mais il faudrait rétrécir le cadre, parce qu'une suite de caprices finit par rebuter. Il y a encore une autre raison de restreindre la mesure de ces sortes de sujets : c'est la difficulté d'attacher une intrigue à des caractères dont l'essence est de ne tenir à rien.

L'Inconstant ne pouvait, en aucune manière, fournir régulièrement un caractère dramatique, parce qu'il ne peut être développé en vingt-quatre heures sans ressembler à la folie. Il y a sans doute un âge où l'on aime toutes les femmes, pour peu qu'elles soient jeunes et jolies, c'est-à-dire, où l'on voudrait les avoir; mais il n'y a point d'hommes qui, dans l'espace d'une journée, en aime trois l'une après l'autre, de manière à vouloir les épouser : ce n'est nullement dans la nature, qui a marqué certaines bornes à nos défauts comme à nos vertus; c'est mettre sur la scène un tableau de démence. Il y a plus, cette espèce de démence fait, dans certains momens, jouer un rôle trop méprisable au principal personnage, que l'auteur n'a pourtant point donné pour un objet de mépris; ce qui est encore contre les convenances de l'art. On dira que le public l'a cependant supportée : c'est seulement une preuve que l'acteur y a répandu un agrément personnel, mais il ne s'ensuit pas qu'on la supportera toujours : ce qui est certain, c'est qu'à la lecture elle n'est pas tolérable.

Rien ne l'est moins, surtout, que le dénoûment. L'Inconstant vient d'obtenir, à force de prières, d'épouser la fille de Kerbanton, après qu'on aura éprouvé, pendant trois mois, s'il est

capable de se fixer ; et dans la scène suivante, il finit la pièce en disant qu'il va se jeter dans un *cloître*. Le spectateur judicieux ne peut que l'envoyer aux Petites-Maisons.

Il n'y a d'ailleurs dans la pièce aucune espèce d'intrigue, pas une situation comique. Tout le fond de l'ouvrage n'est autre chose que la succession brusque des divers changemens de l'Inconstant ; ils offrent des détails agréables, et surtout le style est toujours naturel, sans manquer d'élégance. C'est le seul talent qu'annonçât ce coup d'essai, et c'était beaucoup.

Si l'on examine quelques-unes de ces saillies d'*inconstance*, on verra aisément qu'elles ne peuvent produire qu'un comique forcé. Florimond, par exemple, fait, en arrivant à Paris, l'éloge de cette capitale, et en fait, deux heures après, la satire : le retour est prompt, et c'est plutôt contradiction qu'*inconstance*, car assurément il n'a eu le temps d'essayer rien, ni en bien, ni en mal : mais du moins il ne fallait pas, au bout de deux heures, que la critique portât sur une semaine de Paris.

Eh bien ! chaque semaine
De celles qui suivront est le parfait tableau ;
De semaine en semaine, il n'est rien de nouveau.
Alternativement bals, concerts, comédie,

Wauxhall, Italiens, opéra, tragédie :
Ce cercle de plaisirs peut bien plaire d'abord;
Mais la *seconde fois, il ennuie* à la mort.

Cela serait fort bon s'il eût passé cette *semaine;* mais il n'a encore rien vu; il ne peut pas être dégoûté, puisqu'il n'a goûté de rien : ce n'est donc pas *inconstance*, c'est déréglement d'idées. Ce n'est pas un homme qui change, c'est un homme qui dit le pour et le contre, et il ne fait autre chose pendant toute la pièce : or, un caractère doit être en action, et celui de l'Inconstant ne pouvant être en action qu'avec le temps, le drame, qui ne donne point ce temps-là, n'était pas susceptible d'un tel caractère.

Il renvoie son valet, parce qu'il l'a depuis un mois; fort bien : mais il le renvoie avec dureté, sans aucune raison de mécontentement, et on le peint sans cesse comme un homme bon : cela est gratuitement contradictoire. Il se plaint, avec aigreur, de ce que ce valet le sert fort bien, de ce qu'il est *toujours à ses ordres;* cette bizarrerie va fort bien au Grondeur, qui veut absolument avoir à gronder. Il ne fallait point l'emprunter au Grondeur, car elle ne va point à l'Inconstant, qui est un *bon homme*. Toute cette scène devait être autrement conçue.

Il y en a une bien plus répréhensible, et où

le dialogue est absolument faux; c'est celle où Eliante, instruite que Florimond a une maîtresse à Brest, se plaint d'avoir été trompée par les fausses protestations d'amour qu'il lui a faites: elle ignore que, depuis ces protestations, c'est-à-dire, depuis quelques heures, il aime déjà une autre femme. Il se justifie sur celle de Brest, en disant qu'il n'est venu à Paris que pour fuir ce mariage; mais, dans le courant de la conversation, il est accusé de fausseté par Eliante, qui lui dit:

Quel fut votre dessein
Quand votre oncle, pour vous, vint demander ma main?
Répondez.

FLORIMOND.

A cela je répondrai, Madame,
Que mon oncle ignorait cette subite flamme.

ÉLIANTE.

Allons, fort bien! Mais vous, Monsieur, vous le saviez,
Quand ici même, ici, vous sûtes à mes pieds
Prodiguer les sermens d'une amour éternelle?

FLORIMOND.

Moi, Madame, *depuis ma passion nouvelle*,
Je ne vous ai pas dit un mot de mon amour.

Il n'y a que peu d'heures qu'il lui en a parlé, et beaucoup. Il parle ici d'*une nouvelle passion;* cela est clair. Cependant Eliante s'obstine à ne

rien entendre; et quand il a juré qu'il n'épouserait jamais sa maîtresse de Brest, elle est rassurée, et lui dit :

Ne parlons plus des torts; ils sont tous effacés.

Tout ce dialogue est un mal-entendu absolument invraisemblable; et dans un entretien de cette nature, une femme qui aime fait trop d'attention à ce qu'on lui dit, surtout à des paroles aussi décisives que celles de Florimond, pour s'y méprendre aussi grossièrement.

Je dois observer, en relevant ces fautes, que l'auteur n'en a point commis de pareilles dans ses deux autres pièces. Mais je ne finirai point ce qui regarde son *Inconstant*, sans lui marquer mon chagrin de ce qu'un écrivain pur et correct comme il l'est, se sert, dans une note, du mot de *singer*. Il l'a, sans doute, entendu souvent dans la bouche des beaux parleurs du foyer et du parterre; il a pu même le lire dans des brochures et dans des journaux : mais comme ce n'est pas à cette école qu'il paraît avoir formé son style et son goût, il devrait savoir que *singer*, pour *contrefaire*, est un terme de l'argot moderne, qui va tous les jours s'enrichissant; que ce terme n'a jamais été français, et que, s'il pouvait l'être, il ne pourrait signifier, suivant

les règles de l'analogie, que *faire des singes*; comme *chienner* et *chater*, signifient *faire des chats et des chiens*.

L'Optimiste est fort supérieur à *l'Inconstant*, et ce progrès même est une nouvelle preuve d'un talent véritable. L'intrigue en est un peu faible, mais bien conduite et bien ménagée; elle a même un mérite dramatique, c'est d'amener naturellement des incidens qui font ressortir le principal caractère; tel est, surtout, l'incident des cent mille écus perdus par l'Optimiste : il ne s'en afflige guère qu'à cause de sa fille, dont il croit que cette perte empêchera le mariage avec Morinval; il ignore qu'elle ne l'aime pas, et qu'elle en aime un autre; et comme à l'âge d'Angélique, rien n'est plus naturel que de compter pour rien l'argent, et le sentiment pour tout, elle se livre avec transport au plaisir d'assurer son père qu'elle ne regrette nullement le mariage, et qu'elle sera trop heureuse de vivre pour lui. Cette effusion de tendresse, où se mêle la satisfaction secrète d'un jeune cœur qui ne craint plus d'être sacrifié, touche vivement l'Optimiste, dont le caractère est sensible et bon. Il observe, avec raison, que sans la perte des cent mille écus, il n'aurait pas joui de cette épreuve si douce de l'attachement de sa fille; et cette

scène joint au mérite de l'intérêt, celui de mettre en situation le caractère principal, de manière que, pour cette fois, tout le monde est de son avis.

Ce caractère de l'Optimiste, quoiqu'il ne soit pas très-commun, n'est pourtant point du tout hors de nature : on en a vu plus d'un modèle; il pourrait même fournir un ouvrage tout différent de celui de M. Collin. Celui-ci a mis son *Optimiste*, il faut l'avouer, dans une situation telle que, si l'on excepte l'incident inattendu et passager des cent mille écus, il doit en effet, tout systême à part, se trouver fort heureux. L'auteur aurait pu prendre un autre parti, et nous montrer un homme doué d'un si grand fonds de gaîté (car c'est là, surtout, ce qui fait l'optimiste de caractère), qu'au milieu des peines et des contradictions, il vît toujours les choses du bon côté. Cette tournure pourrait être piquante; et ce serait, surtout, l'auteur de la jolie pièce des *Étourdis*, que j'inviterais à manier ce canevas, car la nature paraît l'avoir doué de gaîté. M. Collin a fait son *Optimiste* sur un plan analogue à son caractère, qui le porte aux idées douces et aux sentimens philanthropiques. L'espèce de gaîté qui règne dans ses pièces est aimante, et fait naître le sourire de l'âme; elle n'a

jamais ni quolibets, ni mauvais goût, pas même dans ses rôles de valets, qui, sans sortir de la vérité relative, ont une physionomie qui s'accorde avec le ton général de ses principaux personnages.

Les fils de son intrigue, dans *l'Optimiste*, comme dans *les Châteaux en Espagne*, sont minces et déliés; mais il les conduit et les soutient avec assez d'adresse jusqu'à un dénoûment qui satisfait le spectateur.

Il y a ici beaucoup plus de vers heureux et de situation, que dans *l'Inconstant*. Cependant l'on peut faire observer à M. Collin, qu'il se permet trop souvent les enjambemens et les interruptions qui hachent le style, et qu'on ne doit guère employer qu'avec un motif et un effet. Molière, l'auteur du *Méchant*, celui du *Glorieux*, celui de *la Métromanie*, c'est-à-dire, ceux qui ont le mieux écrit la comédie, n'ont point ainsi morcelé leurs vers. C'est un défaut aujourd'hui très-commun; mais c'est aussi une ressource trop facile qu'il faut laisser à ceux qui n'ont d'autre moyen pour imiter le naturel de la prose, que de faire mal des vers. Sans doute il ne faut pas dialoguer par tirades, ce serait un autre excès; mais pour faire ressembler le dialogue en vers au langage de la conversation,

le moyen du vrai talent n'est pas de couper le sens d'un vers en trois ou quatre endroits; c'est de varier les formes de la phrase, sans détruire la versification. La méthode contraire est favorable aux acteurs, qui savent mieux dire des mots que des vers; mais elle déplaît au lecteur éclairé.

Les amours d'Angélique et de Belfort ont le degré d'intérêt qui suffit à la comédie. Le dénoûment se fait par un personnage qui n'a point encore paru; mais ce moyen est justifié par l'exemple des meilleurs auteurs, et je ne le crois point contraire aux principes, même dans la tragédie, pourvu qu'il soit convenablement amené et annoncé; et il l'est ici. L'on a dit que M. de Plainville agissait un peu légèrement en gardant chez lui, comme secrétaire, un jeune homme amené par le hasard, et qu'il ne connaît en aucune manière; mais son caractère de confiance est assez établi, et un *optimiste* doit être confiant.

Je ne ferai qu'une seule observation sur le rôle de Morinval: quand il apprend qu'il n'est point aimé d'Angélique, il offre sa fortune pour lui faire épouser Belfort. Cet excès de générosité envers un inconnu et un rival, est peu vraisemblable dans un homme qui ne s'est montré jus-

que-là que morose et misanthrope. Tout ce qui est extraordinaire en soi, doit être motivé par avance, et ceci ne l'est pas. De plus, il ne faut pas multiplier les actes de vertus; ce sont alors des ressorts usés et factices. Celui-ci d'ailleurs ne produit rien; raison de plus pour le supprimer.

La conduite des *Châteaux en Espagne* n'est pas, à beaucoup près, aussi bien entendue que celle de *l'Optimiste*. C'était le fond le plus comique que l'auteur eût encore traité; non pas à cause des visions de l'*homme aux châteaux*, qui ne peuvent jamais être qu'un lieu commun toujours à peu près le même; mais la fable sur laquelle l'auteur a bâti son plan, offrait par elle-même un fonds de situation piquante. M. Dorfeuil, prévenu que son gendre futur qu'il ne connaît pas, veut dans le même jour arriver inconnu, et se dispose à se prêter à son déguisement, et à s'en amuser ainsi que sa fille, prend pour lui un voyageur que le hasard amène chez lui. Sa méprise toute naturelle, et celle de sa fille, sont d'autant plus plaisantes, que l'*homme aux châteaux*, qui ne doute de rien, les favorise merveilleusement par ses manières aisées et sa familiarité confiante. La situation promet encore davantage, lorsque le véritable gendre

est arrivé ; mais c'est ici précisément que l'intrigue manque de tous côtés, et que les invraisemblances s'accumulent. Que le père et la fille, dans la prévention qui les occupe, se trompent sur le premier voyageur, on peut le croire ; mais quand il en arrive un second quelques heures après, il est inconcevable qu'il ne vienne pas de doute au père ni à la fille, et que M. Dorfeuil conclue le mariage sans faire la moindre information sur une affaire de cette importance. Il n'y a aucune raison pour que l'un soit plutôt que l'autre le gendre qu'il attend ; et il n'est pas excusable qu'il ne lui vienne même pas à la pensée de s'en assurer. L'invraisemblance est encore plus forte dans la jeune fille, qui, ayant de l'éloignement pour le premier voyageur, et du goût pour le second, accepte pourtant le premier pour époux, sans dire à son père ce qu'il était si simple qu'elle dise : « Mais, mon père, » ne serait-ce pas le second qui est Forville ? » cela vaut bien la peine de s'en informer ».

Le départ de Florville n'est pas non plus assez motivé. Henriette n'a rien dit, ni rien fait qui puisse lui persuader qu'elle aime l'*homme aux châteaux* ; au contraire, elle fait à Florville un accueil qui n'est rien moins que décourageant, et l'on ne prend pas si vite le parti de renoncer

à une épouse qu'on trouve charmante. Toutes ces fautes ont d'autant moins d'excuse qu'elles ne sont pas rachetées par l'effet théâtral, qui est très-faible dans les deux derniers actes, dont on devait attendre beaucoup depuis l'arrivée de Florville. Cependant la pièce se soutient encore un peu, parce que la méprise est toujours prolongée, n'importe comment, et le dialogue toujours agréable. Le dialogue est la grande ressource de l'auteur; c'est la partie de l'art qu'il entend le mieux, et celle qui fait le plus d'honneur à son talent.

Il en a un peu compromis la réputation, par des épîtres qu'il a publiées dans différens recueils ou journaux Elles sont écrites du style de ses comédies; et l'auteur paraît s'être entièrement mépris sur la différence des genres. Il a oublié que sur la scène, ce sont des personnages qui conversent, mais que dans une épître en vers, c'est le poëte qui parle, et qu'il est obligé d'être lui-même, c'est-à-dire, poëte. Ce n'est pas qu'on ne trouve dans ces épîtres de M. Collin quelques traits d'un naturel aimable; mais en général c'est de la prose rimée, et de la prose faible d'idées et d'expressions. D'ailleurs, il y parle trop de lui et de sa *bonhomie*. Il faut mettre de la mesure dans tout, et même dans

le plaisir qu'on prend à parler de soi, et dans le bien qu'on en dit.

On pardonnera sans doute ces observations à l'intérêt qu'inspire le talent dramatique de M. Collin, talent réel, et qui méritait les encouragemens qu'il a reçus.

D'Hèle.

LES FAUSSES APPARENCES,

OU

L'AMANT JALOUX,

Comédie (1).

Il sera bon de dire un mot du genre de cet ouvrage, et de l'espèce de mérite qui en fait le succès. C'est un de ces anciens canevas du théâtre espagnol et italien, de ces imbroglio fondés sur des méprises et des déguisemens, et qui ont fourni des sujets à nos poëtes dramatiques du dernier siècle; lorsque notre littérature naissante prenait encore ses modèles en Espagne et

---

(1) *Voyez* Cours de Littérature, tome XII, page 526 et suivantes.

en Italie, avant d'en produire elle-même de meilleurs. Molière lui-même fit ses premières pièces dans ce goût, qui est celui de *l'Étourdi*, du *Dépit amoureux*, de *l'École des maris*; mais fort perfectionné dans cette dernière, où la vraisemblance est mieux observée, et où le comique commence à être fondé sur des caractères. La bonne comédie, quand elle a été connue, a fait tomber dans le discrédit ces sortes de canevas, relégués depuis ce temps sur le théâtre italien. La dernière pièce de ce genre qui eut quelque succès, fut celle des *Contre-temps*, de Lagrange, jouée en 1736; et c'est de-là que M. d'Hèle semble avoir emprunté la sienne, qui a paru nouvelle, parce que celle de Lagrange est oubliée, et qu'il a réussi, comme d'anciennes modes reprennent quelquefois faveur. Sans détailler ici toute l'intrigue des *Contre-temps*, qui, en général, est beaucoup plus ingénieuse et plus approfondie que celle des *Fausses apparences*, nous marquerons seulement le point principal par lequel ces deux drames se rapprochent. Dans *les Contre-temps*, Angélique donne un rendez-vous à Valère, son amant, dans l'appartement de Constance, son amie, qui lui en a donné la permission, et qui lui a promis le secret le plus inviolable. Avant qu'on ait pu faire sortir Valère, arrive

Damis, amânt de Constance, qui vient à bout de se convaincre qu'il y a un homme caché dans le cabinet de sa maîtresse. Constance, forcée de l'avouer, et résolue à ne pas trahir le secret de son amie, imagine plusieurs prétextes plus adroits les uns que les autres, et enfin trouve moyen de faire une histoire si plausible, que Damis revient de ses soupçons, lorsqu'une servante vient dire étourdiment à Constance : Madame, enfin notre amant est parti. Ce mot équivoque rallume toute la fureur de Damis, qui ne veut plus rien entendre, et qui même ne croit pas la vérité lorsqu'on la lui dit, et ne se rend qu'à la vue d'Angélique et de Valère qui lui expliquent tout ce qui s'est passé. On sent qu'il y a de l'intérêt dans la situation de Coustance, obligée de tromper son amant pour garder le secret à son amie. M. d'Hèle, en empruntant cette intrigue, l'a fort affaiblie. Chez lui, c'est une Isabelle qui, enlevée par un tuteur amoureux, et tirée de ses mains par un officier français nommé Florival, se réfugie chez Léonore, son amie et sa voisine, qui la cache dans son cabinet, au moment même où Alonze, amant de Léonore, et amant jaloux, vient pour visiter sa maîtresse. Il a entendu du bruit dans ce cabinet, et veut se le faire ouvrir par force, lorsqu'on en voit sortir une femme voilée. Il demande

pardon de sa violence, et vient à peine de l'obtenir, et de promettre qu'il ne sera plus jaloux, qu'on entend une guitare sous les fenêtres, et une voix d'homme qui chante Léonore. C'est Florival, devenu amoureux d'Isabelle, à qui une suivante de la maison a fait croire, par méprise, qu'Isabelle se nomme Léonore. Alonze devient plus jaloux que jamais; mais avec beaucoup moins de fondement qu'auparavant. Ici l'imitateur est très-au-dessous de l'original: dans les *Contretemps*, la situation devient plus forte à tout moment, parce que les efforts même que fait Constance pour se justifier, n'aboutissent qu'à la faire paraître plus coupable, quand un seul mot d'une suivante vient détruire tous les mensonges qu'elle avait su persuader à son amant; et c'est avec raison que cet amant devient alors incrédule, même à la vérité. Voilà du comique de situation, et une marche dramatique: ici, au contraire, l'incident de la guitare est infiniment plus faible que celui du cabinet, et l'intérêt diminue au lieu de croître; car n'est-il pas très-possible qu'on joue de la guitare sous les fenêtres de Léonore, et même qu'on la chante, sans qu'elle soit coupable? Cependant, sur cet indice si faible, la brouillerie recommence plus forte que jamais: mais pourquoi cet incident produit-il de

l'effet au théâtre ? Cet effet appartient tout entier à la musique ; c'est qu'immédiatement après le duo de raccommodement,

Léonore est toujours constante ;
Son Alonze n'est plus jaloux.

Ce simple accompagnement de guitare produit un moment de surprise et de silence, suivi d'une reprise très-heureuse des dernières mesures de ce même duo, que les deux personnages répètent ironiquement. Rien ne prouve mieux combien, dans le même drame, le chant soutient l'action quand il est bien placé. Cette scène, dans une comédie, paraîtrait froide et le moyen petit ; l'un et l'autre ont réussi dans un opéra comique.

C'est encore la musique qui a servi à excuser une faute de vraisemblance dans le troisième acte. Florival et Alonze, qui se rencontrent tous deux dans le jardin à la même heure, s'apostrophent dans les mêmes termes, et se répondent par le même mot.

ALONZE.

Seigneur, sans trop être indiscret,
Ne pourrait-on s'instruire
Du sujet
Qui vous attire
En ce séjour ?

FLORIVAL.

L'amour.

Alonze répète avec surprise ce mot, *l'amour!* et Florival lui fait la même question :

Seigneur, sans trop être indiscret,
Ne puis-je aussi m'instruire
Du sujet
Qui vous attire
En ce séjour ?

Et Alonze, à son tour, répond aussi :

L'amour.

Jusque-là tout va bien; mais, un moment après, Lopez, le père de Léonore, arrive au bruit, et dit aussi les mêmes paroles :

Messieurs, sans trop être indiscret, etc.

Et après lui, la suivante Jacinthe répète, pour la quatrième fois, la même question :

Messieurs, serait-il indiscret
De chercher à s'instruire ? etc.

Pour le coup, le spectateur peut croire que c'est une gageûre, et qu'on s'est donné le mot pour parler dans les mêmes termes : ce qui n'est nullement vraisemblable de personnes qui arrivent successivement, et qui ne se sont pas entendues; mais la musique vient encore au secours de l'auteur. Cette quadruple répétition, cette espèce de rondeau, produit un effet plai-

sant, et la scène fait rire; ôtez le chant, et l'on n'y verra qu'une farce, une charge qu'on ne tolérerait pas à la lecture. Aussi des ouvrages de cette espèce ne sont-ils pas faits pour être vus hors de leur cadre, et de semblables paroles ne peuvent pas être séparées de la musique. Essayez de lire *les Fausses Apparences*, et vous trouverez tous les vers dans le goût de ceux-ci :

Il renverse, il terrasse,
Mon tyran perd l'audace,
Et saisi de terreur,
Prend la fuite;
Et moi sous, la conduite
Du Français généreux,
Je vole vers ces lieux.

Ce n'est pas qu'on veuille rien ôter à l'auteur du succès d'une pièce dont la représentation est très-agréable, ni juger un étranger, quelque naturalisé qu'il soit parmi nous, comme un poëte français, lorsque lui-même, sans doute, ne prétend pas à l'être; mais nous devions faire sentir le ridicule de certains journalistes qui, voués jusqu'à l'excès à l'esprit de parti, en répétant jusqu'au dégoût le mot d'*impartialité*, ont affecté de louer ce petit ouvrage avec une exagération offensante pour tous ceux qui ont travaillé dans le même genre, et surtout pour ceux qui

l'ont perfectionné. On a osé imprimer que *les Fausses Apparences* étaient ce qu'on avait vu de meilleur au Théâtre italien, depuis vingt ans. Sans vouloir parler des autres, il n'est pas difficile de deviner quel est l'écrivain que l'on cherchait surtout à rabaisser; et jamais cette assertion n'aurait eu lieu, si l'auteur de *Lucile*, de *Silvain*, de *l'Ami de la Maison*, de *Zémire et Azor*, n'eût été l'objet de l'infatigable haine des admirateurs de M. d'Hèle, accoutumés à ne rien louer et à ne rien blâmer que par de semblables motifs; mais le public vraiment impartial, et les vrais connaisseurs, n'en regarderont pas moins M. Marmontel comme celui qui a enrichi le Théâtre italien des productions qu'on aime à y revoir le plus souvent, et qui a donné les meilleurs modèles du style qui convient à ce genre d'ouvrage. Sans doute, une musique telle que celle de M. Grétry les a beaucoup embellis; mais qu'on le consulte lui-même, et il avouera que nul poëte n'a su mieux servir le musicien, et lui fournir un fonds plus heureux. Quelle féerie plus charmante que celle de Zémire et Azor! L'idée du tableau magique n'est-elle pas une des plus théâtrales qu'on ait exécutées dans ce genre de fiction? *L'Ami de la Maison* est plein de grâces et de finesse, et *Lucile* et *Sylvain* sont

d'un intérêt qui fait verser des larmes. D'ailleurs, le dialogue en est ingénieux, fait pour plaire sans le secours du musicien, et la versification d'une facilité élégante. Un dialogue tel que celui d'Agathe et de Célicourt, dans *l'Ami de la Maison*, aura toujours un mérite indépendant du chant.

Tout ce qu'il vous plaira,
Mais ce refus me blesse;
— Tout ce qu'il vous plaira,
Mais le soupçon me blesse.
— Si c'est une faiblesse,
L'amour l'excusera,
— Si c'est une faiblesse,
L'amour vous guérira;
Et si l'on m'aime, on me plaindra;
— Et si l'on m'aime, on me croira;
— Mais qu'est-ce qu'il en coûte
D'appaiser son amant?
Jusqu'à l'ombre d'un doute,
Est un crime en aimant.

Vous me voyez tremblant,
Et de m'être infidèle,
Vous faites le semblant!

— Si ce n'est qu'un semblant,
Et si je suis fidèle,
Ne soyez plus tremblant.

— Eh bien! je t'en croi,
Sur ta bonne foi,

Mon cœur se repose,
Je n'ai plus de doute avec toi.

— C'est assez pour moi,
Sur ma bonne foi,
Ton cœur se repose;
Je n'ai plus de secret pour toi.

Voilà de ces scènes où l'art du poëte, pour être senti, n'a pas besoin de celui du musicien.

Nous pourrions citer encore, comme un exemple de précision, le duo de *Sylvain:*

Dans le sein d'un père
Ton cœur va voler.
— Au nom de mon père
Je me sens troubler;
Mais dût sa colère
Cent fois m'accabler,
T'aimer fut mon crime;
Je suis la victime
Qu'il doit s'immoler.
— Sa voix menaçante
Dira : sois soumis;
— Ma voix gémissante
Dira : j'ai promis.
— O mon bien suprême!
Moitié de moi-même,
Je trèmble, — j'espère
Qu'un juge, — qu'un père,
— Qu'un juge terrible,

— Qu'un père sensible,
— N'ait la rigueur,
— N'aura pas la rigueur
De m'arracher ton cœur.

Sans prétendre rien diminuer du mérite des auteurs qui ont travaillé dans le même genre, on peut affirmer qu'on n'y verra rien qui approche de ces morceaux. Encore une fois, nous ne prétendons pas faire ce mérite plus grand qu'il n'est; mais nous croyons devoir d'autant plus le faire sentir, qu'on a plus affecté de le méconnaître.

Rochon de Chabannes.

L'AMOUR FRANÇAIS,

Comédie en un acte et en vers (1).

M. Rochon de Chabannes a donné, avant *l'Amour français*, cinq pièces, qui toutes sont restées au théâtre. Dans *Heureusement*, qui a paru la première, il a réuni deux contes de Marmontel, qu'il a dialogués d'un style léger et facile. Le joli rôle de Lindor est un de ceux qui

(1) *Voyez* le Cours de Littérature, tom. XI, pag. 677.

marquèrent davantage le caractère du talent de M. Molé, dans les jeunes amoureux. *La Manie des Arts* roule principalement sur une histoire connue, d'un homme qui présenta au ministre un placet écrit en vers et en musique, qu'il offrit de chanter et danser, plaisanterie qui lui réussit. Les gens sensés avaient vu avec peine que M. Rochon, dans cette pièce, d'ailleurs agréable, eût avili le personnage d'un homme de lettres honnête, qui faisait bassement sa cour à un valet de chambre. Il a corrigé cette espèce d'indécence, et a très-bien fait.

Le fond de la pastorale d'*Hylas et Sylvie* a paru un peu usé, et c'est, des productions de l'auteur, celle que nous aimerions le moins.

Les Valets maîtres sont une pièce de carnaval, une espèce de farce qui remplit son but, puisqu'il y a de la gaîté et qu'elle fait rire.

M. Rochon s'est élevé au-dessus de ces bagatelles comiques, dans *les Amans généreux*, pièce en cinq actes et en prose, dont le fond est tiré d'un ouvrage allemand, et dont l'intrigue est faible, et semble ne tenir qu'à un fil, mais qui pourtant offre de l'intérêt, un dialogue naturel et ingénieux, et des caractères bien dessinés, tels que celui de Werner et du comte de Bruxal. Cet ouvrage annonçait un vrai talent

pour la comédie, talent d'autant plus intéressant, que l'auteur s'était préservé d'ailleurs de la corruption du style, aujourd'hui presqu'universelle, et que sa diction, éloignée du jargon et de la recherche, était, en général, pure et facile. D'après *les Amans généreux*, on devait attendre, peut-être, un peu plus que *les Amours français;* et l'auteur n'a pas rempli toutes les espérances qu'il a données.

J'ai déja fait voir par l'analyse succincte que j'ai faite de cette dernière pièce, dans le *Mercure de France*, que l'intrigue n'en était pas assez attachante, et que le sujet et l'action y manquaient. Il est assez indifférent qu'un jeune homme épouse sa maîtresse avant ou après ses six mois de garnison, ou même qu'un voyage d'un an retarde son mariage. Du moment où ce mariage est certain, un retardement d'un an ne peut pas être un nœud assez fort pour produire de l'intérêt: aussi la pièce ne s'est-elle soutenue que par l'agrément des détails, qui déposent en faveur du talent de l'auteur. Il y a des morceaux bien écrits; cependant nous croyons devoir observer, par intérêt même pour le talent, que l'auteur, moins sage qu'auparavant, tombe quelquefois dans la déclamation; que son style n'est pas toujours assez analogue au genre, ni

assez correct, et que son dialogue dégénère trop en dissertation, surtout pour un ouvrage de si peu d'étendue.

Tous les ressorts enfin de mon âme embrasée,
Dépendent de vous seule; et c'est les briser tous,
Que d'oser m'ordonner de m'éloigner de vous.

Les deux premiers vers, ces *ressorts* d'une âme *embrasée* qu'on *brise*, manquent à la fois de naturel et de justesse; et dans le dernier, trois infinitifs de suite sont une trop grande négligence. Ailleurs, la marquise dit, en parlant de la déclaration d'amour que Damis lui a faite:

L'air qui l'accompagnait et peignait la pudeur.

Ce terme est impropre; le mot de *pudeur*, en ce sens, ne convient qu'aux femmes. Une femme peut écouter, avec l'air de la pudeur, une déclaration d'amour faite avec l'air de la modestie. Cette même marquise dit encore, en parlant de son amant: Je veux

Que de ses actions, des faits de sa valeur,
Et non de son amour, il embrase mon cœur.

Cet hémistiche, *et non de son amour*, est il juste? L'un ne doit pas exclure l'autre, et il n'y a point de femme qui dise, quand elle aime: Je ne veux point que mon amant *embrase mon*

cœur de son amour. Il fallait dire *plus que de son amour*. Nous remarquons ces taches, parce qu'elles sont rares et faciles à effacer. Nous pourrions citer un bien plus grand nombre de vers louables; on a retenu ces deux-ci:

Et le jour d'une affaire un jeune homme est bien neuf,
Échappé de Paris, ou bien de l'œil de bœuf.

On pourrait citer ceux-ci, sur les mariages des jeunes gens, au milieu de la contagion de nos mœurs:

L'épouse est négligée, et d'abord se désole;
Mais le plaisir bientôt l'entraîne et la console.
Madame tient maison, et Monsieur n'en tient plus,
Il va porter ailleurs ses vœux irrésolus;
Et passant chez Phryné le vide de sa vie,
L'ingrat dans son hôtel, dont l'aspect seul l'ennuie,
Ne loge plus enfin auprès de sa moitié,
Que ses chiens, ses chevaux et ses valets de pied, etc. (1).

---

(1) Il s'en faut bien que M. de la Harpe parle de Rochon de Chabannes, d'une manière aussi favorable dans son Cours de Littérature. Il le traite avec beaucoup de mépris. « Il est resté, dit-il, dans la dernière classe » de ceux à qui les acteurs ont fait au théâtre une petite » fortune sans conséquence, et qui ne donne point de » rang dans l'opinion. Il fit l'acte intitulé *Heureusement*, » avec deux Contes de Marmontel, dont il mit la prose » en vers (la prose est loin d'y gagner), et ne sut pas

Ségur le jeune.

LE RETOUR DU MARI,

Comédie en un acte et en vers (1).

Un jeune militaire de vingt ans, logé chez une baronne sa cousine, en devient amoureux pendant une absence de six mois qu'a faite le baron qui l'a élevée et qui lui tient lieu de père. Il a produit une impression aussi vive sur le cœur de sa cousine, femme honnête et sensible, qui

» même tirer de deux Contes l'intrigue d'un acte. Il fit » *Hylas et Sylvie* avec toutes les pastorales connues, et » avec un Amour déguisé en nymphe, qui apprend à » celles de Diane que les hommes ne sont pas des bêtes » sauvages. Il fit *les Amans généreux*, avec un drame » de Lessing, très-faible d'intrigue, mais dialogué quel- » quefois avec un naturel de caractère qui distingue cet » écrivain parmi ses compatriotes. Rochon qui écrit aussi » médiocrement en prose qu'en vers, n'a pas même ima- » giné de nouer plus fortement la pièce allemande, que » quelques traits heureux de Lessing soutinrent un mo- » ment dans la nouveauté, mais qui est trop vide d'action » pour rester en possession de la scène. Il est impossible » d'être plus pauvre d'invention que ce Rochon ».

(1) Représentée le 25 janvier 1792.

se reproche sa faiblesse, au moment où elle reçoit la nouvelle du retour de son mari. Elle est déterminée à éloigner le jeune homme, et parvient, à peu près, à l'y résoudre lui-même, quand le baron arrive. Il aime tendrement sa femme, et a beaucoup d'amitié pour le jeune Lindor : il s'aperçoit bientôt de quelqu'intelligence entr'eux, et de leur situation contrainte. Un message d'une femme de chambre, qu'il surprend portant à Lindor une cassette remplie de ses lettres que la baronne lui renvoie, confirme encore les soupçons du baron. Mais ne doutant ni de la vertu de sa femme, ni de l'honnêteté de son élève, il se flatte de guerir celui-ci en l'éclairant sur le danger où il s'exposait d'être à la fois ingrat et perfide. Dans une scène de confidence, il feint qu'il s'est trouvé lui-même dans une situation toute semblable à celle de Lindor, et ne manque pas de faire sentir l'aiguillon du remords à ce jeune homme, qui, de lui-même, en avait déjà éprouvé quelques atteintes. Il le quitte, lorsqu'il le voit attendri et troublé. Lindor prend le parti de quitter sur-le-champ la baronne en lui témoignant tout son repentir ; mais le baron qui les entend, et qui, dès ce moment, se croit sûr du cœur de tous les deux, après la leçon qu'ils ont reçue, veut s'op-

poser à leur séparation ; ce qui n'empêche pas que le jeune homme, devenu sage, ne persiste dans sa résolution, la seule qu'il y eût à prendre, et ne parte aussitôt emportant les regrets de la femme et l'estime du mari.

Le fond de ce petit drame est moral et intéressant. Il eût fallu, sans doute, en tirer quelques situations, et nouer une intrigue ; c'est ce qu'exige toute pièce dramatique, même en un acte. Ici le sujet n'est qu'effleuré ; le baron a trop peu à faire, puisque Lindor, à la fin de la première scène, qui est un peu longue, est déjà presqu'entièrement décidé à partir, et que la baronne lui renvoie ses lettres, sacrifice qu'on ne fait guère que quand la raison est déjà plus forte que l'amour. Il s'ensuit que l'effet de la scène décisive entre le baron et Lindor est déjà trop prévu d'avance, et que le dernier se rend sans aucune résistance, en sorte que cette pièce, faute de ressorts essentiels, est plutôt un proverbe moral qu'un véritable drame. Mais la faiblesse des moyens ne détruit pas l'intérêt naturel qu'inspire la situation des deux jeunes gens, et la noble confiance du baron. Le style est faible et négligé, mais facile et sans affectation ni mauvais goût, ce qui est quelque chose aujourd'hui. Il y a quelques fautes de sens et d'ex-

pression qu'il serait aisé de corriger : dans la première scène, par exemple, la baronne dit à Lindor :

Je sens à mes remords,
Qu'on peut être *coupable* avant d'avoir des torts;
Lindor, séparons-nous.

Ce mot de *coupable* est ici déplacé, surtout en l'opposant à celui de *torts*, qui est beaucoup plus faible. Le rapport des idées et des expressions demandait précisément l'inverse; car la baronne a eu des *torts*, et n'est point encore *coupable*. Il fallait donc dire :

Je sens à mes remords,
Qu'avant d'être coupable, on peut avoir des torts.

Elle s'exprimerait avec justesse; car elle a eu le *tort* d'écouter l'amour de son cousin, et de recevoir ses lettres, etc.

C'est encore une disconvenance d'expression, mais beaucoup plus légère, de faire dire au baron, en parlant de sa femme, *celle que je révère*. On respecte sa femme; on ne la *révère* pas, à moins de grands motifs et de grandes occasions, et la baronne n'est pas dans ce cas. Cette nuance est délicate; mais elle est utile à observer pour ceux qui veulent connaître la valeur des termes : révérer est le dernier terme du respect.

Rarement pourrait-on trouver
Un cœur, *plus* que le mien, loin de l'indifférence.

On entend ce que l'auteur a voulu dire; mais la construction est vicieuse; elle devait être ainsi : un cœur qui soit plus loin de l'indifférence que le mien. *Plus* ne peut pas ici se séparer de *loin*, parce que c'est sur *loin* que porte l'idée de comparaison.

Tout le bien que dissipa ma mère,
Fut réparé par lui.

On répare la perte d'un bien, mais on ne *répare* pas *un bien*; c'est une impropriété de mot. En voici une plus forte, parce qu'elle forme un contre-sens :

Celle que ton cœur aime,
Ouvrant enfin les yeux et voyant tous ses torts,
Par ses reproches *vains* aigrirait tes remords.

L'auteur voulait dire : par ses reproches tardifs et inutiles; ce qui est très-différent de *reproches vains*, qui signifient reproches mal fondés; et les reproches dont il s'agit seraient très-fondés, et ne seraient rien moins que *vains*. On voit par ces exemples, qu'en négligeant la justesse des termes, on pèche contre la justesse des idées : c'est par cette raison qu'il n'y a point de style sans le mot propre.

Dans la scène troisième, celle du retour du baron, il y a une faute contre les bienséances théâtrales qu'il était facile d'éviter. L'auteur avait besoin de ménager à la baronne une scène avec Lisette, sa femme de chambre, pour renvoyer les lettres de Lindor : le moyen qu'il emploie est de faire dire à la baronne, quand son mari veut entrer chez lui et l'invite à le suivre :

Souffrez qu'un instant je vous quitte,
Je vous suivrai bientôt.

Mais cette absence, sans aucun motif énoncé, au moment du retour de son mari, est contraire aux bienséances. Il était bien plus simple de faire dire au baron qu'il a des ordres à donner, et qu'il va revenir sur-le-champ, pour se livrer tout entier au plaisir d'être avec sa femme et son jeune ami. Cette faute peut être corrigée sans peine ; mais elle doit l'être d'autant plus, que la représentation de cet ouvrage, qui est parfaitement exécutée, ayant paru agréable, il est susceptible d'être rejoué.

Flins des Oliviers.

LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

Comédie en un acte et en vers (1).

On est bien aise qu'un sujet aussi sérieux que la révolution, ait produit un ouvrage aussi agréable, au milieu de tant de brochures, où l'esprit de parti fatiguait tous ceux qu'il n'égarait pas, comme le mauvais vin déplaît à tous ceux qui n'ont pas envie de s'enivrer. Nous avons l'obligation de cet ingénieux vaudeville, qui a ramené au théâtre la gaîté française, à M. de Flins, jeune auteur de beaucoup d'esprit et de talens, qui s'était déjà égayé du ton des honnêtes gens, sur les discordes politiques, dans un très-joli badinage, intitulé : *Voyages de l'Opinion*, où, tout en riant, il a fait voir qu'il savait écrire en poëte, et penser en homme judicieux et en bon citoyen. Sa petite pièce du *Réveil d'Épiménide* a eu beaucoup de succès, et le méritait par une foule de détails charmans dont elle est ornée. Elle est versifiée avec facilité, avec élégance,

(1) Cette pièce fut représentée le premier janvier 1790.

avec goût ; la plaisanterie en est fine et délicate, ce qui n'empêche pas que, de temps en temps, l'auteur ne sache placer à propos des vers marqués au coin de la poésie, tels que ceux-ci :

Ainsi donc a péri cette pompe orgueilleuse
D'un roi (1) qui, dévoré de chagrin et d'ennui,
Mit toujours sa grandeur entre son peuple et lui.

Je ne crois pas que toute cette pompe doive *périr* entièrement ; il ne faut pas qu'elle soit repoussante, mais elle est nécessaire à la dignité de la couronne et à celle de la nation, et la pompe du trône peut très-bien se concilier avec la popularité du prince.

L'auteur amène successivement différens personnages, propres à marquer les changemens de la chose publique ; un journaliste, un colporteur, un abbé, un robin, un censeur royal, un maître à danser, un gentilhomme aristocrate, un paysan, etc. ; et il n'y a pas une de ces scènes épisodiques qui n'offre des traits heureux. Voici des détails fort gais dans celle du journaliste.

Si ces Messieurs voulaient souscrire ?

. . . . . .

(1) Il s'agit ici de Louis XIV, dans ses dernières années.

C'est pour un journal excellent,
Qui, le matin, dès qu'on s'éveille,
Apprend dans tout Paris, ce qui, dans le Brabant,
S'est à coup sûr passé la veille.

— Moi, je ne puis pas concevoir,
Comment de Gand, ou de Bruxelles,
Vous pouvez le matin nous donner des nouvelles,
Tandis que le courrier n'arrive que le soir.

— Je n'attends pas les faits, Monsieur, je les devine,
Les courriers sont d'une lenteur!
Et ce qu'on apprend d'eux, après tant de longueur,
Ne vaut pas ce qu'on imagine.

— Mais tromper le public!

— Le public est si bon!

Il ne veut qu'être ému; c'est à quoi je m'applique,
Je ne vois que complots et conjurations:
Je mets partout du fer, des mines, du canon,
Ah! Messieurs, sans l'invention,
Que deviendrait la politique?

Le journaliste se met à écrire:

L'archevêque a perdu sa cuirasse et ses bottes,
Et l'on n'égorgea près de Gand
Que quatre-vingt-deux patriotes.

Ce qu'il y a de bon, c'est qu'on ne peut trouver ici aucune exagération. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les gazetiers regardent *l'invention* comme leur premier talent et leur premier re-

venu. On sait l'histoire de celui qui, après la guerre de 1741, écrivit à l'empereur pour lui demander une récompense, « attendu, disait-il, » qu'il lui avait entretenu une armée de trente » mille hommes pendant toute une campagne, » dans un canton d'Allemagne où ce prince n'a- » vait jamais eu un bataillon. »

Je ne veux épuiser ni les citations, ni la louange; et plus un ouvrage est fait pour être lu, moins il a besoin d'extrait. L'auteur, qui est fort plaisant, sait aussi user du droit de placer à propos des plaisanteries connues et bonnes à conserver. Un robin qui regrette la torture s'écrie, en parlant des accusés :

Ah! si l'on veut tous les en croire,
Aucun d'eux ne sera pendu.

C'est le mot de ce général russe qui, obligé de faire enterrer précipitamment les morts après une action, s'aperçut de quelques délais dans celui qui exécutait ses ordres. On lui dit que c'étaient quelques soldats que l'on mettait à part, parce qu'ils donnaient encore signe de vie. « Enterrez, enterrez (dit-il); vraiment, si l'on » veut les en croire, on n'en enterrerait pas » un. »

Ces autres vers d'un aristocrate, très-scandalisé de la liberté de penser :

Aujourd'hui dans ce Paris,
C'est un *despotisme* effroyable,
Tout le monde y dit son avis,

rappellent le mot du feu maréchal de Richelieu, mot très-remarquable, et qui est de caractère et de mœurs : « Dans cette Académie française, » c'est un despotisme effroyable, tout le monde y » fait ce qu'il veut. »

On ne pourrait mêler aux éloges que mérite l'auteur, que très-peu d'observations sur le style. Ce vers, par exemple, que dit le conseiller Fatras, en parlant des philosophes :

Des superstitions infâmes délateurs,

me paraît pêcher contre la convenance. M. Fatras, tout Fatras qu'il est, ne peut pas accoler ensemble ces deux mots. Sans doute les *fanatiques* soutenaient la superstition; mais ils se gardaient bien de l'appeler ainsi, ils la nommaient religion.

La sévérité qu'exige l'estime qui est due au talent de l'auteur, m'autorise à remarquer qu'en général les scènes sont plutôt ébauchées que remplies; et plus l'esquisse est facile et brillante, plus on a droit de désirer que le tableau soit fini. On voit que l'auteur, qui a produit comme en se jouant, n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire

Pour une jolie bagatelle, le reproche n'est pas grave; mais ce peut être un avertissement que, dans des sujets plus importans, on ne doit pas s'en tenir à son premier aperçu, quelqu'heureux qu'il soit.

COMÉDIE MIXTE OU DRAME.

THÉATRE

A L'USAGE DES JEUNES PERSONNES.

C'est sans doute un spectacle intéressant, que de voir l'auteur de *la Mère rivale*, celle qui pouvait, à si juste titre, se flatter de paraître avec éclat sur la scène française, se renfermer volontairement dans une sphère beaucoup moins brillante, vouloir être utile plutôt que célèbre, préférer des succès plus faits pour l'âme que pour l'amour-propre, et borner à l'instruction des jeunes personnes de son sexe, un talent qui pouvait être l'honneur de notre théâtre; mais la véritable supériorité se fait toujours reconnaître, même lorsqu'elle se plaît à descendre. La gloire que madame L. C. de Genlis ne cherchait pas, est venue la chercher jusque sur un théâtre d'enfant; et des spectateurs choisis dans toutes les classes de la société, ont trouvé à ces représentations un plaisir qu'ils n'attendaient pas, et des leçons qui n'avaient pas été faites pour eux. Quel est donc le charme qui peut attacher à ces pièces, dont le nœud est nécessai-

rement si simple, où il n'y a pas un seul rôle d'homme, et où le mot d'amour n'est pas même prononcé? Comment, avec tant d'entraves, parvient-on à plaire et à intéresser? C'est ce que la lecture du *Théâtre* dont nous allons rendre compte, fera sentir beaucoup mieux que tout ce que nous pourrions dire. On s'apercevra, en parcourant les pièces qui le composent, que le charme qu'on y éprouve appartient tout entier à l'âme de l'auteur, qui s'y répand à chaque ligne, à la délicatesse de ses sentimens, aux principes de vertu, aux mouvemens de bonté, exprimés avec le naturel le plus touchant, aux grâces d'un style toujours pur et vrai, et peut-être encore à cet attrait particulier qui rend si aimables tous les tableaux de l'enfance.

La première de ces pièces, qui toutes ont pour objet le développement d'une vérité morale, a pour titre : *Agar dans le désert.* C'est l'aventure de la mère d'Ismaël, racontée dans la Genèse. Voici les versets qui sont le fondement de la pièce; ils sont précieux par cette simplicité qui est le caractère de nos livres saints : « Abraham se leva donc, et prenant un » pain et un vase d'eau, il en chargea Agar, » lui remit son enfant et la congédia; et s'étant

» en allée, elle errait dans le désert de Bethsa-
» bée; et après que l'eau qui était dans le vase
» eut été toute consommée, Agar laissa l'enfant
» couché sous un arbre, et s'éloigna à la dis-
» tance d'un jet d'arc, et s'assit, disant : Je
» ne verrai pas mourir mon fils. Elle éleva sa
» voix et pleura; mais le Seigneur entendit les
» cris d'Ismaël : un ange appela Agar du haut
» du ciel, et lui dit : Agar, que faites-vous? ne
» craignez rien, le Seigneur a entendu la voix
» de votre enfant; levez-vous, prenez votre
» fils par la main, parce que je l'établirai sur
» une grande nation. »

Le petit drame tiré de cette histoire, n'a qu'un acte et trois personnages, Agar, Ismaël et l'ange; la scène est dans un désert, et telle qu'elle se passe dans l'écriture, si ce n'est que l'auteur a ajouté un incident fort simple, et qui a pourtant produit un grand effet. Agar et son fils, fugitifs au milieu des sables brûlans d'un désert, n'ont, comme on l'a vu, qu'un vase d'eau pour unique ressource; il y a une journée de chemin avant de pouvoir en trouver d'autre; on sent combien ce vase est précieux dans un pareil moment. Ismaël, accablé de fatigue, s'endort aux pieds de sa mère, le soleil donne sur lui; elle veut l'en garantir, et lui faire un abri de

son voile, en l'attachant à une branche d'un arbre voisin; le mouvement qu'elle fait renverse le vase, elle s'écrie : « Grand Dieu! qu'ai-je » fait! ce vase, ma dernière espérance, la vie » de mon fils! ah! malheureuse, cette eau pou- » vait du moins lui suffire encore jusqu'à de- » main, et d'ici là, de nouvelles recherches nous » auraient peut-être fait découvrir une fon- » taine! Ah ciel! » Elle tombe accablée de douleur auprès de son fils; Ismaël se réveille, une soif ardente le dévore, il demande quelques gouttes d'eau pour l'appaiser. Agar le prend dans ses bras, et le couvrant de son voile : « O mon » Dieu! s'écrie-t-elle, prenez pitié de l'excès » de ma peine. »

Bientôt l'enfant tombe sans mouvement, il est près d'expirer; Agar se met à genoux, et invoque le Tout-Puissant; sa prière finie, elle retombe auprès de son fils, en se cachant le visage. Un ange l'appelle, il éprouve sa foi et son obéissance pendant quelques instans, et finit par lui rendre son fils. Il change le désert en un paysage orné de fruits et de fleurs, et le rocher en fontaine jaillissante, comme dans l'Écriture; et l'ange apprend aux mortels par cet exemple, « que Dieu sait récompenser la patience, » la soumission, le courage et la vertu. »

La Belle et la Bête est empruntée du même conte qui a fourni à M. Marmontel l'opéra comique de *Zémir et Azor*. D'après les lois que madame la comtesse de G..... s'est imposées, ce conte a dû être fort simplifié. Il n'y a encore ici que trois personnages, *Zirphée* (c'est la belle), *Phédime*, une amie qui a été élevée avec elle, et le génie *Phanor* (la bête). La scène est dans le palais de ce dernier. Toute la pièce consiste dans le développement d'une âme neuve et sensible, qui se laisse attendrir par la bonté, qui s'accoutume à la laideur en faveur de la vertu, et que la pitié pour un malheureux qui ne mérite pas de l'être, conduit jusqu'à un sentiment tendre. Phédime seconde adroitement les soins de Phanor, et donne même un peu de jalousie à Zirphée. Phanor fait à tout moment quelque progrès auprès d'elle; enfin, après lui avoir remis un anneau, avec lequel elle est maîtresse de se transporter où elle voudra, il lui écrit qu'il a pris le parti de mourir plutôt que de vivre et de lui être odieux, et qu'elle est libre, avec son anneau, d'aller où il lui plaira. Elle est au désespoir de sa mort, et souhaite aussitôt d'être transportée où il est. La scène change, et le Génie se présente dans tout l'éclat de sa beauté. « Cœurs sensibles et vertueux (dit

» Phédime), ne vous plaignez jamais du sort;
» et que cet exemple vous apprenne que la bien-
» faisance et la bonté sont les plus sûrs moyens
» de plaire, et les seuls droits pour être aimé. »
Les détails sont pleins de finesse et d'agrément; mais il serait difficile d'en rien détacher, parce que tout leur intérêt consiste dans la gradation et le développement.

Les Flacons. L'idée de cette pièce est très-ingénieuse. Mélinde a confié ses deux filles, Iphise et Cénie, aux soins d'une fée qui a présidé à leur naissance, et qui les élève dans son palais. Celle-ci, pour les corriger de leurs défauts, et surtout de la vanité d'être jolies, leur a persuadé qu'elle les avait rendues laides; et, par le pouvoir de son art, leur miroir les confirme dans cette erreur : elles s'accoutument peu à peu à être laides, et quand leur mère les revoit, au bout de deux mois, elle les y trouve déjà résignées; mais aussi elles en valent beaucoup mieux, et donnent au travail et à l'étude le temps qu'elles donneraient à leur toilette et à leur figure. La fée, très-contente d'elles, prend le moment du retour de leur mère, pour les mettre à une épreuve bien délicate. Elle leur remet deux flacons remplis

d'essences; l'une, qui est couleur de rose, leur rendra leur première beauté; l'autre, qui est blanche, leur donnera toutes les qualités du cœur et de l'esprit : elles ont l'entière liberté du choix, et la fée ne veut pas même que leur mère leur donne aucun conseil. Les deux jeunes personnes restent ensemble pour délibérer sur le parti qu'elles prendront, et cette scène est une des plus jolies de l'auteur : nous ne citerons que le moment où elles se décident. Elles sont prêtes d'abord à choisir le flacon couleur de rose, d'autant plus qu'un miroir qu'elles viennent de consulter, leur a remis sous les yeux toute leur laideur. Cénie, qui est l'aînée, arrête sa sœur lorsqu'elle veut boire.

CÉNIE.

« Écoute-moi, de grâce, si nous préférons ce flacon, » nous affligerons maman.

IPHISE.

» Ah ! si je pouvais le penser, je le casserais plutôt.

CÉNIE.

» Eh bien ! ma sœur, soyez-en sûre, j'ai vu son inquié- » tude quand elle nous a quittées ; elle tremblait que nous » ne fissions un choix imprudent.

IPHISE.

» En effet, je me rappelle le dernier regard qu'elle a

» jeté sur nous en partant ; il était bien triste et bien » tendre !

CÉNIE.

» Ce regard nous apprenait notre devoir ; il faut le » suivre.

IPHISE.

» Notre laideur nous est moins cruelle, que notre ma- » man ne nous est chère.

CÉNIE

» Elle et la fée ne désirent que notre bonheur.

IPHISE.

» Sacrifions-nous pour elle : tenez, chère Cénie.

CÉNIE.

» Je n'hésiterai pas pour celui-ci. (*Elles boivent toutes* » *deux.*)

IPHISE (*après avoir bu*).

» Me voilà donc accomplie ! »

Dans le premier moment, elles s'aperçoivent, en se regardant toutes deux, qu'elles ont repris leur première figure ; elles craignent déjà de s'être trompées de flacon ; leur mère et la fée paraissent, les embrassent avec des transports de joie, et leur apprennent la vérité. « Mes enfans (leur dit Mélinde), n'oubliez jamais que, dans tous les évènemens de la vie, la résolution la plus honnête et la plus vertueuse est toujours la plus sûre et la meilleure. »

L'Ile heureuse a pour objet de faire voir combien les vertus et la bonté l'emportent sur l'esprit et les talens.

Lumineuse et Bienfaisante, deux fées, ont élevé deux princesses, Rosalide et Clarinde, d'une manière différente. Bienfaisante a inspiré surtout à Clarinde, sa pupille, les vertus qu'exprime son nom, le désir de faire du bien et celui de se faire aimer; Lumineuse a voulu faire de Rosalide un prodige d'esprit et de talens. Toutes les deux ont réussi dans leurs vues; il s'agit de savoir laquelle des deux princesses sera reine de l'*île heureuse*. Elles ont au trône un droit égal, mais il appartiendra à celle qui aura obtenu les suffrages des sages et des vieillards de l'île. Le jour de l'élection est arrivé; chacune des deux princesses doit faire un discours, après lequel on va aux voix : chacune des deux fées se flatte que la couronne sera déférée à son élève. Lumineuse compte surtout sur l'effet que produira le discours de Rosalide; elle ne se trompe pas: ce discours, qui a été préparé avec le plus grand soin, est accueilli avec les plus grands applaudissemens, et au bruit des acclamations. Lumineuse se flatte déjà de l'emporter; mais Clarinde, qui n'a rien préparé, et qui n'a d'autre éloquence que celle du cœur, a à peine

commencé à parler, que les larmes coulent, et toutes les voix la proclament reine. Rosalide est la première à applaudir à son triomphe, et à reconnaître ses droits de préférence. Clarinde, non moins généreuse, ne veut du trône qu'en le partageant avec elle, et la force d'y consentir.

Renfermés dans des bornes très-étroites, et voulant donner une idée de chaque pièce, nous sommes obligés d'être très-sobres de citations, et c'est un plaisir dont nous privons les lecteurs et nous.

L'Enfant gâté est en deux actes. De toutes les pièces de ce recueil, c'est peut-être celle dont la morale est susceptible de plus d'applications. Le rôle de Lucile ne pouvait pas être mieux fait; il est plein de traits touchans qui font venir les larmes aux yeux.

La Curieuse, qui est aussi en deux actes, est d'un intérêt plus pressant. L'action, quoiqu'elle soit nécessairement derrière la scène, est très-attachante, et jamais on n'a donné un exemple plus effrayant des maux que peuvent produire la curiosité et l'indiscrétion, défauts les plus ordinaires de la première jeunesse.

Les Dangers du Monde, comédie en trois actes, est d'un genre qui l'élève au-dessus des

pièces précédentes. Quoique l'objet en soit le même, et que l'auteur se soit soumis aux mêmes lois que dans les autres, les personnages ne sont plus des enfans. Les peintures sont prises dans la société; et si la bonne comédie est surtout le portrait fidèle des mœurs, il ne manque à celle-ci, pour être une des meilleures de ce genre, que d'y joindre une intrigue que l'auteur s'est refusée, mais qu'il serait à souhaiter qu'elle se permît, pour achever un ouvrage qui doit lui faire tant d'honneur. Partout un dialogue agréable, naturel; un tableau fidèle, vrai, piquant des travers et des ridicules à la mode.

L'ouvrage de Mme la comtesse de G.... en fera faire beaucoup d'autres. Elle n'a point eu de modèle, mais elle aura beaucoup d'imitateurs; et c'est le sort de quiconque a su créer un genre nouveau.

Parmi les livres qui peuvent servir à l'éducation, il en est bien peu que l'on puisse comparer à ce recueil de drames, pour l'agrément et l'utilité. Il n'y a point de jeunes personnes à qui l'on ne doive en recommander la lecture, avec d'autant plus de raison, qu'en y puisant les meilleures leçons de morale, elles y trouveront le meilleur modèle du véritable esprit, d'un style pur et d'un excellent goût.

Qui croirait que six mois de travail ont suffi à Mme de G..... pour compléter ce recueil, composé de vingt-quatre pièces, et pour remplir la carrière qu'elle avait ouverte? Elle y marche de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre (1); et ceux qui liront *la Bonne Mère*, *la Rosière de Salency*, *les Faux Amis*, *Vathek*, *le Magistrat*, etc., etc., ne trouveront pas cet éloge exagéré. Ils avoueront que madame la comtesse de G..... a obtenu un double triomphe en créant un genre de drame si utile à la fois aux mœurs et au bon goût, et en le portant à sa perfection; ils avoueront qu'il y a bien peu de leçons importantes à donner à la jeunesse des deux sexes et aux enfans de tout état, qui ne se trouvent dans cet intéressant recueil.

L'Aveugle de Spa est un tableau de bienfaisance, dont heureusement le sujet n'est point imaginé. « On a vu à Spa, il y a trois ans (dit l'auteur dans un avertissement), cette vertueuse madame Aglebert, et l'on tient son histoire de la pauvre aveugle elle-même. Tous les détails de cette comédie, relatifs à madame Aglebert et à sa

(1) *Chef-d'œuvre* est un peu fort; mais M. de la Harpe aimait beaucoup madame de Genlis, et quand il aimait ou qu'il haïssait, il était sujet à se jeter dans l'hyperbole.

famille, sont de la plus exacte vérité; on a conservé jusqu'à son nom, ceux de ses enfans, leur nombre et la profession de son mari. Il est vrai aussi qu'une dame anglaise, qui était alors à Spá, fit beaucoup de bien à cette famille respectable. »

Cécile, ou *le Sacrifice de l'Amitié*, contient à la fois un rare exemple de générosité, et une leçon très-importante contre les séductions employées trop souvent dans les communautés religieuses, pour déterminer des vocations précoces et mensongères, qui ne tardent pas à se démentir. On y verra une peinture très-vraie de tous les petits moyens mis en œuvre pour s'assurer des novices, et les petits ridicules particuliers à ces sortes de maisons destinées à l'éducation des jeunes personnes, et dont l'auteur attaque les abus et les dangers, sans affaiblir en rien le respect dû à leur institution.

De toutes les pièces de ce recueil, où il n'y en a guère qu'on ne puisse lire sans verser des larmes, la plus touchante est sans contredit *la Bonne Mère*, et cependant l'intérêt tient au plus simple de tous les ressorts. Une fille tendrement aimée de sa mère, la quittera-t-elle pour suivre en pays étranger l'homme qu'elle va

épouser ? ou lui sera-t-il permis de rester en France, auprès de cette mère chérie? Voilà ce qui a suffi à l'auteur pour faire pleurer pendant trois actes. Ce mérite, si rare et si dramatique, ne tient pas seulement à l'art singulier qu'elle emploie à ménager le peu de moyens que lui donnent des sujets circonscrits dans des bornes si étroites, mais encore dans l'épanchement le plus facile et le plus abondant des sentimens les plus tendres de la nature.

Un autre mérite, non moins digne d'attention, c'est le talent d'amener des contrastes, et de placer à propos le vrai comique dont ce genre de drame est susceptible. Ainsi, parmi tous les personnages de cette pièce, qui sont parfaitement caractérisés, on distingue la marquise Aurore, nièce de la comtesse d'Orlan (la bonne mère), femme mal élevée, étourdie, coquette, envieuse, et le contraire en tout de ses cousines.

L'Intrigante était un sujet susceptible de beaucoup moins d'intérêt; et surtout elle paraît en avoir moins après une pièce telle que la *Bonne Mère;* mais c'est toujours le même art dans le dialogue et les caractères.

Quoiqu'en général le théâtre de Mme la comtesse de G..... soit fait pour instruire et intéresser

tous les ordres de lecteurs, cependant l'auteur paraît avoir consacré plus particulièrement les deux premiers volumes à l'éducation des personnes de son sexe, et le troisième à celle du nôtre. Son talent se varie et s'élève avec les sujets qu'elle traite; et dans ceux dont nous allons rendre compte, elle paraît avoir pris plus de force et d'élévation.

Vathek et *le Magistrat* sont des drames du ton le plus noble, et auxquels il ne manque, pour être du plus grand effet théâtral, que ce développement des passions que l'auteur s'est interdit, dans un genre où elle ne se permet de les montrer que pour les combattre. En effet, de même que dans les pièces précédentes, les rôles d'homme sont absolument supprimés, dans celles-ci, l'on ne voit paraître aucune femme, quoique souvent l'amour joue un rôle, et même forme le nœud de l'intrigue. Les prétentions, les faux airs, la fatuité, la flatterie, la fureur du jeu, la corruption des principes, l'emportement des passions; voilà les vices que l'auteur attaque dans ce volume, où elle trace en même temps des modèles de toutes les vertus opposées.

Le principal personnage du *Bal d'Enfans* est un jeune homme de douze ans, nommé Théo-

dore, amoureux, autant qu'on peut l'être à son âge, d'une mademoiselle Amélie; et déjà fort jaloux du chevalier de Verville, avec qui elle paraît danser plus volontiers qu'avec lui. Il y a bal ce jour-là même chez le père de Théodore, et cette idée réveille sa jalousie. Il paraît qu'un des objets de cette pièce est de faire voir quel parti l'on peut tirer de ces premières impressions, quelquefois très-vives, et comment on peut en même temps en prévenir le danger. Le père et le précepteur de Théodore profitent de l'aveu qu'il leur fait de sa passion, pour lui donner des leçons de discrétion, de bonne foi, d'honnêteté, de respect pour ce qu'il aime; et font servir le désir qu'il a de plaire, à l'encouragement et à l'émulation. Ils lui font sentir en même temps le ridicule et l'injustice de son humeur contre Verville, et la petitesse de ses motifs....

Le ridicule que l'on attaque dans la seconde pièce, intitulée *le Voyageur*, est très-commun, et fort susceptible de peintures comiques : c'est cette importance que se donnent de jeunes étourdis, qui, pour avoir passé quelques semaines en Angleterre ou en Italie, pensent avoir acquis toutes les connaissances que peuvent donner les voyages, lorsqu'on y joint l'observation et l'expérience; c'est surtout cette affectation facile et

risible de prodiguer à tout propos des mots techniques, pour se donner l'air d'un connaisseur, et pour en imposer aux ignorans par quelques expressions de la langue des artistes.

Vathek est la seule pièce de ce recueil dont la scène soit à la cour; aussi a-t-elle pour objet de donner des leçons aux jeunes princes et à leurs gouverneurs, aux ministres, aux courtisans, et aux souverains même.

Le sujet est tiré de l'histoire orientale, et plusieurs des beaux traits de la pièce sont indiqués dans les notes, comme empruntés de la vie du calife Motassem, huitième prince abbasside; mais il y en a une foule d'autres que l'auteur ne doit qu'à elle-même.

Dans tout le cours de la pièce, le caractère d'Almanzor, gouverneur de Vathek, est celui de la vertu la plus pure, mais en même temps la plus indulgente. Il connaît les vices et les faiblesses des courtisans; mais, loin de les exagérer avec aigreur, il en cherche les excuses, et montre toujours les moyens de tirer le bien du mal même, ce qui est le dernier degré de la sagesse. Cette modération éclairée contraste avec l'austérité dure et inflexible du misanthrope Giaffer, qui ne connaît aucune espèce de ménagement.

Toute la pièce, d'ailleurs, est remplie des maximes les plus saines sur les vertus les plus nécessaires à la cour, et sur la manière de vivre avec les princes. Il n'y a pas un mot qui ne soit fait pour inspirer à ceux-ci l'amour de la vraie gloire et le sentiment de leurs devoirs. C'est alors que la morale de l'auteur s'élève quelquefois jusqu'au sublime. Tel est, entr'autres, le trait suivant sur la clémence qui convient aux rois : « Un souve-
» rain est au-dessus de toute réparation; il doit
» donc être aussi supérieur à l'offense; et n'est-il
» pas obligé d'apprendre à pardonner, celui qui
» pourrait offenser impunément ? »

Les suites funestes de la passion du jeu, et le danger de se lier avec des amis corrompus, qui peuvent nuire aux meilleurs principes et aux plus louables résolutions, telle est la morale de l'ouvrage qui a pour titre *les Faux Amis*.

Le Magistrat, drame en trois actes, est, au jugement de la plupart des lecteurs, le plus bel ouvrage de madame la comtesse de G..... Le sujet en est également beau, et par les situations et par les caractères; et les détails et le dialogue y répondent parfaitement.

Le dénoûment remplit le but de l'auteur, qui est de montrer la nécessité de se mettre au-dessus

de toutes les passions, lorsque l'on veut remplir les fonctions de juge.

Il termine dignement ce drame intéressant et noble, qui a réuni tous les suffrages.

Madame la comtesse de G....., dans le dernier volume de son théâtre, a eu principalement en vue les conditions inférieures, les marchands, les artisans, les ouvriers, toute cette classe d'hommes dont l'éducation est plus négligée que tout autre, et pour laquelle on a rarement travaillé.

Ce dernier volume s'ouvre par un ouvrage dont le sujet est très-connu; et néanmoins madame de G..... a su en faire un ouvrage absolument neuf. Sa *Rosière de Salency*, sans nulle comparaison, supérieure à toutes les pièces du même titre, peut le disputer, pour l'intérêt et le charme, à ce que nous avons vu jusqu'ici de plus parfait dans le théâtre dont nous rendons compte. On trouve à la tête un précis historique sur la fête de Salency. Il est impossible, dit l'auteur, de satisfaire d'une manière plus intéressante la curiosité des lecteurs à cet égard, qu'en citant le mémoire qui a paru dans l'année 1774, en faveur de la Rosière, et qui est signé de M. Target, avocat. En effet, de pareils mémoires, modèles de l'élo-

quence du barreau, méritaient d'être cités par madame la comtesse de G....., et on relira celui-ci avec grand plaisir. Rien n'est plus simple que le nœud de cette pièce, et c'est un des mérites que l'on a remarqués le plus souvent dans les meilleurs de l'auteur. Hélène, jeune paysanne de Salency, d'une famille où les roses ont été jusque-là un honneur héréditaire, aura-t-elle la rose, ou ne l'aura-t-elle pas? La crainte et l'espérance de ses parens, leur bonheur ou leur malheur attaché à cette décision, qui va se faire dans quelques heures, voilà toute l'intrigue de la pièce; voilà ce qui attache pendant deux actes, sans que l'on cesse un moment d'être intéressé et attendri, tant les détails ont de vérité, tant le dénoûment est suspendu et amené avec art.

Le mérite qui se fait sentir le plus dans les deux pièces suivantes, *la Marchande de mode* et *la Lingère*, est celui d'avoir parfaitement saisi le ton des personnes de cet état, sans tomber jamais dans le style bas et ignoble; et d'avoir rassemblé dans un cadre si étroit, la plupart des vices auxquels elles sont sujettes, et des leçons dont elles ont besoin; mais il y a peut-être quelque ressemblance entre le dénoûment de *Nanine* et celui de *la Lingère*.

Le Libraire offre des préceptes de conduite très-utiles aux hommes de cette profession. L'auteur leur apprend combien ils pourraient l'ennoblir par l'instruction, qui d'ailleurs est si nécessaire à leurs intérêts, et par les secours que le commerce les met en état de procurer quelquefois aux talens naissans, arrêtés ou découragés par le besoin. M. Desormeaux, c'est le nom du libraire, présente un modèle de cette conduite. Il empêche un jeune auteur, nommé Durval, de publier une satire; ressource si ordinaire et si malheureuse des jeunes gens trop susceptibles d'un amour-propre irritable; et il lui avance les profits d'un ouvrage estimable que ses lumières le mettent en état d'apprécier.

La cinquième pièce de ce volume a pour titre *le vrai Sage;* c'est seulement en lisant l'ouvrage entier, que l'on peut voir comment ce titre est rempli.

La dernière, intitulée *le Portrait, ou les Rivaux généreux*, est la seule où l'amour soit sur la scène, et fasse le fond de l'ouvrage; mais il y joue un rôle si noble et si vertueux, que ce n'est encore qu'une leçon de plus.

Si l'on considère dans ce recueil le genre même des ouvrages dans lesquels l'auteur a eu le double

mérite, et de l'invention, et de la perfection, l'utilité générale qui en a été le but, et qui doit en être la suite, la variété des plans et la facilité de l'exécution, la délicatesse du style égale à celle des principes, tant d'art caché sous tant de naturel, et des effets si grands avec des moyens si simples, on conviendra que ce sexe, objet des hommages du nôtre, et quelquefois celui de son envie, n'a jamais porté plus loin les talens de l'esprit et de l'imagination que dans la personne et les écrits de madame la comtesse de G....., et n'en a jamais fait un usage plus heureux. Parmi tous les livres qui ont fait honneur aux femmes, c'est le premier où l'on ait mis tant de génie dans la morale, et tant de charme dans l'instruction. Madame la comtesse de G..... a obtenu un autre triomphe non moins flatteur et non moins généralement reconnu; c'est qu'il est impossible de lire ses drames sans concevoir pour l'auteur la même vénération qu'elle inspire pour la vertu. Cette surabondance de sentimens honnêtes et aimables, répandue dans tout ce qu'elle a écrit, ne peut prendre sa source que dans l'âme la plus élevée, la plus pure et la plus sensible. Son *Théâtre* sera, comme le *Télémaque*, un livre classique pour la morale et pour le goût; et des traductions nombreuses dans toutes

les langues, en feront, dans peu d'années, un livre d'éducation consacré par un usage universel. Le premier volume, déjà traduit deux fois en langue allemande, dans l'espace de six mois, est le présage de cette espèce de succès que l'auteur a dû désirer le plus, parce que c'est celui qui remplit le mieux ses vues; il n'y aura pas de parens éclairés qui ne mettent ce livre entre les mains de leurs enfans; il n'y aura pas de bonne mère qui ne le fasse lire à sa fille, et qui ne s'attendrisse et ne s'éclaire en le lisant avec elle.

Voltaire a nommé Fénélon le premier des hommes dans l'art de rendre la vertu aimable. Cette prééminence lui est aujourd'hui disputée; et il était juste que cette gloire fût réservée à une femme; que la nature mît dans le cœur d'une mère le principe de tant de leçons touchantes, et que cette mère heureuse en trouvât la récompense la plus douce en regardant ses enfans (1).

(1) Le *Mercure de France* n'est pas le seul ouvrage de M. de la Harpe où il ait parlé des œuvres de madame de Genlis. On trouvera dans sa Correspondance ses jugemens sur les *Veillées du Château*, *Adèle et Théodore*, le *Théâtre de Société*; mais il s'en faut bien que la louange y soit distribuée avec autant de libéralité. La critique de M. de la Harpe est souvent sévère et quelquefois dure, tant les pensées secrètes sont différentes des pensées publiques.

POÉSIE LYRIQUE.

ODE A M. DE BUFFON,

PAR M. LE BRUN,

Suivie d'une Épître sur la bonne et la mauvaise plaisanterie.

La fiction de cette ode n'est pas heureuse. Le sujet est une maladie qui fit craindre pour les jours de M. de Buffon.

« Madame de Buffon (dit l'auteur) était morte » l'année précédente à la fleur de son âge. Elle » joignait à la beauté toutes les grâces de l'es- » prit. »

Le poëte feint que l'envie, irritée contre M. de Buffon, va chercher la fièvre et l'insomnie pour attaquer les jours d'un grand homme. Non-seulement cette idée de mettre l'envie en œuvre, est une machine un peu usée; mais quel rapport d'ailleurs de l'envie à la fièvre et à l'insomnie? Car il faut toujours qu'il y ait un rapport entre les idées morales et les fictions poétiques; c'est ce qui fait le charme de celles-ci, et

ce qui en fonde l'effet. On peut croire que l'envie ne dort guère ; mais jamais la fièvre n'a été à ses ordres. Les motifs qu'elle emploie pour exciter contre son ennemi les deux divinités infernales dont elle implore le secours, sont-ils bien justes et bien raisonnables ?

Noires divinités ! *un demi-dieu nous brave ;*
La gloire est son amante, et la mort son esclave.
Son titre d'immortel partout choque mes yeux.
Chaque instant de sa vie ajoute à mon supplice ;
Son roi même est complice,
Et prétend m'insulter par un marbre odieux.

Quoi ! *je serais l'Envie !* Eh ! qui pourrait le croire,
S'il jouissait vivant de cet excès de gloire !
Vengez-moi : terminez *ces brillans attentats.*
Allez, courez, *volez ;* que *vos flammes funestes*
Chassent *les feux célestes,*
Qui sauveraient Buffon des glaces du trépas.

Il n'y a pas un mot dans ces deux strophes qui ne soit un contre-sens. Passons à l'auteur de faire de l'Insomnie une divinité infernale, quoique la fiction soit un peu forcée ; mais que veut dire cette hémistiche : *Un demi-dieu nous brave !* Quoi ! M. de Buffon brave la fièvre et l'insomnie ! qu'est-ce que cela veut dire ! et quelle maladresse de le faire appeler *un demi-dieu* par l'Envie elle-même ! C'est précisément parce qu'elle

ne veut pas qu'un homme devienne un *demi-dieu*, que l'Envie se déchaîne contre le mérite.

La gloire est son amante, et la mort son esclave.

Et qu'importe à la fièvre et à l'insomnie que la gloire soit l'*amante* de M. de Buffon! et comment peut-on dire d'un grand écrivain *que la mort est son esclave?* c'est tout au plus ce qu'on pourrait dire d'un grand médecin. Quel amas d'idées vides de sens! c'est donc là ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui de la poésie!

Son roi même est complice.

Complice! De quoi, ou de qui? On entend très-bien Ariane, lorsqu'elle dit:

Le roi, vous et les dieux, vous êtes tous complices.

Mais lorsqu'on n'a parlé de rien, ce mot *complice*, qu'on ne sait à quoi rapporter, n'est qu'une faute de langage.

Quoi! je serais l'Envie!

Cette hémistiche rappelle celle-ci du *Lutrin*: *Suis-je donc la Discorde?* Mais quand la discorde parle ainsi, elle vient de s'expliquer d'une manière convenable. Rien n'est plus aisé que d'employer à tort et à travers les allégories et les

formules consacrées par les maîtres de l'art ; mais ce n'est point ainsi qu'on se place à côté d'eux.

Vengez-moi : terminez *ces brillans attentats.*

Sans nous arrêter à l'inconcevable idée des *brillans attentats* d'un écrivain philosophe, pourquoi l'envie veut-elle que la fièvre et l'insomnie la vengent ? quel intérêt y ont-elles ? voilà ce qu'il fallait motiver. Dans Homère, dans Virgile, dans tous les grands poëtes, quand une divinité demande le secours d'une autre, elle donne des raisons plausibles de cette alliance : ici, où sont-elles ?

Allez, courez, *volez ;* que *vos flammes funestes*
Chassent les feux célestes, etc.

L'inconséquence des idées se joint partout à l'impropriété des termes ; faire *voler* la fièvre, la fièvre *à la marche inégale !* donner *des flammes* à l'insomnie ! et les feux célestes, qui n'ont jamais signifié que les astres ou les météores, mis à la place du feu céleste qui anime les humains ! C'est abuser étrangement du principe qui recommande le pluriel en poésie : c'est par une suite de ce même abus du même principe, que l'auteur emploie plusieurs fois le mot *essors,* qui n'a jamais été français :

Dirigent vers Buffon leurs sinistres essors.
Son âme ardente et pure,
Dans ses brillans essors, planait sur la nature.

Quel style! le début de l'ode est peut-être encore plus extraordinaire :

Cet astre, *roi du jour, au brûlant diadême,*
Lance d'aveugles feux, et s'ignore lui-même,
Il éclaire le monde, et ne le connaît pas;
Mais *l'astre du génie, intelligent, sublime,*
Du ciel *perce l'abîme,*
L'embrasse, et des dieux même ose y suivre les pas.

Analysez cette strophe, il en résultera le plus inintelligible amphigouri. Permettons au poëte d'appeler le soleil *roi du jour*, expression beaucoup moins heureuse et beaucoup moins claire que celle de père du jour; de lui donner un *brûlant diadême*, tel qu'on pourrait le donner à Vulcain dans la mythologie grecque, ou à Satan dans la théologie chrétienne; mais qu'est-ce que le soleil *lançant d'aveugles feux, et s'ignorant lui-même?* De deux choses l'une: ou le soleil est ici personnifié, ou il ne l'est pas. S'il ne l'est pas, c'est tout naturellement un globe de feu, un être inanimé; il est tout simple qu'il s'ignore lui-même, et si simple que ce n'est pas la peine de le dire, du moins de cette manière; mais s'il est *roi du jour*, et s'il a *un*

brûlant diadême, il est donc personnifié. Alors ce n'est autre chose qu'Apollon, le dieu de la lumière et des arts, qui ne *lance* point d'*aveugles feux*, et qui ne *s'ignore* point lui-même. Cette conséquence est d'autant plus nécessaire, que toute l'ode est fondée sur la mythologie ancienne, puisqu'elle anime l'envie, la fièvre, l'insomnie, qu'on y fait intervenir une ombre, les parques, etc. Qu'a donc voulu dire l'auteur? Il a voulu nous apprendre que l'*astre du génie* était intelligent. Un *astre intelligent! Qu'il perçait l'abîme du ciel, et qu'il l'embrassait*, etc.

Il est donc bien évident que l'on peut écrire un ouvrage entier sans s'être entendu soi-même, sans s'être rendu compte d'une seule idée. On a beau dire, ce caractère est plus particulier qu'aucun autre aux productions de notre siècle. Voilà ce qu'a produit cette foule d'énergumènes, qui, dans vingt journaux à leurs ordres, et dans mille brochures de leur composition, répètent avec une emphase si monotone les mots de génie, de coloris, de chaleur; et quand ils les ont vaguement accumulés, pensent avoir répondu à tout, et rejettent loin d'eux avec tant de mépris la raison, la clarté, le naturel, le jugement, le goût, la pureté, la précision; enfin tout ce dont

faisaient cas *de petits esprits*, tels que Virgile, Racine, Voltaire, oracles éternels de la *pusillanime médiocrité*.

Cette sorte d'exagération, que l'on prend pour de la force, peut-elle être plus clairement marquée que dans la strophe où le poëte veut peindre la fièvre et l'insomnie sortant des enfers pour aller exécuter les ordres de l'Envie ?

Elle dit, et courant le long des rives sombres,
Ces monstres font frémir jusqu'au tyran des ombres.
L'Érèbe est effrayé de les avoir produits ;
Et le fatal instant où leur essaim barbare
S'envole du Tartare,
Semble adoucir l'horreur des éternelles nuits.

Deux monstres ne peuvent guère former un essaim ; mais qui croirait qu'il est question de la fièvre et de l'insomnie ? et que dirait de plus l'auteur, s'il faisait sortir des enfers le fanatisme, la vengeance, la discorde, etc. ? La manie des grands mots n'examine pas s'il s'agit de petites choses.

Nous voudrions pouvoir opposer à tant de fautes quelques strophes d'une beauté réelle ; mais à peine y en a-t-il une de cette espèce : voici celle qui nous a paru la meilleure :

Que vois-je ! ah ! cette main si rapide et si sûre,
Qui d'un trait enflammé sut peindre la nature,

Se glace, et sent tomber son immortel pinceau ;
Et déjà sur ses yeux qu'allumait le génie,
La fièvre et l'insomnie
Ont des pâles douleurs étendu le bandeau.

L'idée d'introduire l'ombre d'une épouse, s'efforçant de fléchir le roi des enfers en faveur de M. de Buffon, est beaucoup meilleure que la première fiction qui amène le danger de l'historien de la nature ; et ce vers :

Sois sensible deux fois aux larmes de l'amour,

a été cité avec raison comme un vers heureux : presque tout le reste est d'un style pénible, contourné, obscur, offensant à la fois la langue et l'oreille :

Et les bords du Léthé *t'en devinrent* plus doux.

. . . . . .

Nos cœurs et nos penchans *suivaient un même cours*, etc.

. . . . . .

Dès mon aurore, hélas ! *plongée aux sombres rives*, etc.
A peine elles touchaient *au seuil du noble asyle*, etc.

Sont-ce là des vers lyriques ? Les termes parasites sont encore un des défauts de l'auteur ; le mot *rouler* revient trois fois dans cinq strophes :

Sur son axe *rouler* dans l'océan des airs, etc.

. . . . . .

Devant son char tonnant *roule* en vain les orages, etc.

. . . . . .

Là, dans l'immensité l'éther *roule ses ondes*, etc.

et un moment après on trouve encore :

La nuit avec horreur *roule* son char d'ébène.

Le mot *immortel* revient encore plus souvent. Ces défauts sont moins graves que ceux que nous avons été obligés de relever; mais ils se font sentir dans un ouvrage de cent cinquante vers. C'en est encore un, aux yeux des juges sévères, que d'emprunter des hémistiches connues par leur beauté, et de les placer moins heureusement. Tout le monde sait ces beaux vers de Rousseau :

Lachésis apprendrait à devenir sensible,
Et le double ciseau de sa sœur inflexible,
Tomberait devant moi.

M. Le Brun a mis :

Lachésis s'en émeut : Clotho *devient sensible ;*
Mais *sa sœur inflexible*,
Déjà presse le fil entre ses noirs ciseaux.

Voilà encore une occasion de comparer la manière moderne avec celle des modèles du bon style. Rousseau, dans ses belles odes, a mérité ce titre par son harmonie et son expression. Quel tableau du moment où les divinités de

l'enfer s'attendrissent, dans ces trois vers que nous venons de citer! quel heureux accord de l'image qu'ils expriment avec le mouvement de la phrase! et comme elle tombe d'une manière admirable par ce vers pittoresque :

Tomberait devant moi!

On voit tomber le ciseau. Voilà de la vraie poésie : elle n'est pourtant ni bizarre ni baroque. Il n'a pas fallu *créer une langue* pour trouver ces beautés, il n'a fallu qu'avoir l'oreille et l'imagination sensibles. Voulez-vous voir M. Le Brun exprimer la même chose dans ces vers où il peint la Parque attendrie en faveur de M. de Buffon :

Tes pleurs, nouvelle Alceste, ont sauvé ton époux,
Tu vois le noir ciseau pardonner à sa proie;
Un cri *marque ta joie*,
Et les bords du Léthé t'en deviennent plus doux.

Le noir ciseau pardonner à sa proie! Écoutez les prédicateurs de la nouvelle doctrine, vous allez les voir dans l'admiration. Voilà de ces choses, disent-ils, *qui séparent un homme du vulgaire des versificateurs.*

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

Mais comparez le *ciseau* qui *pardonne* au *ciseau* qui *tombe*, et jugez entre une image naturelle et vraie, et une expression recherchée.

Comme la première est touchante! et comme l'autre est froide! Comment ne s'aperçoit-on pas que ce n'est pas le *ciseau* qu'il fallait attendrir, que ce n'est pas lui qui doit *pardonner!* Et *la proie* d'un *ciseau!* autre espèce de recherche tout aussi déplacée. *Un cri marque ta joie*, est peut-être pis que tout le reste, parce que ce vers est glacial. Quoi! le cri de joie qui échappe à l'âme au moment d'un bonheur inespéré, est un cri qui *marque la joie!* Voilà de ces fautes qui tuent.

L'épître sur la plaisanterie est meilleure que l'ode. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore beaucoup de fautes, que le style n'en soit décousu, trop chargé d'épithètes et de termes abstraits; mais il y a des vers bien tournés dans cette pièce, qui n'est d'ailleurs qu'un commentaire de quelques vers de Boileau, dans l'épître sur le Vrai.

Quelle gloire en effet pour tout être qui pense,
De vieillir dans ces jeux d'enfantine démence,
D'avilir son esprit, noble présent des dieux,
Au rôle indigne et plat d'un farceur ennuyeux,
Qui payant son écot en équivoques fades,
Envie à Taconnet l'honneur de ses parades;
Et même en cheveux gras, parasite bouffon,
Transporte ses tréteaux chez les gens du bon ton!

Ces vers sont dans le style de l'épître satirique,

ainsi que les deux suivans, et quelques autres :

Je plains le malheureux qui s'est mis dans la tête,
De plaire aux gens d'esprit à force d'être bête, etc.

Ceux-ci sont d'un mérite fort supérieur.

D'une gaîté sans frein rejetez la licence,
Et respectez les dieux, la pudeur et l'absence.
Qu'un ami par vos mains ne soit point immolé :
En vain le repentir honteux et désolé
Court après le bon mot aux ailes trop légères ;
Il perd ses pas tardifs et ses larmes amères.
L'amour-propre offensé ne pardonne jamais.

Voilà des vers du bon genre, et qui prouvent un talent poétique, qui s'élèverait plus souvent, s'il n'était corrompu par le détestable goût qui a fait tant de progrès, et s'il voulait suivre de meilleurs modèles. Un ami éclairé et sincère ne passerait point à M. Le Brun des vers tels que ceux-ci :

Psyché, du sentiment n'emprunte que *les armes*.

Les armes du sentiment! A quoi a-t-il pensé?

L'aimable vérité rit *dans des coupes d'or*.

Pourquoi *dans des coupes d'or?* Les festins les plus magnifiques sont-ils les plus gais? Rien n'est plus faux que cette image; mais l'auteur aime à employer le mot de *coupe*. Dans l'ode dont nous

venons de parler, il fait boire à M. de Buffon *la coupe de la gloire*. Se flatterait-il de nous faire comprendre bien clairement ce que c'est que *la coupe de la gloire?*

Nous ne pouvons donner à M. Le Brun un meilleur conseil que celui de tâcher de suivre dans la poésie les mêmes principes de style que M. de Buffon a suivis dans sa prose éloquente, où il a su être élevé sans enflure, noble sans recherche, énergique sans roideur et sans obscurité.

ODE

Sur la guerre présente, après le combat d'Ouessant, par M. Gilbert (1).

De la même plume dont M. Gilbert attaque les plus grands talens qui aient illustré notre littérature, il célèbre la gloire de nos succès politiques et militaires. Il change de caractère en changeant de sujet, et passe de l'amertume de la satire à l'enthousiasme de la louange; car enfin, Hésiode a dit que le chanteur porte envie au chanteur,

---

(1) *Voyez* Cours de Littérature, tome XIII, pages 65, 271, 283, 341, 350.

et l'artiste à l'artiste; mais il n'a point dit que l'homme de lettres portât envie au guerrier.

Le début de cette ode nous a paru poétique, malgré quelques fautes. En voici les deux premières strophes :

Il a fui devant nous pour retarder sa perte,
Ce peuple usurpateur de l'empire des eaux;
A peine pour combattre, ont paru nos vaisseaux,
Il laisse au loin la mer déserte;
Des Français menaçans l'image le poursuit;
Il fuit encor, caché sous de lâches ténèbres,
Et dans ses ports, jadis célèbres,
Il court de son salut rendre grâce à la nuit.

Tu disais cependant, anarchique insulaire:
Environné des mers, seul, je suis né leur roi.
L'orgueil des nations s'abaisse avec effroi,
Sous mon trident héréditaire.
Les Français sont ma proie; ils n'affranchiront pas
Les humbles pavillons que mon mépris leur laisse,
Déjà vaincus de leur mollesse,
Et du seul souvenir de nos derniers combats.

A peine pour, au commencement d'un vers, et *la mer déserte*, à la fin d'un autre, ne forment pas, dans une ode, un choix de sons bien harmonieux. *Jadis célèbres* est une faute plus grave. Quoi! parce que les Anglais ont eu du désavantage dans une action, leurs ports ont-ils cessé d'être célèbres?

Ces froides hyperboles
Sont d'un déclamateur amoureux des paroles,

disait Boileau.

On connaît ces vers de Racine fils, imités de l'Écriture : *Dans ton cœur tu disais*, etc. Il est difficile que ces formes lyriques ne soient pas un peu usées, et il faut les pardonner à l'écrivain qui sait les relever par la beauté de son expression. *Déjà vaincus de leur mollesse*, est encore une heureuse imitation. *Je suis vaincu du temps*, disait Malherbe. On dirait en prose : *Je suis vaincu par le temps, par la mollesse;* et toutes les fois que l'on peut distinguer de la prose les tournures de la poésie, c'est un avantage pour la dernière.

Nous ne pouvons pas être aussi contens de la strophe suivante :

De tes chefs dédaigneux, l'espérance insensée
D'avancer, publiait nos vaisseaux prisonniers;
Et Londres attendait nos plus braves guerriers,
Qu'ils enchaînaient dans leur pensée :
A leur table insultante ils conviaient Bourbon,
Bourbon, qui, sur les flots essayant sa vaillance,
Prouve sa royale naissance,
En bravant des périls aussi grands que son nom.

Publiait nos vaisseaux prisonniers, est une expression sèche et prosaïque. *Qu'ils enchaî-*

naient dans leur pensée, pour dire *qu'ils se flattaient d'enchaîner*, nous paraît une espèce d'amphigouri. *Des périls aussi grands que son nom*, forment une phrase vide de sens. Quel rapport de la grandeur d'un péril à la grandeur d'un nom ? Lucain a très-bien dit :

Credit jam digna pericula Cæsar
Fatis esse suis.

« César croit reconnaître des périls dignes de sa destinée. » L'idée est également grande et juste. L'on conçoit qu'un héros peut, dans son enthousiasme, se dire à lui-même : « Voilà un danger digne de moi, digne de mon courage. » Mais s'il disait : « Voilà un péril aussi grand que mon nom, » il serait ridicule.

La strophe sur Dunkerque nous a paru la meilleure de l'ouvrage. Le poëte s'adresse aux guerriers français :

Vengez-nous ; il est temps que ce voisin parjure
Expie et son orgueil et ses longs attentats ;
D'une servile paix prescrite à nos états,
C'est trop laisser vieillir l'injure :
Dunkerque vous implore ; entendez-vous sa voix
Redemander les tours qui gardaient son rivage,
Et de son port dans l'esclavage,
Les débris s'indigner d'obéir à deux rois ?

Ces vers sont également beaux par le mouve-

ment, par la tournure, par l'expression; et c'est en écrivant ainsi que l'on peut parvenir à manier la lyre de Rousseau. Mais plus nous nous sommes empressés d'offrir au lecteur ce qu'il y avait dans cette ode de plus digne de son suffrage, plus nous nous croyons obligés de relever une partie des défauts qui défigurent tout le reste.

Cette critique est d'autant plus nécessaire, que les fautes que nous allons remarquer dans M. Gilbert, appartiennent la plupart à des principes d'erreur qui s'accréditent aujourd'hui, et qui commencent à faire succéder l'époque de l'extrême corruption, à celle des lumières et du bon goût. En effet, nous n'ignorons pas qu'un essaim très-nombreux de nouveaux critiques et de jeunes rimeurs est convenu de ne rien trouver de beau que ce qui sort du naturel, de n'admirer que ce qui est extraordinaire, de ne voir la force que dans la recherche, et de ne trouver (suivant l'expression de Pétrone) de langage poétique que celui qui n'est pas humain : *Plus poëticè quàm humanè.*

Ils ne font pas réflexion que ce qu'ils demandent est précisément ce que nos plus grands maîtres, tous les grands modèles, anciens et modernes, nous ont appris à rejeter, et par leurs préceptes et par leurs exemples. Ils ne songent

pas que le principal mérite des excellens écrivains, de Boileau, de Racine, de Voltaire, est l'opposé de la manière d'écrire qu'on voudrait mettre à la mode aujourd'hui; que, sous la plume de ces grands poëtes, tout ce qu'il y a de plus hardi dans les tropes et dans les figures, est toujours si heureusement placé, qu'il semble que l'auteur n'ait rien hasardé, et qu'on ne s'aperçoit que par réflexion, des beautés neuves que leur imagination a répandues dans leur style; ils ne songent pas que tout ce qui sent l'effort et la recherche, déplaît au lecteur, qui souffre de la fatigue du poëte.

On en est venu jusqu'à mépriser tout haut la poésie de Voltaire et de Racine; on assure que leur style est sans génie. De jeunes versificateurs se flattent de créer une langue qui n'a pas été celle de ces grands hommes; cette dernière leur paraît trop naturelle et trop facile, et ils oublient que c'est précisément ce que les meilleurs critiques et les esprits les plus éclairés, Horace, Quintilien, ont désigné comme la marque de la perfection.

Qui vis speret idem.... frustrà multùmque laboret.

Que résulte-t-il de cette doctrine contagieuse? C'est que l'on se fait un style systématiquement mauvais; que les auteurs, se guindant de toute

leur force pour s'élever au sublime, retombent de tout leur poids dans le galimatias; et l'on pourrait appliquer à la peine que prennent nos versificateurs pour gâter tout ce qu'ils font, le mot d'un moraliste éloquent, qui a dit quelque part, que certains hommes s'efforcent d'être pires qu'ils ne peuvent.

Voyons, d'après ces réflexions, les vers de M. Gilbert, et ils en deviendront la démonstration la plus évidente. L'apostrophe, par exemple, est une figure poétique, et faite surtout pour l'ode; mais l'excès des meilleures choses est un abus vicieux. M. Gilbert, oubliant le principe commun, et qui n'en est pas moins vrai, semble persuadé qu'un poëte ne doit jamais s'exprimer que par apostrophe: du moins ne procède-t-il jamais autrement.

Rendez-nous ce héros, mer trop long-temps jalouse,
C'est à lui d'annoncer la honte des Anglais.
Il vient; feux d'allégresse, entourez son palais,
Qu'attristaient les pleurs d'une épouse:
O tendresse, ô transport par la gloire permis,
Couple heureux, plaisir pur, etc.

Ces dernières apostrophes ne sont point déplacées; elles expriment l'ivresse de la joie qui peut multiplier les mêmes figures; mais plus elles étaient convenables dans cet endroit, moins il

fallait se permettre d'en accoupler deux autres dans les quatre premiers vers de la strophe: *Mer trop long-temps jalouse! Feux d'allégresse!* Ces saccades continuelles essoufflent le lecteur, et prouvent l'embarras du poëte beaucoup plus que son enthousiasme.

Continuons, et nous verrons la même figure de strophe en strophe.

Aux armes, fils des rois, nos vaisseaux vous demandent, etc.

. . . . . .

Soldats illustrés d'un succès,
Fendez les eaux, fuyez la terre, etc.

. . . . . .

Français, vous combattez pour l'honneur des Français, etc.

. . . . . .

Dieu qui tient sous tes lois la fuite et la victoire, etc.

. . . . . .

Naissez, fils de l'état, pour le voir triomphant!
Grand Dieu, tu ne veux point, déshonorant nos armes, etc.

. . . . . .

Non, généreux guerriers, cet enfant vous présage, etc.

. . . . . .

Nuit qui sauvas l'Anglais, prompt à fuir nos vaisseaux,
C'est toi que j'en atteste; et toi guerre intestine, etc.

. . . . . .

O vous qu'ils opprimaient, fils des mêmes ancêtres, etc.

. . . . . .

Colons républicains par la victoire absous, etc.

. . . . . .

Les voyez-vous, guerriers, ces fantômes terribles? etc.
Mânes de nos héros, vous serez satisfaits, etc.

En voilà-t-il assez? nous nous lassons de citer; et quel lecteur ne se lasserait de tant d'apostrophes accumulées? Il est clair qu'aux yeux de M. Gilbert, et de ceux qui admirent ce style, tout ouvrage doit paraître sans mouvement, quand il ne va pas par sauts et par bonds, et qu'il ne donne pas sans cesse au leeteur les mêmes secousses; et c'est ainsi que les préjugés servent à corrompre le style, après avoir corrompu le goût.

Qu'on lise les belles odes de Rousseau, celles où il a été le plus poëte, les odes d'Horace et de Pindare, écrites dans des langues qui exigent moins de liaisons que la nôtre, et l'on n'y verra jamais ni le modèle, ni l'excuse de cette insupportable monotonie.

Mais ce n'est pas seulement la multiplication des mêmes figures qui est nécessaire pour obtenir le suffrage de nos nouveaux législateurs. Il faut surtout entasser des expressions incroyables et qui ne ressemblent à rien, des tournures baroques, des constructions barbares; aussi combien ne doivent-ils pas être contens d'une strophe telle que celle-ci, où le poëte s'adresse aux Américains :

Peignez votre univers, où le pouvoir expire!
De leur domaine ingrat, retranché pour jamais,

La liberté transfuge opposant à l'Anglais
Empire élevé contre empire;
Leurs climats épuisés d'hommes et de trésors;
Les champs américains dévorant leurs armées;
Leurs flottes en vain consumées;
Leur triple état courant s'engloutir sur vos bords.

Que veulent dire des *flottes en vain consumées? Opposant à l'Anglais empire élevé contre empire*, est un solécisme inexcusable : ce n'est pas là le cas où l'on peut retrancher l'article. S'il eût mis *opposant empire contre empire;* la phrase était correcte; le verbe *élevé*, mis entre les deux, la rend barbare. Mais quelque chose de pis, c'est *un triple état qui court s'engloutir.* Quelles expressions boursoufflées! Voici une autre strophe tout à fait inintelligible:

Bientôt vous entendrez par cent bouches rivales,
L'airain contre l'airain, tonnant avec fracas?
Vaisseaux heurtant vaisseaux; soldats contre soldats,
Epuisant leurs haines natales.
Triomphons ou mourons : quel opprobre éternel,
Si la plus noble paix, digne prix de nos armes,
Ne suit les premières alarmes,
Dont Louis voit troubler son règne paternel!

Nous ne parlons pas de cette hémistiche, *vaisseaux heurtant vaisseaux*, qui est de la langue de Chapelain; mais après celui-ci, *triomphons ou mourons*, c'est une chose bien étrange que

les vers qui terminent la strophe. Au fracas des premiers, on croit entendre Tyrthée qui exhorte des soldats ; mais si, après avoir dit aux Spartiates, *il faut vaincre ou mourir*, il eût ajouté : *Quel opprobre si nous ne faisons pas la plus noble paix !* on peut croire que les Spartiates, qui ne riaient guère, auraient répondu par un éclat de rire. Nous ne pensons pas non plus que ce poëte guerrier parlât à ses compatriotes, du style dont M. Gilbert parle aux siens, dans des vers tels que ceux-ci :

Ici sont les Anglais : des dangers qu'il affronte,
Chacun de vous aura son père spectateur.
Marchez, vous disent-ils, devant vous est l'honneur ;
Derrière, à vos côtés, la honte.

Est-ce par cet amas de trivialités baroques, que l'on croit remplacer l'énergie franche et militaire qui devait caractériser en cet endroit le style du poëte ? On ne se permettrait pas en prose noble, une ligne telle que celle-ci : *Chacun de vous aura son père spectateur !* Ce vers n'a pas même de césure, et l'on ne peut dire, ni en vers, ni en prose, *avoir son père spectateur*. C'est peut-être aussi la première fois qu'on a mis *derrière* en vers ; et si la honte est *derrière* les guerriers, pourquoi serait-elle *à* leurs

côtés? Tout cela blesse le bon sens autant que la langue.

Eveillez-vous, guerriers, et rendez à nos rois
Le trône des états humides.

On dit bien les *liquides royaumes*, les *royaumes humides*; mais les *états humides* sont une expression ridicule. Le goût le plus commun apprend à sentir cette différence.

Vos efforts commandaient la guerre qui s'élève.

Qui est-ce qui se douterait que cela veut dire: *Vos affronts vous obligeaient à la guerre! commandaient la guerre!* De telles expressions, quand elles ne sont pas commandées par ce qui précède et par ce qui suit, quand leur énergie n'ajoute pas à la clarté du sens, et ne rend pas l'idée plus frappante, jettent des ténèbres épaisses sur le style, et rebutent le lecteur, qui se lasse de deviner des énigmes.

Des deux côtés l'onde promène
Des forêts, des cités enceintes de guerriers.

Quelle bouffissure! L'auteur croit excuser ces fautes énormes par une citation de Virgile, comme si le génie d'une langue était celui d'une autre. *Machina fœta armis* peut être très-bon en latin; mais *des forêts enceintes de guerriers*,

sont aussi grotesques en français, qu'une ville grosse d'habitans.

Non, généreux guerriers, cet enfant vous présage
Et la faveur du Ciel et des lauriers certains;
Cette épée en fureur, qui s'agite en vos mains,
Lui doit la mer pour apanage.

L'*épée en fureur* est une hardiesse que comporte la poésie lyrique, qui anime tout; mais, dans quelque poésie que ce soit, peut-on dire qu'*une épée doit la mer pour apanage?* C'est réunir la sécheresse et l'enflure. Au contraire, l'image qui termine cette strophe nous paraît vraiment poétique.

Et toi, guerre intestine,
Qui tient la dernière ruine
Pendante sur le front de ces tyrans des eaux.

Ces expressions absolument latines, nous paraissent transportées avec beaucoup d'art dans la langue française.

Dieu, qui tiens sous tes lois la fuite et la victoire;
Toi, dont le souffle appaise et soulève les eaux,
Qui pousses à ton gré les empires rivaux,
Vers leur décadence ou leur gloire, etc.

Ces idées, qui ont été si souvent employées, devraient être rajeunies par le style, et le poëte les gâte par le mauvais goût. Cette expression

de *pousser les empires vers leur décadence*, n'est ni assez noble, ni convenable au sujet; et peut-on *pousser des empires vers leur gloire?*

Nous n'étendrons pas plus loin nos remarques: en voilà assez pour faire voir ce que nous avons dit d'abord, qu'il semble que nos versificateurs veuillent ramener la langue de Ronsard et de Brébeuf; qu'il ne tient pas à eux que cent ans de leçons et de modèles ne nous deviennent inutiles, et qu'ils font autant d'efforts pour nous replonger dans la barbarie, qu'on en a fait pour nous en tirer.

Nous finirons par opposer à cette manie des figures, qui est la manie du moment, un passage de Quintilien, cet esprit si judicieux, dont les leçons imprescriptibles seront, dans tous les temps, le code de la raison et du bon goût: *Ut modicus atque opportunus translationis usus illustrat orationem; ità frequens obscurat; continuus verò in allegoriam et enigma exit.*

« Si la métaphore bien placée et d'un usage modéré jette de l'éclat sur le style, la métaphore fréquente y répand des ténèbres, et la continuité des figures dégénère en jeux de mots et en énigmes. »

Nous citerons le même auteur à ceux qui prennent les excès ou les abus pour de la force. *Tumidos, et corruptos, et tinnullos quocumque alio cacozeliae genere peccantes, certùm habeo non virium, sed infirmitatis vitio laborare; ut corpora non robore sed valetudine inflantur.* « Je suis bien convaincu (dit ce grand critique) que les écrivains qui pèchent par l'emphase, par le mauvais goût, par les faux agrémens, enfin, par tous les genres d'affectation, tombent dans ces défauts, non par trop de force, mais par faiblesse, comme l'enflure du corps est une preuve de maladie, et non pas de santé. » Il est impossible d'exprimer une idée plus vraie, par une comparaison plus juste. Nous souhaitons que M. Gilbert, et ceux qui lui ressemblent, réfléchissent sur ces vérités. S'il en profite, le même talent qui lui a inspiré quelques belles strophes, pourra le conduire jusqu'à faire un ouvrage; mais, lorsque l'on met son amour propre à mépriser ses maîtres, et son ambition à être loué par des écoliers, l'habitude du mauvais goût finit par étouffer le talent, qui décroît toujours quand il n'augmente pas, et auquel on peut appliquer ces deux vers de Voltaire:

L'âme est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

ÉLOQUENCE.

ÉLOGES

Lus dans les séances publiques de l'Académie française, par M. d'Alembert, secrétaire perpétuel de cette Académie (1).

Après les applaudissemens qu'ont reçus aux séances de l'académie les différens morceaux rassemblés dans ce volume, il ne fallait pas moins que tout le mérite de leur auteur, pour leur assurer un égal succès à la lecture du cabinet. Ses ennemis ont prétendu, dit-on, dans des brochures satiriques, que tout le plaisir que ces éloges ont fait dans nos assemblées, tenait uniquement au prestige d'un débit séduisant; mais en lisant l'ouvrage, on verra que ce grand art de l'auteur n'est autre chose que celui de penser et d'écrire. De tous ces éloges, recueillis aujourd'hui pour la première fois, il n'y en a

(1) *Voyez* le Cours de Littérature, tome XV, pages 5, 84 et suivantes; tome VI, page 317.

pas un seul qui ne contienne des idées très-judicieuses sur le caractère des personnages dont il est question, sur la trempe de son génie, sur l'art dont il s'est occupé. Personne n'a mieux rempli le vœu que formait l'abbé de Saint-Pierre, un des académiciens qu'a célébrés l'éloquent secrétaire. Il voulait, suivant l'expression de ce dernier, *que les éloges servissent de cadre et comme de prétexte à des leçons importantes, tracées ou par les succès, ou même par les fautes de ces grands hommes*. L'auteur a su joindre à l'intérêt qui naît de la variété des objets, celui d'un style toujours élégant et ingénieux, qui se proportionne à tous les sujets, et se plie à tous les tons; et la devise de ce livre aussi agréable qu'instructif, doit être celle qu'Horace assigne à la perfection : *Utile dulci*.

Nous allons mettre le lecteur à portée de juger lui-même de la manière dont M. d'Alembert sait caractériser les hommes célèbres dont il honore la mémoire. Nous nous sommes renfermés dans des bornes très-étroites; et si nous restreignons malgré nous des citations que nous voudrions étendre, nous sommes bien sûrs du moins qu'elles suffiront pour inspirer à tous les lecteurs éclairés le désir d'y suppléer en lisant l'ouvrage entier.

Le premier de ces éloges est celui de Massillon. Ceux qui s'occupent de l'éloquence de la chaire, trouveront sans doute que celle de ce grand modèle est ici très-bien saisie et très-bien peinte. « Il était persuadé que si le ministre de » la parole divine se dégrade en annonçant d'une » manière triviale des vérités communes, il » manque aussi son but en croyant subjuguer, » par des raisonnemens profonds, des auditeurs » qui, pour la plupart, ne sont guère à portée » de le suivre; que si tous ceux qui l'écoutent » n'ont pas le bonheur d'avoir des lumières, » tous ont un cœur où le prédicateur doit aller » chercher ses armes; qu'il faut, dans la chaire, » montrer l'homme à lui-même, moins pour » le révolter par l'horreur du portrait, que » pour l'affliger par la ressemblance; et qu'enfin, » s'il est quelquefois utile de l'effrayer et de le » troubler, il l'est encore plus de faire couler » ces larmes douces, bien plus efficaces que » celles du désespoir.

» Tel fut le plan que Massillon se proposa, » et qu'il remplit en homme qui l'avait conçu, » c'est-à-dire, en homme supérieur. Il excelle » dans la partie de l'orateur, qui seule peut » tenir lieu de toutes les autres; dans cette » éloquence qui va droit à l'âme, mais qui l'agite

» sans la renverser, qui la consterne sans la
» flétrir, et qui la pénètre sans la déchirer. Il
» va chercher au fond du cœur ces replis cachés
» où les passions s'enveloppent, ces sophismes
» secrets dont elles savent si bien s'aider pour
» nous aveugler et nous séduire. Pour combattre
» et détruire ces sophismes, il lui suffit presque
» de les développer; mais il les développe avec
» une onction si affectueuse et si tendre, qu'il
» subjugue moins qu'il n'entraîne; et qu'en
» nous offrant la peinture de nos vices, il sait
» encore nous attacher et nous plaire. Sa dic-
» tion, toujours facile, élégante et pure, est
» partout de cette simplicité noble, sans laquelle
» il n'y a ni bon goût ni véritable éloquence;
» simplicité qui, étant réunie dans Massillon,
» à l'harmonie la plus séduisante et la plus
» douce, en emprunte encore des grâces nou-
» velles; et, ce qui met le comble au charme
» que fait éprouver ce style enchanteur, on
» sent que tant de beautés ont coulé de source,
» et n'ont rien coûté à celui qui les a produites.
» Il lui échappe même quelquefois, soit dans
» les expressions, soit dans les tours, soit dans
» la mélancolie si touchante de son style, des né-
» gligences qu'on peut appeler heureuses, parce
» qu'elles achèvent de faire disparaître, non-

» seulement l'empreinte, mais jusqu'au soup-
» çon du travail. C'est par cet abandon de lui-
» même que Massillon se faisait autant d'amis
» que d'auditeurs; il savait que plus un orateur
» paraît occupé d'enlever l'admiration, moins
» ceux qui l'écoutent sont disposés à l'ac-
» corder, et que cette ambition est l'écueil de
» tant de prédicateurs qui, chargés, si on peut
» s'exprimer ainsi, des intérêts de Dieu même,
» veulent y mêler les intérêts si minces de leur
» vanité. »

M. d'Alembert s'est bien gardé d'établir entre Massillon et Bourdaloue un parallèle qui n'aurait pas échappé à un rhéteur vulgaire. Ces sortes de parallèles, dit-il, féconde matière d'antithèses, prouvent seulement qu'on a plus ou moins le talent d'en faire. Et d'ailleurs, quel homme de goût imaginera de rapprocher ces deux prédicateurs, qui sont si éloignés l'un de l'autre, comme écrivains et comme orateurs, puisque l'un n'eut que le mérite, très-grand à la vérité pour son temps, d'amener le premier la raison dans la chaire, et que l'autre y amena l'éloquence, mérite très-grand pour la postérité? M. d'Alembert, sans paraître vouloir décider entr'eux, tranche d'un seul mot la question, qui, après tout, n'en est plus une pour tous les

bons juges. *En comptant le nombre des lecteurs*, dit-il, Massillon aurait tout l'avantage; Bourdaloue n'est guère lu que des prédicateurs ou des âmes pieuses; son rival est dans les mains de tous ceux qui lisent.

Nous pouvons ajouter ici, comme un fait dont nous sommes très-sûrs, que les sermons de Massillon, prêchés dans des églises de village, y produisent beaucoup plus d'effet que tous les autres. Un curé qui, sur ce point, était d'une grande franchise, répondit, il y a quelque temps, à des personnes qui le félicitaient sur la manière dont il avait été écouté dans son prône : Cela m'arrive toujours quand je leur prêche Massillon. C'est que l'éloquence du cœur est faite pour le monde.

L'auteur observe, pour mettre le comble à l'éloge de Massillon, « que le plus célèbre écrivain » de notre nation et de notre siècle faisait, des » sermons de ce grand orateur, une de ses lec- » tures les plus assidues; que Massillon était » pour lui le modèle des prosateurs, comme » Racine celui des poëtes, et qu'il avait toujours » sur la même table le *Petit Carême et Athalie*. » Ce n'est pas que M. de Voltaire ne sentît plus que personne la prodigieuse distance d'un beau discours à une belle tragédie; mais infiniment

sensible au mérite du style, il pensait que Massillon et Fénélon avaient donné à notre prose le charme et la douceur que Racine a mis le premier dans nos vers; et, dans l'Encyclopédie, à l'article *Éloquence*, c'est Massillon qu'il a cité. M. d'Alembert rapporte le mot d'un homme d'esprit : que Bourdaloue étant plus raisonneur, et Massillon plus touchant, un sermon excellent, à tous égards, serait celui dont Bourdaloue aurait fait le premier point, et Massillon le second. Nous ne pouvons pas être de l'avis de cet homme d'esprit; il nous semble qu'un sermon de ce genre serait une étrange bigarrure. C'est un des vœux que l'on forme aujourd'hui le plus souvent, et que l'on peut mettre au nombre des vœux bien mal entendus, que celui de voir réunir ainsi dans un même ouvrage ou dans un même homme, des talens disparates ou étrangers l'un à l'autre, qui, le plus souvent, s'excluent et se repoussent mutuellement.

L'éloge de Massillon ne pouvait pas être plus heureusement terminé. « L'académie qui l'a possédé si peu, n'a pas laissé de sentir vivement » sa perte; elle a du moins eu la consolation de » le voir dignement remplacé par M. le duc » de Nivernais qui a été son successeur. »

Dans l'éloge de Despréaux, l'auteur relève avec

beaucoup d'agrément et de finesse la manière maladroite dont les partisans de l'antiquité la défendaient contre Despréaux, dans la querelle trop fameuse des anciens et des modernes. « Per-
» rault et ses partisans, tous occupés à rendre
» bien ou mal à Despréaux les ridicules qu'ils en
» recevaient, auraient peut-être trouvé aisé-
» ment, avec un sens plus rassis et plus de con-
» naissance des hommes, le moyen de ramener
» ou de calmer au moins leur adversaire; car,
» supposons pour un moment, que dans le fort
» de cette violente querelle, Perrault eût dit à
» Despréaux : Euripide est sans doute un grand
» poëte tragique, mais de bonne foi, votre ami
» Racine ne l'a-t-il pas surpassé? Horace, Ju-
» vénal et Perse, étaient des satiriques du pre-
» mier ordre; mais vous, M. Despréaux, n'êtes-
» vous pas supérieur à chacun d'eux, puisque
» vous les réunissez tous trois? Homère est le
» prince des poëtes; mais donnez-nous une tra-
» gédie entière de l'Iliade, semblable à quelques
» morceaux que vous nous avez déjà traduits;
» croyez-vous que l'Iliade française dût alors
» rien envier à l'Iliade grecque? Ces questions
» auraient vraisemblablement refroidi le zèle re-
» ligieux de Despréaux pour les anciens qui se
» seraient trouvés aux prises avec son amour-

» propre; et si Perrault eût ajouté : Croyez-
» vous que Louis le Grand ne soit pas supé-
» rieur à Auguste? la dévotion du satirique
» aurait pu se changer en apostasie. »

Nous ne devons pas omettre, dans ce même éloge de Despréaux, une remarque assez importante, et dont l'application n'a eu lieu que trop souvent. Despréaux fut accusé d'une satire contre la société des jésuites, alors très-puissante. « Ce
» n'est ni la première ni la seule fois, dit l'au-
» teur, qu'on a vu des hommes plus redoutables
» par leur pouvoir que par leurs lumières, em-
» ployer ce moyen lâche et honteux pour nuire à
» des écrivains estimables, en leur attribuant des
» satires, qui auraient été meilleures, s'ils avaient
» pu s'abaisser à les écrire, et s'ils eussent daigné
» employer contre la méchanceté puissante l'arme
» du ridicule, la seule qui soit aujourd'hui propre
» à l'effrayer. »

Nous devons encore moins passer sous silence le souvenir des bonnes actions toujours douces à entendre, même pour ceux qui n'ont pas le courage de les imiter. L'abbé de Saint-Pierre nous offre un trait de ce genre, par lequel M. d'Alembert a commencé son éloge. « Le géo-
» mètre Varignon, qui depuis se fit connaître

» par ses ouvrages mathématiques, menait alors
» une vie obscure et pauvre dans la ville de Caen
» sa patrie; il allait souvent disputer à des thèses
» au collége de cette ville, où il avait acquis la
» réputation, qu'il méprisa bien dans la suite,
» d'un subtil et redoutable argumentateur :
» l'abbé de Saint-Pierre, qui étudiait dans ce
» même collége, y connut Varignon, disputa
» beaucoup avec lui sur les questions creuses,
» qui étaient l'unique et malheureuse philoso-
» phie de ce temps-là, et goûta tellement sa
» société, qu'il résolut de l'emmener à Paris,
» où ils devaient trouver, l'un et l'autre, plus
» de secours et de lumières. Il prit une petite
» maison au faubourg Saint-Jacques, et y logea
» avec lui le géomètre son compatriote. Mais
» comme ce savant, absolument sans fortune,
» avait besoin d'une subsistance assurée, pour
» se livrer à son étude favorite, l'abbé de Saint-
» Pierre, malgré l'extrême modicité de son re-
» venu, qui n'était que de 1,800 livres, en dé-
» tacha 300, qu'il donna à Varignon; il fit plus,
» il ajouta infiniment à ce don, par la manière
» dont il l'assura à son ami. Je ne vous donne
» pas, lui dit-il, une pension, mais un contrat,
» afin que vous ne soyez pas dans ma dépen-
» dance, et que vous puissiez me quitter pour

» aller vivre ailleurs, quand vous commencerez
» à vous ennuyer de moi. »

Il y a tel homme de lettres dont le talent a été retardé long-temps, ou même étouffé, faute d'avoir trouvé un ami aussi généreux.

L'auteur remarque, avec l'abbé de Saint-Pierre, les inconvéniens de cette politique timide, si commune parmi les gens de lettres, qui les force presque toujours d'avoir dans leurs écrits un langage assez différent de celui qu'ils ont dans la liberté de la conversation. On dirait souvent qu'il y a dans la littérature, comme dans la philosophie des Orientaux, une doctrine secrète dont il est défendu de développer les mystères. « Les sages, dit l'abbé de Saint-Pierre, se
» traînant à regret et par faiblesse dans les routes
» battues, répètent, en la méprisant, l'opinion
» de la multitude, qui s'y affermit ensuite elle-
» même en la répétant d'après eux, et qui de-
» vient à son tour leur écho, parce qu'ils ont été
» le sien. Notre philosophe prétendait que cette
» frayeur pusillanime de heurter les idées vul-
» gaires, s'était étendue sur les matières même
» où il est le plus évidemment permis de penser,
» d'après soi, sur les objets de littérature et de
» goût; il soutenait que la crainte de s'attirer des
» ennemis, ou tout au moins des injures, avait

» forcé des milliers d'écrivains de rendre hum-
» blement leurs hommages à des pr jugés qu'ils
» savaient nuisibles au bien des lettres; d'adorer
» avec superstition ce qu'ils auraient dû hono-
» rer avec discernement ; de louer à force de
» prudence des productions médiocres hono-
» rées de la protection publique; d'employer
» enfin à ne pas dire leur pensée, tout l'esprit
» qu'ils auraient dû mettre à la dire. En dé-
» plorant cette faiblesse, l'abbé de Saint-Pierre
» aurait pu y trouver un remède ; ce serait que
» chaque homme de lettres laissât un *testament*
» *de mort*, où il s'expliquât librement sur les
» ouvrages, les opinions, les hommes que sa
» conscience lui reprocherait d'avoir encensés,
» et demandât pardon à son siècle de n'avoir
» avec lui qu'une sincérité posthume. En usant
» de cette innocente ressource, les sages qui
» dirigent l'opinion par leurs écrits, n'auraient
» plus la douleur d'accréditer les erreurs qu'ils
» voudraient détruire; et leur réclamation, quoi-
» que timide et tardive, serait comme une porte
» secrète qu'ils ouvriraient à la vérité. »

C'est dans l'éloge de Bossuet que le panégyriste s'est élevé davantage, et qu'il semble avoir pris les pinceaux de ce grand homme pour nous tracer les caractères et les effets de son éloquence.

« Toutes celles, dit-il, qu'il a prononcées (en
» parlant de ses oraisons funèbres), portent
» l'empreinte de l'âme forte et élevée qui les a
» produites; toutes retentissent de ces vérités
» terribles que les puissans de ce monde ne sau-
» raient trop entendre, et qu'ils sont si malheu-
» reux et si coupables d'oublier. C'est là, pour
» employer ses propres expressions, qu'on voit
» *tous les dieux de la terre dégradés par les*
» *mains de la mort, et abîmés dans l'éter-*
» *nité, comme les fleuves demeurent, sans*
» *nom et sans gloire, mêlés dans l'océan*
» *avec les rivières les plus inconnues.* Si dans
» ces admirables discours l'éloquence de l'ora-
» teur n'est pas toujours égale; s'il paraît même
» s'égarer quelquefois, il se fait pardonner ses
» écarts par la hauteur immense à laquelle il
» s'élève : on sent que son génie a besoin de la
» plus grande liberté pour se déployer dans toute
» sa vigueur, et que les entraves d'un goût sé-
» vère, les détails d'une correction minutieuse,
» et la sécheresse d'une composition *léchée*, ne
» feraient qu'énerver cette éloquence brûlante
» et rapide. Son audacieuse indépendance qui
» semble repousser toutes les chaînes, lui fait
» quelquefois négliger la noblesse même des ex-
» pressions : heureuse négligence, puisqu'elle

» anime et précipite cette marche vigoureuse,
» où il s'abandonne à toute la véhémence et
» l'énergie de son âme ; on croirait que la langue
» dont il se sert n'a été créée que pour lui ; qu'en
» parlant même celle des sauvages, il eût forcé
» l'admiration, et qu'il n'avait besoin que d'un
» moyen, quel qu'il fût, pour faire passer dans
» l'âme de ses auditeurs toute la grandeur de
» ses idées. Les censeurs scrupuleux et glacés,
» auxquels tant de beautés laisseraient assez de
» sang-froid pour apercevoir quelques taches qui
» ne peuvent les déparer, méritent la réponse que
» milord Bolingbroke faisait, dans un autre sens,
» aux détracteurs du duc de Marlborough :
» *C'était un si grand homme que j'ai oublié*
» *ses vices*. Cet orateur si sublime est encore
» pathétique, mais sans en être moins grand ;
» car l'élévation, peu compatible avec la finesse,
» peut, au contraire, s'allier de la manière la
» plus touchante à la sensibilité, dont elle aug-
» mente l'intérêt, en la rendant plus noble. Bos-
» suet, dit un écrivain célèbre, obtint le plus
» grand et le plus rare des succès, celui de faire
» verser des larmes à la cour, dans l'oraison fu-
» nèbre de la duchesse d'Orléans, Henriette
» d'Angleterre : il se troubla lui-même, et fut
» interrompu par ses sanglots, lorsqu'il pro-

» nonça ces paroles si foudroyantes à la fois, et
» si lamentables, que tout le monde sait par
» cœur, et qu'on ne craint jamais de trop ré-
» péter :

» O nuit désastreuse ! nuit effroyable ! où re-
» tentit tout à coup comme un éclat de ton-
» nerre, cette accablante nouvelle : *Madame se*
» *meurt, Madame est morte !*

» On trouve une sensibilité plus douce, mais
» non moins sublime, dans les dernières paroles
» de l'oraison funèbre du grand Condé. Ce fut
» par ce beau discours que Bossuet termina sa
» carrière oratoire. Il finit par son chef-d'œuvre,
» comme auraient dû faire beaucoup de grands
» hommes, moins sages ou moins heureux que
» lui. *Prince*, dit-il, en s'adressant au héros
» que la France venait de perdre, *vous met-*
» *trez fin à tous ces discours. Au lieu de*
» *déplorer la mort des autres, je veux dé-*
» *sormais apprendre de vous à rendre la*
» *mienne sainte. Heureux si, averti par ces*
» *cheveux blancs du compte que je dois*
» *rendre de mon administration, je réserve*
» *au troupeau que je dois nourrir de la pa-*
» *role de vie, les restes d'une voix qui*
» *tombe et d'une ardeur qui s'éteint !* La
» réunion touchante que présente le tableau

» d'un grand homme qui n'est plus, et d'un
» autre grand homme qui va bientôt disparaître,
» pénètre l'âme d'une mélancolie douce et pro-
» fonde, en lui faisant envisager avec douleur
» l'éclat si vain et si fugitif des talens et de la
» renommée, le malheur de la condition hu-
» maine, et celui de s'attacher à une vie si triste
» et si courte. »

La protection que Bossuet accorda au cartésianisme, et qui n'a pu sauver cette philosophie erronée du néant où elle est aujourd'hui, fournit à l'auteur des réflexions saines et profondes, qui peut-être ne seront pas toujours sans fruit. « La
» philosophie de Descartes, qui n'avait guère
» fait que substituer à des erreurs anciennes et
» absurdes, des erreurs nouvelles et séduisantes,
» a disparu, ainsi que celle d'Aristote, mais
» sans résistance et sans effort. Cette philosophie
» si inutilement tourmentée dans son berceau
» par l'imbécillité puissante, réclamerait aussi
» inutilement aujourd'hui la protection dont
» Bossuet l'a honorée; elle a péri sous nos yeux,
» de sa mort naturelle, et la raison a fait toute
» seule ce que l'autorité n'avait pu faire. Im-
» portante, mais presqu'inutile leçon, pour
» ceux qui ont le pouvoir en main, de ne pas
» user vainement leurs forces pour prescrire à

» la raison ce qu'elle doit penser, et de la lais-
» ser démêler d elle-même ce qui lui convient
» de rejeter ou de saisir. Plus l'autorité agitera
» le vase où ces vérités nagent pêle-mêle avec
» les erreurs, plus elle retardera la séparation
» des unes et des autres, plus elle verra s'éloi-
» gner ce moment qui arrive pourtant tôt ou
» tard, où les erreurs se précipitent enfin d'elles-
» mêmes au fond du vase, et abandonnent la
» place aux vérités. »

Avec quel intérêt l'auteur n'a-t-il pas rappelé les derniers travaux et la fin de Bossuet !

« Accablé de travaux et de triomphes, l'évêque
» de Meaux exécuta, après la mort du grand
» Condé, ce qu'il avait annoncé en terminant
» l'oraison funèbre de ce prince. Il se livra, sans
» réserve, au soin et à l'instruction du diocèse
» que la Providence avait confié à ses soins, et
» dans le sein duquel il avait résolu de finir ses
» jours. Dégoûté du monde et de la gloire, il
» n'aspirait plus, disait-il, qu'à être enterré
» *aux pieds de ses saints prédécesseurs*. Il
» ne monta plus en chaire que pour prêcher à
» son peuple cette même religion, qui, après
» avoir si long-temps effrayé par sa bouche les
» souverains et les grands de la terre, venait con-
» soler, par cette même bouche, la faiblesse et

» l'indigence. Il descendait même jusqu'à faire
» le catéchisme aux enfans, et surtout aux
» pauvres, et ne se croyait pas dégradé par
» cette fonction si digne d'un évêque. C'était un
» spectacle rare et touchant, de voir le grand
» Bossuet transporté de la chapelle de Versailles,
» dans une église de village, apprenant aux
» paysans à supporter leurs maux avec pa-
» tience, rassemblant avec tendresse leur jeune
» famille autour de lui, aimant l'innocence des
» enfans et la simplicité des pères, et trouvant
» dans leur naïveté, dans leurs mouvemens,
» dans leurs affections, cette vérité précieuse
» qu'il avait cherchée vainement à la cour, et si
» rarement rencontrée chez les hommes. »

Nous ne nous arrêterons point sur l'éloge de La Mothe et sur celui de Fénélon, qui ont été ailleurs l'objet d'un examen particulier; nous ne pouvons pas non plus transcrire ici tout ce qui mériterait d'être cité : par exemple, les idées sur la formation des langues, dans l'éloge de l'abbé de Dangeau; les réflexions sur les tragiques français, dans celui de Crébillon; toutes les anecdotes piquantes semées dans celui de l'abbé Choisy, du président Rose. Mais, quoiqu'obligés de hâter notre marche, nous ne priverons pas nos lecteurs d'un morceau plein de

goût et de justesse, où l'auteur analyse le talent de deux auteurs célèbres, si différens l'un de l'autre dans un même genre, Destouches et Dufresny ; parallèle qui se présentait naturellement dans l'éloge du premier, et qui est aussi bien fait qu'il est convenablement placé.

« Les succès si multipliés de Destouches » étaient d'autant plus flatteurs pour lui, qu'ils » ne furent ni arrêtés, ni affaiblis par ceux d'un » rival redoutable, du célèbre Dufresny, qui » brillait à peu près dans le même temps sur la » scène. Tous deux s'y distinguaient par des » qualités différentes et presqu'opposées. Des- » touches, naturel et vrai, sans jamais être » ignoble ou négligé ; Dufresny, original et » neuf, sans cesser d'être vrai et naturel : l'un » s'attachant à des ridicules plus apparens ; l'au- » tre saisissant des ridicules plus détournés : le » pinceau de Destouches plus égal et plus sé- » vère ; la touche de Dufresuy plus spirituelle » et plus libre : le premier dessinant avec plus de » régularité la figure entière ; le second donnant » plus de traits et de jeu à la physionomie : » Destouches plus réfléchi dans ses plans, plus » intelligent dans l'ensemble ; Dufresny animant » par des scènes piquantes sa marche irrégulière » et décousue : l'auteur du *Glorieux* sachant

» plaire également à la multitude et aux con-
» naisseurs; son rival ne faisant rire la multi-
» tude qu'après que les connaisseurs l'ont aver-
» tie : tous deux, enfin, occupant au théâtre
» une place qui leur est propre et personnelle:
» Dufresny, par un mélange heureux de verve
» et de finesse; par un genre de gaîté qui n'est
» qu'à lui, et qu'il trouve néanmoins sans la
» chercher; par un style qui réveille toujours,
» sans qu'on ose le prendre pour modèle, et
» qu'on ne doit ni blâmer, ni imiter : Destou-
» ches, par une sagesse de composition et de
» pinceau qui n'ôte rien à l'action et à la vie des
» personnages; par un sentiment d'honnêteté
» et de vertu qu'il sait répandre au milieu du
» comique même; par le talent de lier et d'op-
» poser les scènes entr'elles; enfin, par l'art
» plus grand encore, d'exciter à la fois le rire
» et les larmes, sans qu'on se repente d'avoir
» ri, ni qu'on s'étonne d'avoir pleuré. »

Ces sortes de comparaisons détaillées entre deux artistes distingués, qui tous deux ont atteint le même but par des routes diverses, ne sont point des hors-d'œuvres de rhéteurs, mais d'excellens morceaux de critiques, qui développent aux bons esprits ce qu'ils ont pensé, et apprennent à penser à la multitude.

Le refus que fit Destouches d'aller occuper à Pétersbourg la place de ministre de France (refus qui en rappelle un autre plus remarquable dont nous avons été témoins), donne occasion à M. d'Alembert de peindre à grands traits, et avec cette énergie rapide qui n'appartient qu'aux grands maîtres, l'influence du czar Pierre sur la Russie. « Destouches préféra le » plaisir de cultiver son jardin, à l'honneur d'al- » ler jouer, à huit cents lieues, un rôle impor- » tant. Ce n'était pas, en effet, ce qui aurait dû » le tenter dans ce vaste empire ; c'était le spec- » tacle vraiment rare qu'il offrait alors à des » yeux éclairés : la lumière, qui partout ail- » leurs est montée des sujets au monarque, » descendant, en Russie, du monarque aux su- » jets ; ces sujets, qu'une longue barbarie avait » avilis au point de s'en faire aimer, s'efforçant » de retenir sur leurs yeux le bandeau que le » souverain leur arrachait ; la superstition et » l'ignorance détruites chez cette nation, par la » même force qui les a enracinées chez tant » d'autres, par le despotisme le plus absolu et » le plus sévère ; enfin, la naissance politique » d'un grand peuple, ignoré durant plusieurs » siècles, et destiné à se venger bientôt, par une » existence redoutable, de l'oubli où le reste de

» l'Europe l'avait laissé jusqu'alors. M. Deston-
» ches pouvait étudier ce peuple en philosophe ;
» il fut plus philosophe encore, il aima mieux
» sa liberté et sa retraite. »

L'éloge de Fléchier est peut-être le plus remarquable de ce recueil, parce que c'est le seul où le panégyriste, sans exagérer le mérite de son héros, l'ait agrandi dans l'opinion publique, non qu'il l'élève au-dessus du second rang des orateurs, qui est la place que la postérité éclairée semble lui avoir marquée : mais le tableau qu'il trace de ses vertus épiscopales, tableau fondé sur les faits, doit rendre la mémoire de Fléchier bien chère à toutes les âmes sensibles ; et si, dans le portrait qu'en fait M. d'Alembert, il ne paraît que le second des orateurs, il paraît peut-être le plus grand des évêques. On ne lira pas sans admiration et sans attendrissement les traits de bonté et de courage qui marquent en lui le protecteur des religieux de son diocèse, et le bienfaiteur des peuples ; sa vigilance active, ses libéralités inépuisables, ses sollicitudes paternelles ; et, surtout, qui ne versera pas des larmes en lisant le morceau suivant ?

« Une malheureuse fille, que des parens bar-
» bares avaient contrainte à se faire religieuse,
» mais à qui la nature donnait le besoin d'ai-

» mer, avait eu le malheur de se permettre ce
» sentiment, que lui interdisait son état, le mal-
» heur plus grand d'y succomber, et celui de
» ne pouvoir cacher à sa supérieure les déplo-
» rables suites de sa faiblesse. Fléchier apprit
» que cette supérieure l'en avait punie de la ma-
» nière la plus cruelle, en la faisant enfermer
» dans un cachot, où, couchée sur un peu de
» paille, réduite à un peu de pain qu'on lui don-
» nait à peine, elle attendait et invoquait la
» mort comme le terme de ses maux. L'évêque
» de Nîmes se transporta dans le couvent, et,
» après beaucoup de résistance, se fit ouvrir la
» porte du réduit affreux où cette infortunée
» se consumait dans le désespoir. Dès qu'elle
» aperçut son pasteur, elle lui tendit les bras,
» comme à un libérateur que daignait lui en-
» voyer la miséricorde divine. Le prélat, jetant
» sur la supérieure un regard d'horreur et d'in-
» dignation : Je devrais, lui dit-il, si je n'écou-
» tais que la justice et l'indignation humaines,
» vous faire mettre à la place de cette malheu-
» reuse victime de votre barbarie; mais le Dieu
» de clémence, dont je suis le ministre, m'or-
» donne d'user, même envers vous, de l'indul-
» gence que vous n'avez pas eue pour elle.
» Allez, lisez tous les jours, dans l'Évangile, le

» chapitre de la femme adultère. Il fit aussitôt
» tirer la religieuse de cette horrible demeure,
» ordonna qu'on eût d'elle les plus grands soins,
» et veilla sévèrement à ce que ses ordres fussent
» exécutés. Mais ces ordres charitables, qui
» l'avaient arrachée à ses bourreaux, ne purent
» la rendre à la vie; elle mourut après quelques
» mois de langueur, en bénissant le nom de son
» vertueux évêque, et en espérant de la bonté
» suprême le pardon que lui avait refusé la
» cruauté monastique. »

L'auteur laisse aux réflexions et à la sensibilité du lecteur à achever ce morceau; et plaise au ciel qu'il ne produise pas une pitié stérile!

Nous ne pouvons terminer plus dignement ce recueil, si honorable pour les lettres et pour son auteur, qu'en rapportant ce que lui écrivit un grand roi, après la mort de M. de Voltaire. Cette lettre est citée en note, à la suite du dialogue de Christine et de Descartes. Comme M. d'Alembert y a joint quelques réflexions, nous nous abstiendrons d'en faire une.

« La mort de M. de Voltaire a été honorée des plus sensibles regrets par le même prince qui lui a marqué tant d'estime pendant sa vie. »
« Quelle perte irréparable pour les lettres! a
» écrit ce monarque; et que de siècles s'écoule-

» ront, peut-être, sans produire un tel génie!....
» S'il fût retourné à Fernay, peut-être serait-il
» encore..... Il est vrai qu'il vivra à jamais, par
» son génie et par ses ouvrages; mais j'aurais
» désiré qu'il eût pu être encore long-temps le
» témoin de sa gloire.... Il a du moins joui de
» la consolation de recevoir, avant sa mort, les
» hommages de ses compatriotes.... L'académie
» de Berlin et moi, nous nous proposons de
» payer au grand homme qui vient de mourir,
» le juste tribut qui est dû à ses cendres..... Les
» Germains mettront tous leurs soins à rendre
» à ce beau génie la justice que la France lui
» devait à tant de titres; ils ne seront contens
» d'eux-mêmes que lorsqu'ils auront peint avec
» énergie à l'Europe entière, et à la France en
» particulier, la perte irréparable qu'elle vient
» de faire.

» Ces regrets sont accompagnés des traits les plus honorables pour les lettres. » « Il n'y a plus
» comme autrefois, dit ce prince, d'amateurs
» des beaux-arts et des sciences. Si ces *arts* se
» perdent, comme je le prévois, à quoi l'attri-
» buer qu'au peu de cas qu'on en fait? Pour
» moi, je les aimerai jusqu'à mon dernier sou-
» pir. Je ne trouve de consolation pour suppor-
» ter le fardeau de la vie, qu'avec les muses;

» et je vous assure que si j'avais été le maître de
» mon destin, ni l'orgueil du trône, ni le com-
» mandement des armées, ni le frivole goût des
» dissipations ne l'auraient emporté sur elles. »

« O vous, qui que vous soyez, détracteurs
» ou contemporains des lettres, vous qui pre-
» nez tant de plaisir à les voir en butte à la ca-
» lomnie et aux outrages, lisez ces mots tracés
» par un grand roi, et rougissez ! Et vous, écri-
» vains honnêtes, qui êtes l'objet des outrages et
» de la calomnie, lisez aussi ces mots, et conso-
» lez-vous. N'oubliez pas de dire (car cette circons-
» tance est trop honorable à un prince dont le gé-
» nie suffit à tout) qu'il écrivait cet éloge le 14 sep-
» tembre dernier, dans un moment où, occupé
» des plus grands objets, il méditait et préparait
» cette marche savante qu'il exécuta le jour
» même, et que les connaisseurs regardent
» comme le chef-d'œuvre de l'art militaire.
» L'Europe, dont ce monarque a tant de fois
» attiré les regards, et qui maintenant a les
» yeux fixés sur lui avec plus d'intérêt que ja-
» mais, ne croyait pas qu'après trente-huit ans
» d'un si beau règne, il pût encore ajouter à sa
» gloire, et l'Europe s'est trompée. »

ÉLOGE

DE M. LE COMTE DE BUFFON,

Prononcé dans l'Académie des sciences, par M. le marquis de Condorcet.

On sait que M. de Condorcet, qui aimait beaucoup Voltaire, aimait fort peu Buffon (1); il a fait la vie de l'un, et l'éloge de l'autre, et a su être impartial envers tous les deux : c'est un mérite propre à la vraie philosophie, mais que pourtant elle n'a pas toujours.

On avait déjà entendu louer Buffon par M. Vicq d'Azyr, également digne d'être son successeur et son panégyriste. Cet éloge était tout différent de celui dont il s'agit ici, et devait l'être. M. Vicq d'Azir parlait dans l'académie française; ce savant devait y être orateur, et il le fut : son discours brillant d'esprit et de style, riche de figures et de mouvemens, rapide et plein, aussi heureux en expressions qu'en idées, fut accueilli avec une juste admiration : c'est peut-

(1) *Voyez* Cours de Littérature, tome XV, pag. 82.

être le plus beau discours que l'on ait prononcé dans notre académie.

M. de Condorcet parlant à celle des sciences, ne s'y est occupé que des choses : il songe peu à peindre, à entraîner; il pense et il juge. Son style est austère, son ton réfléchi ; mais cette sévérité de raison, qui lui fait apprécier à leur juste valeur les hypothèses de Buffon, ne le rend point insensible au grand mérite de l'écrivain; et personne même n'a mieux fait sentir les services que l'auteur de l'Histoire naturelle a rendus aux sciences, et le prix qu'on doit y attacher.

« Peut-être le talent d'inspirer aux autres » son enthousiasme, de les forcer de concourir » aux mêmes vues, n'est pas moins nécessaire » que celui des découvertes au perfectionne- » ment de l'espèce humaine; peut-être n'est-il » pas moins rare, n'exige-t-il pas moins les » grandes qualités de l'esprit, qui nous forcent » à l'admiration. Nous l'accordons à ces baran- » gues célèbres que l'antiquité nous a trans- » mises, et dont l'effet n'a duré qu'un seul jour; » pourrions-nous la refuser à ceux dont les » ouvrages produisent sur les hommes dispersés, » des effets plus répétés et plus durables? Nous » l'accordons à celui dont l'éloquence, disposant

» des cœurs d'un peuple assemblé, lui a inspiré
» une résolution généreuse ou salutaire, pour-
» rait-on la refuser à celui dont les ouvrages
» ont changé la pente des esprits, les ont portés
» à une étude utile, et ont produit une révolu-
» tion qui peut faire époque dans l'histoire des
» sciences?

» Si donc la gloire doit avoir l'utilité pour
» mesure, tant que les hommes n'obéiront pas
» à la seule raison, tant qu'il faudra non-seule-
» ment découvrir des vérités, mais forcer à les
» admettre, mais inspirer le désir d'en chercher
» de nouvelles, les hommes éloquens, nés avec
» le talent de répandre la vérité, ou d'exciter
» le génie des découvertes, mériteront d'être
» placés au niveau des inventeurs, puisque, sans
» eux, ces inventeurs, ou n'auraient pas existé,
» ou auraient vu leurs découvertes demeurer
» inutiles et dédaignées. »

C'est dans le même esprit qu'il justifie d'une manière aussi solide qu'ingénieuse, la hardiesse systématique de Buffon dans sa Théorie de la terre.

« On pourrait regarder comme téméraire
» l'idée de former, dès lors, une théorie géné-
» rale du globe, puisque cette entreprise le se-
» rait de même aujourd'hui; mais M. de Buf-

» fon connaissait trop les hommes, pour ne pas
» sentir qu'une science qui n'offrirait que des
» faits particuliers, ou ne présenterait des résul-
» tats généraux que sous la forme de simples
» conjectures, doit peu frapper *les esprits vul-*
» *gaires, trop faibles pour supporter le poids*
» *du doute*. Il savait que Descartes n'avait at-
» tiré les hommes à la philosophie que par la
» hardiesse de ses systêmes, qu'il ne les avait
» arrachés au joug de l'autorité, à leur indiffé-
» rence pour la vérité, qu'en s'emparant de leur
» imagination, en ménageant leur paresse, et
» qu'ensuite, libres de leurs fers, livrés à l'avi-
» dité de connaître eux-mêmes, ils avaient su
» choisir la véritable route. Il avait vu enfin,
» dans l'histoire des sciences, que l'époque de
» leurs grands progrès avait presque toujours
» été celle des systêmes célèbres; parce que ces
» systêmes exaltent à la fois l'activité de leurs
» adversaires et celle de leurs défenseurs : tous
» les objets sont alors soumis à une discussion
» dans laquelle l'esprit de parti, si difficile sur
» les preuves du parti contraire, oblige à les
» multiplier. C'est alors que chaque combattant
» s'appuyant sur les faits reçus, ils sont tous
» soumis à un examen rigoureux; c'est alors
» qu'ayant épuisé ces premières armes, on

» cherche de nouveaux faits pour s'en procurer
» de plus sûres, et d'une trempe plus forte.

» Ainsi, la plus austère philosophie peut par-
» donner à un physicien de s'être livré à son
» imagination, pourvu que ses erreurs aient
» contribué aux progrès des sciences, ne fût-ce
» qu'en imposant la nécessité de le combattre;
» et si les hypothèses de M. de Buffon, sur la
» formation des planètes, sont contraires à ces
» mêmes lois du système du monde dont il avait
» été en France un des premiers, un des plus
» zélés défenseurs; la vérité sévère, en condam-
» nant ces hypothèses, peut encore applaudir
» à l'art avec lequel l'auteur a su les présen-
» ter. »

Cette phrase, *les esprits vulgaires, trop faibles pour supporter le poids du doute*, demande une explication, sans laquelle l'idée ne serait rien moins que juste. *Si le vulgaire est trop faible pour supporter le poids du doute*, c'est en raison de son ignorance; il aime à se reposer dans l'erreur qu'il embrasse, parce qu'il n'en sait pas assez pour la distinguer de la vérité, et il préfère une opinion fausse à un doute raisonnable. Mais quand les esprits supérieurs, tourmentés par le doute, se sont jetés dans les systêmes, ce n'était pas *faiblesse*, c'était une

force mal employée. Descartes, Leibnitz, Mallebranche, Pascal, étaient sûrement de très-grands esprits; et c'est précisément parce qu'ils l'étaient, qu'ils n'ont pu se résigner à l'ignorance invincible dans ce qu'ils ne savaient pas. Ainsi Descartes a voulu expliquer le système du monde; Leibnitz, la nature de l'âme; Mallebranche, son action: quant à Pascal, esprit d'une trempe vigoureuse, il est évident que le sentiment de sa force l'a trompé au point qu'il a cru pouvoir réduire en démonstration ce qui en est le moins susceptible, la révélation. Si de pareils hommes n'ont pas su douter, ce n'est pas qu'ils fussent *faibles*; c'est qu'ils se croyaient trop forts, et beaucoup plus qu'il n'est donné aux hommes de l'être. Ils avaient essayé si heureusement leur force sur de grands objets, qu'ils la compromirent sur ceux qui étaient au-dessus de leurs efforts: c'est Milon qui, avec des mains à qui rien n'avait résisté, veut fendre un chêne, et ne peut plus les en retirer. Les esprits justes et sages portent mieux que d'autres *le poids du doute;* mais les esprits sublimes sont gênés de cette espèce de repos, parce que leur sentiment habituel est le besoin d'agir.

Au reste, cette tendance audacieuse et irrésistible des esprits transcendans, quoiqu'elle ait

produit beaucoup d'erreurs, est utile et même nécessaire; sans elle, on eût découvert beaucoup moins de vérités. Si l'on n'eût pas tenté même l'impossible, on n'eût pas trouvé ce qui n'était que difficile.

M. de Condorcet disait tout à l'heure, qu'on admirerait les écrivains éloquens, *tant que les hommes n'obéiront pas à la droite raison;* un philosophe devait ajouter, que le temps n'arrivera jamais où *les hommes n'obéiront qu'à la raison*. La raison n'est pas un mobile, c'est un guide; et le premier est encore plus nécessaire que le second, car il faut d'abord pouvoir aller, avant d'aller bien. Ce sont les passions et l'imagination qui donnent le mouvement, et puis vient la raison qui le règle : celle-ci vient quand elle peut; mais sans les autres on ne ferait rien.

« La théorie de la terre fut suivie de l'histoire » de l'homme, qui en a reçu ou *usurpé l'empire*. »

Cela est-il bien philosophique? L'espèce d'empire que l'homme exerce sur les animaux, peut-il être *une usurpation?* n'est-il pas la suite naturelle et nécessaire de la prééminence de ses qualités physiques et morales?

« L'auteur me paraît avoir tracé parfaitement le caractère du style de Buffon. « Des réflexions » philosophiques, mêlées aux descriptions, à

» l'exposition des faits, et à la peinture des
» mœurs, ajoutent à l'intérêt, au charme de
» cette lecture et à son utilité. » Ces réflexions
» ne sont pas celles d'un philosophe qui soumet
» toutes ses pensées à une analyse rigoureuse,
» qui suit sur ces divers objets les principes
» d'une philosophie toujours nue ; mais ce ne
» sont pas non plus ces réflexions isolées que
» chaque sujet offre à l'esprit, qui se présentent
» d'elles-mêmes, et n'ont qu'une vérité passa-
» gère et locale. Celles de M. de Buffon s'at-
» tachent toujours à quelque loi générale de la
» nature, ou du moins à quelque grande idée.

» Dans les discours sur les animaux domes-
» tiques, sur les animaux carnassiers, sur la dé-
» génération des espèces, on le voit tantôt es-
» quisser l'histoire du règne animal, considéré
» dans son ensemble; tantôt parler en homme
» libre, de la dégradation où la servitude réduit
» les animaux; en homme sensible, de la des-
» truction à laquelle l'espèce humaine les a sou-
» mis; et en philosophe, de la nécessité de cette
» destruction, des effets lents et sûrs de cette
» servitude, de son influence sur la forme, sur
» les facultés, sur les habitudes morales des dif-
» férentes espèces. Des traits qui semblent lui
» échapper, caractérisent la sensibilité et la fierté

» de son âme; mais elle paraît toujours domi-
» née par une raison supérieure : on croit, pour
» ainsi dire, converser avec une pure intelli-
» gence, qui n'aurait de la sensibilité humaine
» que ce qu'il en faut pour se faire entendre de
» nous et intéresser notre faiblesse. »

Un des avantages particuliers à M. de Condorcet dans cet éloge, comme dans tous ceux qu'il nous a donnés, c'est que, dans le résumé des théories les plus abstraites, où la clarté seule serait un mérite suffisant, il y joint celui d'une élégance soutenue et d'un goût sûr; en cela supérieur à Fontenelle lui-même, au moins dans ce qui regarde les choses; car pour ce qui regarde les personnes, Fontenelle a le talent singulier de les peindre avec un agrément et une délicatesse qui, sans former de disparate avec les objets les plus sérieux, sait y répandre un charme qui en tempère l'austérité.

M. de Condorcet a mis beaucoup d'art (et cet art est très-aimable, puisqu'il paraît être celui de la bienveillance) à excuser l'espèce d'existence isolée que Buffon s'était faite au milieu des savans et des gens de lettres, dont il semblait vouloir se séparer. « Placé dans
» un siècle où l'esprit humain, s'agitant dans
» ses chaînes, les a relâchées toutes et en a

» brisé quelques-unes, où toutes les opinions
» ont été examinées, toutes les erreurs combat-
» tues, tous les anciens usages soumis à la dis-
» cussion, où tous les esprits ont pris vers la li-
» berté un essor inattendu, M. de Buffon parut
» n'avoir aucune part à ce mouvement général.
» Ce silence peut paraître singulier dans un
» philosophe dont les ouvrages prouvent qu'il
» avait considéré l'homme sous tous les rap-
» ports, et annoncent en même temps une ma-
» nière de penser mâle et ferme, bien éloignée
» de ce penchant au doute, à l'incertitude, qui
» conduit à l'indifférence.

» Mais peut-être a-t-il cru que le meilleur
» moyen de détruire les erreurs en métaphy-
» sique et en morale, était de multiplier ces vé-
» rités d'observation dans les sciences naturelles;
» qu'au lieu de combattre l'homme ignorant et
» opiniâtre, il fallait lui inspirer le désir de
» s'instruire. Il était plus utile, selon lui, de
» prémunir les générations suivantes contre
» l'erreur, en accoutumant les esprits à se nour-
» rir des vérités même indifférentes, que d'atta-
» quer de front les préjugés déjà enracinés, et
» liés avec l'amour-propre, l'intérêt ou les pas-
» sions de ceux qui les ont adoptés. La nature
» a donné à chaque homme son talent, et la sa-

» gesse consiste à y plier sa conduite : l'un est
» fait pour combattre, l'autre pour instruire ;
» l'un pour corriger et redresser les esprits,
» l'autre pour les subjuguer et les entraîner
» après lui.

» D'ailleurs, M. de Buffon voulait élever le
» monument de l'Histoire naturelle, il voulait
» donner une nouvelle forme au cabinet du roi;
» il avait besoin, et du repos, et du concours
» général des suffrages. Or, quiconque attaque
» des erreurs, ou laisse seulement entrevoir son
» mépris pour elles, doit s'attendre à voir ses
» jours troublés, et chacun de ses pas embar-
» rassé par des obstacles. Un vrai philosophe
» doit combattre les ennemis qu'il rencontre
» sur la route qui le conduit à la vérité; mais
» il serait maladroit d'en appeler de nouveaux
» par des attaques imprudentes.

» Peu de savans, peu d'écrivains ont obtenu
» une gloire aussi populaire que M. de Buffon,
» et il eut le bonheur de la voir s'accroître à
» mesure que les autres jouissances diminuant
» pour lui, celles de l'amour-propre lui deve-
» naient plus nécessaires. Il n'essuya que peu de
» critiques, parce qu'il avait soin de n'offenser
» aucun parti, parce que la nature de ses ou-
» vrages ne permettait guère à la littérature

» ignorante d'atteindre à sa hauteur. Les savans
» avaient presque tous gardé le silence, sachant
» qu'il y a peu d'honneur et peu d'utilité pour
» les sciences, à combattre un système qui de-
» vient nécessairement une vérité générale si
» les faits le confirment, ou tombe de lui-même
» s'ils le contrarient. »

Cet ouvrage, très-estimable, est très-bien terminé par un parallèle raisonné d'Aristote, de Pline et de Buffon; et l'on ne peut mieux terminer aussi cet extrait qu'en présentant ce morceau à nos lecteurs: ce serait leur manquer en quelque sorte, que d'être trop avare de citations, en leur rendant compte de l'ouvrage d'un écrivain tel que M. de Condorcet.

« L'histoire des sciences ne présente que deux
» hommes qui, par la nature de leurs ouvrages,
» paraissent se rapprocher de M. de Buffon,
» Aristote et Pline; tous deux infatigables comme
» lui dans le travail, étonnans par l'immensité
» de leurs connaissances, et par celle des plans
» qu'ils ont conçus et exécutés; tous deux res-
» pectés pendant leur vie, et honorés après leur
» mort par leurs concitoyens, ont vu leur gloire
» survivre aux révolutions des opinions et des
» empires, aux nations qui les ont produits, et
» même aux langues qu'ils ont employées; et ils

» semblent, par leur exemple, promettre à M. de
» Buffon une gloire non moins durable.

» Aristote porta sur le mécanisme des opéra-
» tions de l'esprit humain, sur les principes de
» l'éloquence et de la poésie, le coup-d'œil juste
» et perçant d'un philosophe; dicta au goût et à la
» raison des lois auxquelles elles obéissent en-
» core; donna le premier exemple, trop tôt
» oublié, d'étudier la nature dans la seule vue
» de la connaître et de l'observer avec précision
» comme avec méthode.

» Placé dans une nation moins savante, Pline
» fut plutôt un compilateur de relations, qu'un
» philosophe observateur; mais comme il avait
» embrassé dans son plan tous les travaux des
» arts et tous les phénomènes de la nature, son
» ouvrage renferme les mémoires les plus pré-
» cieux et les plus étendus que l'antiquité nous
» ait laissés pour l'histoire des progrès de l'espèce
» humaine.

» Dans un siècle plus éclairé, M. de Buffon a
» réuni ses propres observations à celles que ses
» immenses lectures lui ont fournies. Son plan,
» moins étendu que celui de Pline, est exécuté
» d'une manière plus complète; il présente et
» discute les résultats qu'Aristote n'avait osé
» qu'indiquer.

» Le philosophe grec n'a mis dans son style
» qu'une précision méthodique et sévère, et n'a
» parlé qu'à la raison.

» Pline, dans un style moins noble, énergique
» et grave, laisse échapper des traits d'une ima-
» gination forte, mais sombre, et d'une philo-
» sophie souvent profonde, mais presque tou-
» jours austère et mélancolique.

» M. de Buffon, plus varié, plus brillant, plus
» prodigue d'images, joint la facilité à l'énergie,
» les grâces à la majesté; sa philosophie, avec
» un caractère moins prononcé, est plus vraie
» et moins affligeante.

» Aristote semble n'avoir écrit que pour les
» savans, Pline pour les philosophes, M. de
» Buffon pour tous les hommes éclairés.

» Aristote a été souvent égaré par cette vaine
» métaphysique des mots; vice de la philosophie
» grecque, dont la supériorité de son esprit ne
» put entièrement le garantir.

» La crédulité de Pline a rempli son ouvrage
» de fables qui jettent de l'incertitude sur les
» faits qu'il rapporte, lors même qu'on n'est pas
» en droit de les reléguer dans la classe des pro-
» diges.

» On n'a reproché à M. de Buffon que ses
» hypothèses : ce sont aussi des espèces de fables,

» mais des fables produites par une imagination
» qui a besoin de créer, et non par une imagi-
» nation passive, qui cède à des impressions
» étrangères.

» On admirera toujours dans Aristote le génie
» de la philosophie : on étudiera dans Pline les
» arts et l'esprit des anciens; on y cherchera ces
» traits qui frappent l'âme d'un sentiment triste
» et profond : mais on lira M. de Buffon pour
» s'intéresser comme pour s'instruire; et tandis
» qu'il continuera d'exciter pour les sciences
» naturelles un enthousiasme utile, les hommes
» lui devront long-temps et les doux plaisirs
» que procurent à une âme jeune encore, les
» premiers regards jetés sur la nature, et ces
» consolations qu'éprouve une âme fatiguée
» des orages de la vie, en reposant sa vue sur
» l'immensité des êtres paisiblement soumis à
» des lois éternelles et nécessaires. »

---

l'éloge de Suger, est sans doute l'encouragement le plus glorieux, comme son ouvrage est la preuve d'un progrès marqué dans son talent. Il a lutté contre l'aridité du sujet, et l'a surmonté dans quelques parties; la marche de ses idées est plus sûre et plus distincte qu'elle ne l'était auparavant; des réflexions fines ou profondes annoncent un écrivain qui pense, et dans plusieurs morceaux, il s'élève à la véritable éloquence.

Ce n'est pas que l'on prétende dissimuler tout ce qui reste encore à désirer dans cet ouvrage couronné et dans la composition de l'auteur; on remarquera même, par intérêt pour le talent, et par respect pour la vérité, une partie des défauts que tant de gens seront empressés à rechercher avec cette sévérité que l'on aime à opposer aux suffrages d'une compagnie littéraire, en vertu du droit imprescriptible qui rend le public juge des juges. Les connaisseurs s'aperçoivent aisément que la marche du discours n'est point assez oratoire, que le plan n'est pas assez attachant, que l'auteur manque de ces mouvemens qui excitent l'intérêt, et soutiennent l'attention; que son style n'est pas encore assez formé, qu'il pèche souvent par l'embarras des constructions et le défaut d'harmonie; qu'il est quelquefois au-dessous de la dignité du genre. Il est vrai qu'avec les principes

accrédités aujourd'hui chez une classe nombreuse de littérateurs, rien n'est si facile que d'excuser toutes ces fautes contre la langue, contre l'oreille et le bon goût, ces inégalités, ces disparates, et même d'en faire un mérite; on a répondu à tout, lorsqu'on a dit que Bossuet était inégal. Mais M. Garat n'est pas du nombre de ceux qui feignent de se croire justifiés par cette logique de l'impuissance et de la mauvaise foi; il a assez de mérite et d'esprit, pour sentir qu'on a dû naturellement excuser quelque chose dans ces grands hommes qui créaient tout, mais que cent ans après eux, lorsqu'il est si rare et si difficile d'égaler leurs beautés, il n'est plus permis de s'autoriser de leurs défauts; il est trop intéressé lui-même à ne point se dispenser d'un travail, qui est le chemin de la perfection; et un homme de talent doit savoir qu'il n'est permis qu'aux mauvais écrivains de regarder les fautes du génie comme les excuses de la médiocrité.

Quand on dit que le plan de son discours n'est point assez marqué, ce n'est pas que l'on croie qu'une division soit toujours nécessaire; mais il faut que l'attention du lecteur, qui veut toujours qu'on le mène à un but, soit fixée sur des points principaux auxquels tout le reste doit être ramené, comme accessoire ou développement : c'est

un art qu'il faut avoir et qu'il faut cacher ; car le lecteur ou l'auditeur veut être conduit et ne pas trop s'apercevoir qu'il l'est. Il y a un autre art dans l'éloquence, qui est de procéder par mouvemens, toujours plus intéressans que les liaisons didactiques. Si M. Garat veut être un orateur, il faut qu'il étudie cette science, et qu'il soit bien persuadé que, pour l'acquérir, il ne suffit pas de cultiver sa pensée, mais qu'il faut aussi échauffer son imagination.

Il y a dans l'exorde des choses bien pensées; mais le commencement n'est-il pas un peu sec?

« Il y a six cents ans que Suger n'est plus; *presque rien* autour de nous ne rappelle aujourd'hui les services qu'il a rendus à la France, etc. » Ce début a-t-il la noblesse et l'élégance convenables? Cette première phrase d'une ligne, ce style coupé, ont-ils le caractère propre à un exorde? La seconde phrase commence-t-elle heureusement par ces mots *presque rien?* « Tout est » changé, nous ne pouvons plus *recevoir au-* » *cune lumière de l'exemple* de ses talens; » les désordres qu'il a réprimés, ne sont plus ceux » qui font nos malheurs, et les vertus qu'il a » signalées, ne sont plus celles dont nous avons » besoin. »

Recevoir aucune lumière de l'exemple, n'est

pas une phrase élégante. Ce qui suit est juste et réfléchi ; mais cette même justesse se retrouve-t-elle dans la conséquence que l'auteur en tire? « L'hommage public qui lui est décerné aujour-
» d'hui, par la première académie du royaume,
» a donc quelque *chose de plus touchant et*
» *de plus auguste* encore que ces tributs *ordi-*
» *naires* que la reconnaissance des peuples dé-
» pose sur la tombe des grands hommes. »

Pourquoi donc l'éloge de Suger serait-il *plus touchant et plus auguste* que tout autre ? Le contraire serait beaucoup plus raisonnable. Dailleurs, qu'est-ce que l'auteur entend par ce tribut ordinaire ? Si ce sont les éloges décernés aux grands hommes par l'académie, rien n'est moins ordinaire ; car, avant cet établissement, qui est très-récent, cette espèce d'hommage public était inconnu en France. M. Garat ajoute, comme une confirmation de ce qu'il vient de dire : « Cet éloge
» paroît être plus particulièrement destiné à prou-
» ver à ces âmes sublimes, qui semblent *étendre*
» leurs talens et leurs vertus à proportion de la
» gloire qu'elles espèrent, que l'influence de leur
» génie s'étend plus loin encore que l'influence
» de leurs bienfaits. » Cette vérité commune, suffisamment prouvée par mille exemples, n'avait pas besoin de l'éloge de Suger, pour être con-

firmée de nouveau, et ne le rend pas plus touchant et plus auguste. Personne n'ignore que la gloire du génie et de la vertu est nécessairement plus étendue que leur influence; et quand M. Thomas a fait un si bel éloge de Marc-Aurèle, il y avait long-temps que le monde ne ressentait plus aucun effet de la philosophie sublime de cet empereur.

C'est en se rendant compte à soi-même de ses propres idées, avec cette rigoureuse exactitude, qu'un auteur peut s'accoutumer à penser juste; et il ne peut épargner ce travail à la critique, qu'en le faisant lui-même. Si M. Garat était porté à croire qu'un pareil examen pourrait nuire aux ouvrages d'éloquence qui ont le plus de réputation, qu'il l'essaie sur les véritables modèles de l'art, et il trouvera un résultat tout contraire; il aura de ces chefs-d'œuvres une plus grande idée qu'auparavant.

L'objet du panégyrique est d'y présenter le héros sous le point de vue le plus favorable, sans blesser la vérité; et l'art consiste à fixer l'attention sur les principaux traits de cette grandeur que l'on doit peindre, de manière qu'ils se reproduisent sans cesse, et que l'auditeur en remporte une profonde impression. Cet effet dépend toujours de la méthode oratoire qui enseigne à

proposer d'abord un grand modèle, auquel les faits viennent ensuite s'appliquer dans un ordre propre à les faire valoir les uns par les autres; et cette disposition des parties est un des grands secrets de l'art, que M. Garat ne paraît pas connaître encore. Par exemple, lorsque Suger est nommé ministre du royaume, c'était là le moment de tracer d'abord la marche d'un génie supérieur à son siècle, et de comparer ensuite la conduite de Suger à ce modèle idéal; l'auteur, au contraire, rétrécit lui-même son plan, et institue un parallèle mal choisi. « Nous allons » le considérer, dit-il, presqu'à la fois dans le » gouvernement d'un monastère et d'un état. » En voyant Suger occuper deux places si dif- » férentes, et qui exigent des vertus et des carac- » tères si opposés, on ne peut s'empêcher de » craindre qu'il ne les remplisse pas également » bien toutes les deux, et qu'il ne perde ou » n'obscurcisse au moins dans l'une, la gloire » qu'il aura méritée dans l'autre. Qu'y a-t-il en » effet de commun entre le chef de quelques » religieux et un ministre d'état? etc. »

Comment cette dernière réflexion, qui est si juste, n'a-t-elle pas fait sentir à M. Garat combien était déplacé le rapprochement étrange qu'il venait d'établir, et combien il était maladroit

d'en faire la base de son discours? Quoi! il place sur la même ligne et dans le même degré d'importance, la discipline d'une maison particulière et la destinée d'un grand état! Il se propose de suivre Suger dans cette double route, comme si, aux yeux de la postérité, l'une pouvait être aussi intéressante que l'autre! Sans doute, les fonctions d'un chef de monastère sont très-respectables; mais peuvent-elles se comparer à celles d'un régent de France? Si l'auteur y avait réfléchi, il aurait vu que, d'après la nature même des objets, autant que par un juste intérêt pour la gloire même de son héros, intérêt qui s'accorde avec la vérité, il fallait montrer avec éclat le régent qui a fait le bonheur de la France, et mettre dans l'ombre, à un coin du tableau, l'abbé de Saint-Denis, qui a commis quelques injustices particulières. Voilà ce que lui prescrivaient également l'éloquence et la philosophie; il a mis une espèce de faste à annoncer qu'il serait également l'accusateur et le panégyriste de Suger: mais cette tournure, empruntée de quelques panégyriques connus, n'est bien placée que lorsqu'on en peut tirer une grande leçon. Et qu'importe à la postérité que Suger ait cherché à enrichir son abbaye aux dépens de quelques autres! il fallait l'en blâmer, sans doute; mais

en peu de mots, mais sans appareil, en faisant disparaître, pour ainsi dire, ces fautes obscures et privées, dans le bien général qu'il avait fait : alors on aurait rempli le but de l'orateur, qui est de donner à la fois une idée grande et juste de son héros; on aurait pu même en déduire cette conséquence morale, que ceux qui ont été les bienfaiteurs des peuples, ont droit d'attendre de la postérité reconnaissante, le pardon et même l'oubli de leurs fautes. Au contraire, M. Garat, après avoir loué la régence de Suger, détruit l'intérêt qu'il vient d'inspirer, en appuyant sur des détails avilissans, plus faits pour un mémoire juridique, que pour un éloge oratoire. Il avoue que la gloire de Suger a été souillée; il le peint comme un ravisseur et un faussaire, et un moment après, comme un homme de mauvaises mœurs, entraîné dans sa jeunesse par ses liaisons avec l'abbé de Cluny et celui du Mont-Cassin, connus tous deux par leur goût pour les voluptés et la licence. « Il partagea bientôt leurs goûts; et quoiqu'il ne parût pas y avoir beaucoup de penchant, il ne sut pas résister aux vices, lorsque l'amitié lui en donna l'exemple. » L'amitié et les vices ne devraient pas être rapprochés ainsi, et surtout ce n'étaient pas là les dernières impressions qu'il fallait nous laisser sur l'abbé Suger.

Si ces fautes dans le plan et dans les idées, ont dû nuire à l'effet du discours de M. Garat, les incorrections de style et le défaut d'harmonie n'ont pas dû se faire moins sentir; car, qui peut ignorer combien il est important de flatter l'oreille pour pénétrer jusqu'à l'âme? M. Garat néglige trop de donner du nombre à sa prose, et d'éviter, dans les constructions, tout embarras et toute obscurité. « Pendant le onzième siècle, » dit-il, le monde entier a paru se plonger à » la fois dans les ténèbres. » Voilà qui est très-bien; il ajoute : « et l'on ne pouvoit attendre la » lumière d'aucun côté. »

Cette fin est sèche et désagréable. « On l'envoya » dans les écoles les plus célèbres du royaume; » on croyait alors qu'on y prenait quelque » chose. » Ces expressions ne sont pas du langage oratoire. Il dit ailleurs « que c'est dans l'his- » toire que se tiennent les conférences des grands » hommes de tous les siècles. » Cette phrase n'est guère plus noble que l'autre; elle est recherchée, sans élégance. « Croyons plutôt que » nous nous y sommes mal pris dans nos so- » ciétés modernes, etc. » Même défaut d'élégance. « Un prévot, entouré de chiens, de che- » vaux, etc. » Voici quelques phrases obscures et amphibologiques :

« En observant l'origine de nos institutions, » je vois que les plus sages et les plus heureuses » ont pris leur source dans ce goût des plaisirs » et du luxe, et je le dis sans vouloir et sans » croire justifier le luxe; je serais plutôt tenté » d'accuser nos vertus même. »

J'avoue qu'il m'est impossible de deviner le sens de ce dernier membre de phrase. « L'empire » même des talens et des vertus paraît trop sou- » vent une usurpation de leurs droits à ceux qui » sont sur les degrés du trône. Plus nos actions » sont importantes, plus nos premières habitudes » ont de force pour décider de notre caractère. » Je n'entends pas non plus cette phrase : « L'au- » torité royale est si active et si puissante dans » les mains de Suger, que tous ceux qui ne » connaissent point l'énergie naturelle de la » vertu, peuvent soupçonner qu'il la regarde » comme une autorité personnelle. » A quoi se rapporte *la?* A la vertu, à l'énergie naturelle de la vertu, ou à l'autorité royale? « Ministre » tour à tour de deux rois qu'il aime également, » et dont il est également chéri, il pleure l'un, » et il est pleuré par l'autre. Il est difficile à un » ministre d'avoir une destinée plus belle et plus » heureuse. » Pourquoi est-il si heureux de pleurer un roi dont on a été chéri? Il semble qu'il

serait plus heureux de n'avoir pas à le pleurer. Ces idées ne sont pas nettement rassemblées.

Au reste, ces légères imperfections sont faciles à corriger; mais si elles sont trop fréquentes, elles jettent des nuages dans l'esprit du lecteur.

M. Garat doit faire d'autant plus d'attention à la clarté, qu'en général son style est plus pensé: c'est un des mérites qui le caractérisent, et qui balancent ses défauts. Ce qu'il dit sur le luxe, entr'autres choses, paraît un aperçu nouveau.

« Je suis loin d'entreprendre l'apologie du luxe; » il me suffit de savoir qu'il est funeste aux ver- » tus, pour être assuré qu'il ne peut rien faire » pour notre bonheur: mais gardons-nous de » croire qu'il ait eu chez les peuples modernes » les mêmes effets qu'il a produits chez les an- » ciens. Ces peuples de l'antiquité, qui, en pé- » rissant, l'ont accusé de leur ruine, avaient eu » des vertus que le luxe avait corrompues. Nous » n'avons jamais eu de mœurs publiques; nous » n'aurons jamais les mêmes reproches à lui » faire. Il n'a détruit, parmi les peuples moder- » nes, que leur barbarie et leur férocité. »

Ces idées sont d'un homme qui réfléchit. Ailleurs, ce qu'il dit de nos rois que l'on élevait à l'abbaye de Saint-Denis, est d'une élévation et d'une énergie vraiment oratoires. « L'abbaye de

» Saint-Denis, où reposaient déjà les cendres de
» nos rois, était alors l'école où l'on élevait les
» héritiers du trône; on les instruisait de leurs
» devoirs près des tombeaux de leurs ancêtres.
» On sentait donc le besoin de rabaisser l'or-
» gueil du rang suprême, dans ce siècle même
» où la majesté royale était si fort humiliée.
» Mais les demeures de ces ombres souveraines
» parlent trop encore de leurs grandeurs; leurs
» superbes mausolées séparent trop leur pous-
» sière de celle du reste des hommes, et les
» tombeaux même ont appris à flatter les rois. »

Voilà le vrai style du genre; et si tout ne peut pas être de cette même force, tout doit au moins s'en ressentir, et rien ne doit en être indigne. Et qui doit être moins effrayé de cette tâche à remplir, que celui qui a tracé ce superbe portrait de Saint Bernard?

« Mais alors vivait dans un cloître, au fond
» d'un désert, un homme dont les dépositaires
» du pouvoir suprême devaient ambitionner les
» suffrages, autant que ceux du sénat ou d'un
» peuple législateur. A ce trait seul, on doit re-
» connaître cet abbé de Clairvaux, devenu si
» célèbre sous le nom de Saint Bernard. Nul
» homme n'a exercé sur son siècle un empire
» aussi extraordinaire. Entraîné vers la vie soli-

» taire et religieuse par un de ces sentimens im-
» périeux qui n'en laissent pas d'autres dans
» l'âme, il alla prendre sur l'autel toute la puis-
» sance de la religion. Lorsque, sortant de son
» désert, il paraissait au milieu des peuples et
» des cours, les austérités de sa vie, empreintes
» sur des traits où la nature avait répandu la
» grâce et la beauté, remplissaient toutes les
» âmes d'amour et de respect. Eloquent dans un
» siècle où le pouvoir et les charmes de la pa-
» role étaient absolument inconnus, il triom-
» phait de toutes les hérésies dans les conciles, il
» faisait fondre en larmes les peuples au milieu
» des campagnes et des places publiques; son
» éloquence paraissait un des miracles de la re-
» ligion qu'il prêchait. Enfin, l'église, dont il
» était la lumière, semblait recevoir les volontés
» divines par son entremise; les rois et leurs
» ministres, à qui il ne pardonnait jamais ni un
» vice, ni un malheur public, s'humiliaient sous
» ses réprimandes comme sous la main de Dieu
» même; et les peuples, dans leurs calamités,
» allaient se ranger autour de lui comme ils
» vont se jeter aux pieds des autels. Égaré par
» l'enthousiasme même de son zèle, il donna à
» ses erreurs l'autorité de ses vertus et de son
» caractère, et entraîna l'Europe dans de grands

» malheurs : mais gardons-nous de croire qu'il
» ait jamais voulu tromper, ni qu'il ait eu d'autre
» ambition que d'agrandir l'empire de Dieu.
» C'est parce qu'il était trompé lui-même, qu'il
» était toujours si puissant; il eût perdu son
» ascendant avec sa bonne foi. L'église, malgré
» les erreurs qu'elle lui a reconnues, l'a mis au
» rang des saints; le philosophe, malgré les re-
» proches qu'il peut lui faire, doit l'élever au
» rang des grands hommes. »

Ce morceau, qui seul méritait un prix, qui réunit le sublime de la pensée et de l'expression, et qui, d'un bout à l'autre, est du plus grand ton que puisse prendre un orateur, me paraît un des plus beaux qu'il y ait dans notre langue. L'homme qui a pu atteindre à ces beautés supérieures, doit sentir que chaque sujet ne fournit par lui-même qu'un petit nombre de ces beautés, et que, pour plaire, attacher et émouvoir dans tout un discours, il faut le plus souvent avoir recours à son imagination, et relever, par les couleurs qu'elle fournit au style, les objets qui ne sont pas aussi heureux à traiter.

A ce morceau, qui prouve de l'élévation, il faut en joindre un autre dont le mérite est tout différent; il est plein de sensibilité et de charme, et n'a pas été moins applaudi que le précédent,

quoiqu'il soit moins parfait : c'est celui d'Héloïse et d'Abélard, que Suger eut le malheur de persécuter.

« A ces deux noms, on se croit transporté » dans un autre siècle, et on a peine à croire » qu'on les trouve dans celui dont nous avons » tracé le tableau. La destinée de ces deux amans » a été affreuse, et le cœur les cherche cependant comme les seuls objets sur lesquels il » puisse se reposer dans cette époque déplorable. Tous les maux que l'on souffre autour » d'eux épouvantent ou révoltent l'âme ; leurs » infortunes l'attendrissent, et ce n'est qu'avec » eux que l'on peut pleurer dans le siècle où le » genre humain a été le plus malheureux. Tout » ce qui a été appelé grand, tout ce qui s'est » fait alors de mémorable est presqu'oublié : les » noms d'Héloïse et d'Abélard sont dans la » bouche de tout le monde. Élevés l'un et l'autre » au-dessus de leur siècle, par les dons et les » talens de l'esprit, ils l'ont encore été davantage par leur amour. Pourquoi refuserions-nous de reconnaître, en effet, une autre supériorité que celle de la grandeur des idées ou » des actions publiques ? Il en est une qui tient » de plus près encore à notre bonheur : nos passions se dégradent ou se perfectionnent, sui-

» vant les siècles, comme nos esprits et nos ca-
» ractères; et il est des temps où un seul senti-
» ment met une âme au-dessus de tout ce qui
» l'environne. Combien celles d'Héloïse et d'A-
» bélard devaient être tendres et sublimes, pour
» donner à leur amour, dans un siècle grossier
» et barbare, cette délicatesse, cette *moralité*
» *passionnée* qui en fait l'objet de notre admira-
» tion et de nos larmes! De nos jours encore, les
» talens les plus sensibles et les plus heureux
» ont puisé, dans l'âme d'Héloïse et d'Abélard,
» les expressions les plus profondes et les plus
» attendrissantes de l'amour.

» Combien ils devaient s'aimer, ceux qui, pen-
» dant leur vie entière, ont conservé tous les
» transports de leur passion, après en avoir
» épuisé les délices, et même après les avoir per-
» dues sans retour! Que de vertu et d'amour dut
» avoir cette Héloïse, qui, ne pouvant faire le
» sacrifice que la religion lui commandait, trouva
» plus facile d'épurer et d'ennoblir assez sa pas-
» sion, pour avoir le droit de la conserver au
» pied des autels, et de s'en entretenir avec
» Dieu même, sans trouble et sans remords! »

Pour perfectionner et abréger ce morceau, que l'on peut trouver un peu long pour un épisode, il eût fallu retrancher l'avant-dernière

phrase, qui, d'ailleurs, présente des idées dont la modestie délicate du genre oratoire peut être blessée; il eût fallu aussi supprimer la *moralité passionnée*, expressions recherchées et précieuses, et d'autant moins faites pour ce discours, que l'auteur, en général, est éloigné de l'affectation, et paraît surtout exempt de cette fausse chaleur, de cet abus des grands mots et des figures, qui a infecté tous les genres d'écrire.

Cette sagesse dans un jeune homme, et les morceaux frappans qu'on vient de citer, donnent déjà plus que des espérances; et si M. Garat veut se persuader que du moment où le talent se manifeste à celui où il fait faire un ouvrage, il y a encore de l'intervalle, nous pouvons compter sur un bon écrivain de plus.

ÉLOGE CIVIQUE

DE BENJAMIN FRANKLIN,

Prononcé le 21 juillet 1790, dans la Rotonde, au nom de la commune de Paris, par M. l'abbé Fauchet.

C'ÉTAIT, un des grands abus de notre ancien régime, que le gouvernement n'accordât des

honneurs publics qu'aux noms, aux titres et aux dignités ; mais c'était, il faut l'avouer, être conséquent; car dès qu'on ne donnait les places et les emplois considérables qu'à la naissance ou à la richesse, on supposait apparemment qu'il y avait une caste privilégiée par la nature comme par nos institutions; et il était tout simple que ceux qui, de leur vivant, avaient été élevés aux postes les plus éminens, soit qu'ils les méritassent ou non, fussent aussi loués après leur mort, soit qu'ils les eussent bien ou mal remplis. La même flatterie de convention les poursuivait encore dans la tombe, comme elle les avait accompagnés pendant leur vie; et ce qui est bien remarquable, la religion la plus austère dans sa morale devenait adulatrice dans ses usages; ses ministres, qui s'appelaient ceux de la vérité, se faisaient ceux du mensonge, et l'église seule flattait encore ceux que le monde même ne flatte plus, les morts.

Aujourd'hui que nous ne connaissons plus que le mérite personnel, et que la voix publique est la seule puissance qui classe les vivans et les morts, ce genre d'éloquence, qu'on appelait *oraison funèbre*, doit changer comme tout le reste, et rentrer dans le domaine de la raison. Il est bien honteux que cette raison, la seule

grandeur particulière à l'homme, n'ait jamais été plus indignement et plus ridiculement outragée que dans quelques-unes de ces cérémonies funèbres, qui devaient, au moins un moment, le rappeler à lui-même; qu'entre l'Éternel et la mort, on ait compté pour quelque chose l'unique avantage du rang, ouvrage des conventions humaines, et que les autels et les tombeaux n'aient pu nous avertir de n'honorer que la vertu, le talent et le génie, fruits immortels de la raison, les premiers des attributs que Dieu ait donnés à l'homme, et les seuls que la mort ne détruise pas.

Faut-il s'étonner après tout, de ces contradictions qu'offraient les chaires chrétiennes? Le même constraste existait entre la religion et l'église. Les interprètes de l'Évangile n'associaient que trop souvent leur vanité à celle de leurs héros (1).

C'est une vérité qui sera développée par l'histoire, que l'imprimerie a changé par degrés la face de la terre.

A quoi tiennent les choses humaines! Il est de

---

(1) On a retranché ici vingt lignes de déclamations démagogiques, sur lesquelles M. de la Harpe a dû verser des larmes bien amères après sa conversion.

fait qu'un alphabet mobile, une aiguille aimantée et la poudre inflammable ont donné depuis trois siècles une nouvelle direction au genre humain. Mais la première de ces inventions sera sans comparaison la plus puissante dans ses effets, et la seule véritablement bienfaisante.

Les deux autres n'ont fait qu'apporter de nouveaux moyens de pouvoir et de richesse. L'imprimerie doit, avec le temps, étendre chez tous les peuples l'empire de la raison. Il nous a été donné dêtre témoins des deux grandes révolutions (1) qu'elle a déjà faites en Amérique et en France; nous pourrons même en avoir d'autres, et nous pressentons de loin celles que verront les générations à venir.

Mais si l'art de propager, d'un bout du monde à l'autre, la libre communication des idées, a été le principe fécond de ces grands changemens politiques, ce sont toujours des hommes supérieurs qui en sont les principaux instru-

(1) M. de la Harpe écrivait tout cela à l'époque où les orages de la révolution avaient troublé sa tête et égaré son jugement. Quelle différence de langage à celui qu'il tenait cinq ans après, quand les proscriptions révolutionnaires se furent étendues jusqu'à lui, et qu'il eût goûté les bienfaits de ces grands changemens politiques, dont il était auparavant si fort épris!

mens. Franklin a été un de ces hommes, et c'est une singularité digne de remarque, que le premier moteur de la révolution d'Amérique ait été un simple ouvrier dans ce même art de l'imprimerie, reconnu pour la cause première de la régénération des peuples. Nul homme peut-être n'eut une destinée plus extraordinaire : on n'en connaît aucune qui ait été aussi heureuse avec moins de ce mélange inévitable dans l'humanité, et aussi glorieuse avec moins de cet éclat qui accompagne les hommes faits pour influer sur le sort des nations. Celui de Franklin constate l'époque où la raison allait devenir une puissance prépondérante : il est sûr qu'il n'en eut jamais d'autre. Il n'avait ni naissance, ni rang, ni richesse ; il ne fut ni guerrier, ni orateur ; la nature en avait fait un sage, l'étude en fit un savant, et le rapport de son caractère et de son esprit, avec le nouvel esprit de son siècle, en a fait le libérateur de l'Amérique.

Quoique ses découvertes sur l'électricité soient au nombre des plus belles qui aient fait honneur à la science, il n'est pourtant sous ce point de vue que l'égal de plusieurs philosophes qui ont été comme lui inventeurs en physique, de Galilée, de Torricelli, de Kepler ; mais une vie entière, consacrée d'abord à répandre l'ins-

truction dans un vaste pays où il y en avait peu, et ensuite à opérer l'affranchissement de l'Amérique anglaise, par le seul ascendant d'une raison supérieure et courageuse, c'est une destinée particulière, qui, ce me semble, n'avait jusqu'ici aucun exemple, et n'a encore appartenu qu'à Franklin.

Redevable à lui seul de tout ce qu'il fut, il passa de l'indigence à une fortune honnête, acquise par le travail, bornée par sa modération, employée avec sagesse ; il fut, par ses heureuses recherches, rival des savans les plus célèbres, et par ses travaux et ses exemples, le guide et l'instituteur de ses compatriotes ; il fut l'organe de la vérité auprès du parlement d'Angleterre, qui, dans ses premiers débats avec les colonies, eut la prudence de le consulter, et n'eut pas celle de le croire ; et l'on se souviendra éternellement et de la faute du gouvernement anglais, et des réponses de Franklin. Député par ses concitoyens auprès du ministre de France, il décida une cour despotique à s'armer en faveur de la liberté : il présida le premier les représentans d'un peuple qu'il avait engagé à se déclarer libre. Il vit son ouvrage affermi et achevé par les talens de Washington, par le courage obstiné de ses compatriotes, et la protection

qu'il avait obtenue de la France ; et revenant de cette contrée, déjà plus qu'octogénaire, au sein d'une patrie qu'il s'était faite, il en fut reçu comme un père qui apporte ses derniers soupirs et ses derniers vœux à des enfans dont il a fait le bonheur. Quelle carrière ! Il peut y en avoir que l'imagination et les préjugés trouvent plus brillante ; il n'en est point qui, aux yeux de la raison, soit à la fois plus douce et plus belle.

Il n'y avait pas non plus de sujet plus heureux pour l'éloquence ; mais la mauvaise rhétorique et le mauvais goût peuvent tout gâter ; et ceux qui connaissent la tête et le style de M. l'abbé Fauchet, ne seront pas étonnés qu'il y ait si peu de proportion entre le héros et l'orateur, et que le procureur général de la *Bouche de fer* ait loué avec la plus ridicule emphase, ce qui était grand avec simplicité. Je ne méprise pas tout à fait les têtes exaltées : elles ne sont pas inutiles dans les premiers temps d'une révolution, elles sont bonnes à crier au feu ; mais quand la révolution est faite, quand il en faut venir à reconstruire et édifier, à faire une constitution, ce n'est pas la place de ceux qui ne savent que détruire ou exagérer ; c'est alors la raison qui doit tout faire. Il y a long-temps

qu'elle dit aux forcenés, aux illuminés, aux fanatiques de toute espèce : Arrière, arrière, enfans perdus de la révolution, votre tâche est faite, et nous n'oublierons pas que vous avez été utiles ; mais ne gâtez pas votre ouvrage et le nôtre : nous n'avons plus besoin que de gens qui pensent.

Ce n'est pas là, comme on sait, le fort de M. l'abbé Fauchet ; c'est un déclamateur de bonne foi, mais qui s'est fait un langage de charlatan, et pour qui la tribune et la chaire ne sont que des tréteaux. Il commence par vous dire : « Je loue un grand homme, instituteur » de la liberté américaine ; je le loue au nom » de la cité, et même de la liberté française ; » je suis homme aussi, je suis libre. J'ai le » suffrage de mes concitoyens, c'est assez ; mes » paroles sont immortelles. »

Non, vraiment, M. Fauchet, ce n'est pas assez : au contraire, plus vous aurez autour de vous des moyens et des circonstances favorables au talent, moins vous serez *immortel*, si vous n'en montrez pas. Et d'abord ce n'est pas de votre immortalité qu'il est question, c'est de celle de Franklin. Laissez ces sortes de saillies aux poëtes ; chez eux, c'est verve ; chez un orateur, c'est jactance. Jésus-Christ votre maître a dit dans l'Évangile : *Le ciel et la terre passeront, mais*

mes paroles ne passeront point. Vous devez croire qu'il avait plus de droit de parler ainsi, il y a du moins dix-huit cents ans qu'il le prouve; et quand nous n'aurions de lui que le sermon sur la montagne, et sa réponse aux accusateurs de la femme adultère, ce seraient certainement des *paroles immortelles.* Mais remarquez comme elles sont simples, pénétrantes; pourquoi n'avez-vous pas tâché de parler de même? Que n'avez-vous lu, avant de composer, le *Bon homme Richard* de Franklin, pour vous accoutumer à dire des paroles raisonnables? Mais vous avez trouvé plus facile de vous écrier d'abord, d'une voix de Stentor, que vos paroles seront immortelles. Rayez cet exorde, M. Fauchet: il ne faut pas débuter par un mensonge dans la chaire de vérité.

Ceux qui chercheraient Franklin dans cet éloge, l'y chercheraient bien en vain; ils ne trouveront presque jamais que M. l'abbé Fauchet. L'âme, le caractère, la conduite, les pensées de cet homme rare et original, pouvaient fournir les détails les plus intéressans; ici le peu de faits qui le concernent, est comme étouffé sous un amas de grands mots vides de sens, sous un étalage d'expressions gigantesques.

« On lui laissait électriser les consciences pour

» en extraire doucement le feu redoutable du
» vice, comme il électrisait le ciel pour lui ra-
» vir en paix le feu terrible des élémens. »

Quel galimatias! quel étrange rapprochement! quelle confusion d'idées et d'expressions disparates! Encore, s'il eût peint le sage de l'Amérique, électrisant le cœur de ses concitoyens pour en faire jaillir les étincelles du patriotisme, et le feu sacré de la liberté, il y aurait eu quelqu'analogie ; mais extraire doucement le feu du vice, comme si l'électricité morale pouvait agir autrement que l'électricité physique, c'est-à-dire, par commotion! où est l'exactitude des rapports qui doit fonder toute métaphore et toute comparaison?

Je m'attends bien que M. Fauchet, du haut de son génie transcendant, traitera ces observations de futilités et de minuties; aussi je ne me les permets que pour ceux qui seraient tentés d'imiter cette manière d'écrire, sans avoir les mêmes droits, et qui croiraient bonnement avoir trouvé, comme lui, des paroles immortelles. Je m'arrête encore bien moins au néologisme et aux fautes innombrables de langage et de construction : il y a long-temps qu'on ne prend plus garde à ces misères-là, et je commence à m'y faire comme un autre.

Mais je ne saurais encore, je l'avoue, m'accoutumer au défaut de sens et d'idée. Je voudrais que l'on sût du moins ce qu'on veut dire; c'est un faible que j'ai encore, et dont je ne saurais me corriger.

« Le sage lui-même qui, par la force de ses » réflexions et l'activité de sa grande âme, s'é- » lève, en implorant l'assistance divine, au-dessus » des vulgaires pensées et des superstitions popu- » laires, ne fait que flotter dans l'immensité des » conceptions éternelles. »

M. Fauchet pourrait il nous apprendre ce que c'est que *flotter dans l'immensité des conceptions éternelles?* Je ne connais que Dieu qui ait de ces conceptions-là, et les hommes ne peuvent que flotter dans le vague de leurs conceptions incertaines et temporelles, ou rester à la limite insurmontable, prescrite au petit nombre de leurs conceptions certaines. Est-ce que M. Fauchet prétendrait aussi avoir des conceptions éternelles, comme des paroles immortelles? Je lui déclare que je ne crois pas plus aux unes qu'aux autres.

Ce qui est certain, c'est qu'il n'est pas doué de la faculté d'exprimer clairement ses conceptions telles quelles; en voici un exemple bien remarquable:

« Celui qui prononce que tel homme est » libre de croire telle doctrine, se rend coupable » souvent d'injustice, et toujours de témé- » rité. »

Qui ne croirait pas voir, dans cette phrase, un blasphême contre la conscience? Moi, qui sais que de ce côté-là M. l'abbé Fauchet est irréprochable, j'ai été long-temps, je l'avoue, à deviner sa pensée. Enfin, après avoir relu plus d'une fois le paragraphe, j'ai vu que toute l'équivoque était dans ce mot *libre*, placé et entouré de manière à tromper le lecteur le plus attentif. En effet, ce n'est pas de la liberté civile et religieuse des opinions que M. l'abbé Fauchet veut parler ici; c'est de la liberté intellectuelle ou métaphysique, opposée à la nécessité. Il veut dire que le pouvoir de l'éducation, de l'habitude, des préjugés, est si fort, que souvent l'homme n'est pas libre de ne pas croire telle ou telle erreur, est nécessité à y croire, et que par conséquent l'erreur est excusable. Rien n'est plus vrai; mais il eût fallu s'expliquer avec plus de clarté.

Ailleurs, il nous parle de la douce existence que procurent seules les bonnes vertus, qui nous mettent à l'aise avec la société et avec nous-mêmes. Pourquoi cette expression de *bonnes*

vertus? on dirait qu'il y en a de mauvaises.

Ici, je trouve *des paroles pleines de ce grand sens qui fait fermenter les pensées généreuses, et qui suffisent pour jeter les fondemens de la patrie.* Comment le grand sens fait-il fermenter les pensées? N'est-ce pas plutôt le mauvais sens qui fait fermenter les mauvaises têtes? Et dans tous les cas, comment ce qui fait fermenter peut-il jeter des fondemens? Remarquez que c'est toujours faute d'avoir une idée juste, qu'on réunit des métaphores pour rendre plusieurs idées qui ne signifient rien.

Là, j'aperçois Franklin *qui fait marcher de front deux pensées.* Il m'est impossible de me représenter deux pensées qui marchent de front.

« A la voix de Franklin, à la voix de la gloire,
» parais, jeune La Fayette, ou plutôt disparais de
» l'Europe; montre-toi à l'Amérique, etc. »

Voilà un singulier compliment. Pourquoi donc M. Fauchet veut-il que M. de La Fayette ait disparu de l'Europe quand il s'est montré à l'Amérique? C'est au contraire alors, pour la première fois, qu'il a véritablement paru dans l'Europe; jusque-là il y était ignoré. C'est en se montrant à l'Amérique, qu'il a fait voir à l'Europe ce qu'il était; il n'a pas cessé un moment

d'être sous nos yeux. Est-ce donc à un orateur d'ignorer que l'homme ne paraît que dans la gloire, et ne disparaît que dans l'obscurité?

« Ici, Messieurs, l'intérêt de ce discours aug-
» mente et devient suprême, etc. »

Point du tout, M. Fauchet, vous vous trompez; vous prenez une annonce de charlatan pour une préparation oratoire: *Ah! vous allez voir ce que vous allez voir*, etc. Cela est fort bien quand on montre la lanterne magique; celui qui la tient sait bien ce qu'il dit, car il est sûr, comme on sait, de nous montrer le soleil et la lune dans une boîte. Mais vous, vous n'êtes point sûr que l'intérêt de votre discours augmente parce que le sujet s'agrandit, encore moins qu'il devienne suprême; car il se pourrait faire que l'intérêt du discours ne fût pas en raison de celui du sujet: il y en a des exemples. Prenez garde, M. Fauchet, suivant le conseil d'Horace, à la grande ouverture de bouche, pour dire peu de chose. Vous savez qu'on ne manque jamais d'en rire, et je sais que vous n'aimez pas qu'on rie.

Jugez vous-même si je vous avertis mal à propos.

L'intérêt de votre discours devient suprême, dites-vous, parce que vous allez comparer l'Amérique indépendante avec la France libre. Vous

nous apprenez que la perfection de l'unité ne pourrait s'établir dans une multitude de provinces indépendantes, et vous en concluez que la forme de république fédérative convenait seule aux États-Unis. Vous ne répétez ici que ce que tout le monde a dit, et, quoique vous le répétiez après tout le monde, il n'y a point là d'intérêt suprême. Mais de quoi vous avisez-vous, en vantant l'unité monarchique, de nous parler d'un chef impassible comme Dieu, et comme lui invariable dans la justice ?

Quoi ! c'est vous qui donnez encore dans ce vieux jargon décrédité ? Il n'y a nulle part de chef impassible, ni invariable, M. Fauchet. Ces hyperboles, qu'on peut permettre dans la poésie, sont très-déplacées dans un discours sérieux et dans une matière si grave. Quand on apprécie les gouvernemens, on ne peut, on ne doit se servir que d'expressions vraies et raisonnables. La perfection du nôtre ne tient pas à ce que le chef soit comme Dieu, mais à ce qu'il puisse être aussi passible et aussi variable que tout autre homme, avec le moins d'inconvéniens possible pour la chose publique.

M. Fauchet ne s'exprime pas avec plus de justesse sur la divinité que sur la royauté ; il s'adresse à Dieu dans sa péroraison, et lui dit :

« Éternel modérateur des forces humaines, » qui, selon votre parole, disposez tout avec un » grand respect pour notre liberté, etc. »

C'est fort mal commenter les paroles de l'Écriture employées dans ce passage. *Cum magna reverentia disponis nos*, veut dire *vous réglez tout d'une manière très-respectable;* et ces mots ajoutés par l'orateur, *avec un grand respect pour notre liberté*, paraissent bien étranges, quand on songe que les trois quarts et demi du genre humain ignorent encore ce que c'est que la *liberté* (1).

Dans le fait, il est infiniment probable que Dieu n'a livré le monde qu'à des lois générales qui, une fois établies, produisent tous les effets physiques et moraux qui entrent dans la composition nécessaire du grand tout, dont nous ne sommes et dont nous ne connaissons qu'une très-petite partie. On peut présumer encore que notre espèce étant perfectible, et ses progrès les plus marqués n'ayant eu lieu que depuis peu de siècles, elle marche peut-être à présent vers un meilleur ordre de choses, quoique toujours né-

(1) On a retranché encore ici beaucoup de boutades révolutionnaires que M. de la Harpe lui-même se serait empressé de désavouer.

cessairement imparfait; et comme elle a épuisé une prodigieuse somme de sottises, si le chemin qu'elle doit faire en se perfectionnant, est aussi long que celui qu'elle a parcouru en se dégradant, il est à croire que du moins nous serons encore long-temps sur la route du mieux, et que nous ne sommes pas prêts à rétrograder.

HISTOIRE,

VIES PRIVÉES, MÉMOIRES.

VIE DE VOLTAIRE,

Par le marquis de Condorcet; suivie des Mémoires de Voltaire, écrits par lui-même (1).

Cette nouvelle *Vie de Voltaire*, écrite par un homme qui fut son ami, et qui méritait de l'être, peut donner lieu d'abord à une question de morale: Un ami doit-il écrire la vie de son ami? et les devoirs de l'amitié peuvent-ils se concilier avec ce premier de tous les devoirs de l'homme public (et un historien l'est), l'exacte équité? Je réponds: Oui, quand la vérité est telle qu'en dernier résultat, compensation faite du bien et du mal, le premier l'emporte infiniment sur le second; que les éloges sont plus que suffisans pour consoler des aveux, et que l'amitié

(1) *Voyez* le Cours de Littérature, tom. VI, pag. 320; tom. XV, pag. 80, 132, 260.

qui raconte et qui juge, peut jouir de la satisfaction légitime de dire à la postérité : Vous honorerez celui que j'ai célébré.

C'est assurément ce que peut dire l'historien de Voltaire. Il n'a point dissimulé les défauts et les torts ; il a senti qu'il n'en avait pas besoin : il a su peindre Voltaire tel qu'il était, et s'est appliqué surtout à représenter la toute-puissante influence qu'il a eue sur l'esprit de son siècle ; et bien loin qu'à cet égard on puisse lui reprocher aucune exagération, peut-être n'a-t-il pas assez approfondi la matière ; peut-être, quoique son pinceau ne manque pas de force, eût-il pu rendre ses touches plus vives et plus marquées : il me semble, du moins, qu'il était possible de développer davantage les obligations éternelles que le genre humain doit avoir à Voltaire (1).

---

(1) On a retranché ici un passage assez étendu, où M. de la Harpe, se livrant à tout son enthousiasme patriotique, représente Voltaire comme le précurseur, l'auteur même de cette terrible révolution, dont M. de la Harpe était alors l'admirateur passionné. Je doute que si Voltaire eût vécu, il eût agréé cet hommage. L'écrivain qui s'intitulait avec complaisance *seigneur de Ferney*, *comte de Tourney*, *gentilhomme*, etc. ; aurait-il avoué une révolution où les sans-culottes et le fils de Fréron jouaient un rôle si considérable ?

C'est lui qui a rendu la raison populaire; c'est la pensée des sages qui prépare les révolutions politiques.

Des esprits superficiels ou prévenus ont affecté de ne voir dans Voltaire qu'un flatteur de la puissance, parce qu'il a quelquefois caressé les ministres ou les grands : ils ne s'aperçoivent pas que ces cajoleries particulières sont sans conséquence; mais que ce qui est d'un effet infaillible et universel, c'est cette haine de la tyrannie en tout genre, qui respire dans tout ce qu'il a écrit; partout il la rend ou odieuse, ou ridicule (1).

Une foule d'anecdotes particulières achèverait de prouver qu'un sentiment qui a toujours été chez Voltaire, c'est l'horreur de l'injustice et de l'oppression; mais c'est précisément cette partie de l'histoire, ce sont ces traits qui peignent l'homme, que l'auteur de la *Vie de Voltaire* a trop négligés. Il écrit en philosophe, avec une raison supérieure; il abonde en réflexions judicieuses, en résultats lumineux; il voit de haut les hommes et les choses, les voit bien, et les

(1) On a supprimé encore ici tout ce que l'esprit démagogique avait inspiré de déraisonnable à M. de la Harpe. C'est de la Littérature que nos lecteurs attendent de nous, et non des cris révolutionnaires.

fait bien voir; il va toujours repoussant d'une main sûre les nombreux préjugés, les erreurs accréditées, que la passion mit si long-temps à la mode dans tout ce qui regarde Voltaire; il substitue à leur place des vérités qui n'étaient senties que par ceux qui ont bien connu ce grand homme : mais on désirerait qu'à l'exemple de Plutarque, il eût quelquefois descendu aux détails personnels et caractéristiques, et que, non content de bien juger son héros, il nous eût fait vivre avec lui. Cette partie importante de la biographie tient ici trop peu de place, elle reste à traiter; et peut-être n'y a-t-il pas de mal que plusieurs mains puissent toucher à ce grand sujet : mais d'ailleurs on égalera difficilement, du moins pour les idées générales, cet excellent aperçu sur les écrits et la philosophie de Voltaire.

Quoi de mieux vu, par exemple, et de mieux exprimé, que ce qu'il dit à propos des reproches d'inconstance et d'ingratitude que l'on fit à Voltaire, lorsque, malgré ses liaisons avec le duc de Choiseul, il approuva, du moins en partie, les opérations du chancelier Maupeou contre les parlemens?

« Les grands, les gens en place ont des intérêts, et rarement des opinions à combattre

» celle qui convient à leurs projets actuels, c'est
» à leurs yeux se déclarer contre eux. Cet atta-
» chement à la vérité, l'une des plus fortes pas-
» sions des esprits élevés et des âmes indépen-
» dantes, n'est pour eux qu'un sentiment chi-
» mérique. Ils croient qu'un raisonneur, un
» philosophe n'a, comme eux, que des opinions
» du moment, professe ce qu'il veut, parce qu'il
» ne tient fortement à rien, et doit par consé-
» quent changer de principes, suivant les inté-
» rêts passagers de ses amis ou de ses bienfai-
» teurs. Ils le regardent comme un homme fait
» pour défendre la cause qu'ils ont embrassée,
» et non pour soutenir ses principes personnels;
» pour servir sous eux, et non pour juger de la
» justice de la guerre : aussi le duc de Choiseul
» et ses amis paraissaient-ils croire que Voltaire
» aurait dû, par respect pour lui, ou trahir, ou
» cacher ses opinions sur des questions de droit
» public. Anecdote curieuse, qui prouve à quel
» point l'orgueil de la grandeur ou de la nais-
» sance peut faire oublier l'indépendance natu-
» relle de l'esprit humain, et l'inégalité des es-
» prits et des talens, plus réelle que celle des
» rangs et des places. »

Il était impossible que l'auteur, en appréciant le génie de Voltaire, ne répétât pas en substance

les idées de ceux qui, les premiers, apprirent à la multitude à rendre à ses écrits la justice qu'on s'efforça long-temps de lui refuser : ceux-ci même eurent un mérite qui était à la fois celui de leur caractère et des circonstances ; ils combattirent pour le talent en présence de l'envie ; ils établirent la vérité : mais l'auteur, en s'emparant de leurs résultats, fait bien voir qu'ils lui appartiennent aussi, et se les rend propres par la manière de les présenter.

Je me permettrai cependant quelques réflexions sur les endroits de son ouvrage où mon opinion diffère de la sienne ; ils sont en petit nombre, et le public instruit jugera.

« On peut comparer *la Henriade* à *l'Énéide;* » toutes deux portent l'empreinte du génie dans » tout ce qui a dépendu du poëte, et n'ont que » les défauts d'un sujet dont le choix a égale- » ment été dicté par l'esprit national : mais Vir- » gile ne voulait que flatter l'orgueil des Ro- » mains, et Voltaire eut le motif plus noble de » préserver les Français du fanatisme, en leur » traçant les crimes où il avait entraîné leurs » ancêtres. »

Cette dernière observation est vraie ; mais *la Henriade* peut-elle, en effet, soutenir la comparaison avec *l'Énéide ?* Je ne le crois pas ; et le

jugement qu'en porte M. de Condorcet me paraît, en total, plus philosophique que littéraire.

Certainement le premier mérite dans un poëme est d'être poëte, soit par l'invention, soit par les détails; et, sous ces deux aspects, l'auteur de *l'Énéide* est bien supérieur à celui de *la Henriade*. *L'empreinte du génie* est bien autrement marquée dans l'une que dans l'autre; et je ne serais pas étonné qu'un grand poëte, que Voltaire lui-même, aimât mieux avoir fait le deuxième, le quatrième et le sixième livre de *l'Énéide*, que *la Henriade* entière. M. de Condorcet prétend que ce qui manque à celle-ci *est compensé* par d'autres beautés, par un but moral, par une philosophie profonde et vraie, etc. Je ne le pense pas. Sans doute, ce mérite est très-réel, et particulier à l'auteur; mais en poésie, rien ne peut compenser le défaut d'imagination, ni d'intérêt; et, quoique Voltaire ait mis le premier la philosophie sur le théâtre, il ne serait pas le plus grand tragique du monde entier, s'il n'eût pas produit de plus grands effets qu'aucun des anciens et des modernes.

L'auteur a raison de nous dire que l'étude des sciences agrandit la sphère des idées poétiques, et enrichit les vers de nouvelles images; mais devait-il ajouter : « Sans cette ressource, la poé-

» sie, nécessairement resserrée dans un cercle » étroit, ne serait plus que l'art de rajeunir » avec adresse, et en vers harmonieux, des » idées communes et des peintures épuisées ? » Cela me paraît outré : il est sûr que les connaissances physiques sont pour la poésie une richesse de plus ; mais sans cette ressource, son cercle est encore immense : c'est celui de l'imagination et du génie, dont on ne peut assigner les bornes ; et ce qui le prouve, c'est que sans le secours de la physique, on a produit, depuis Voltaire, une foule de beautés neuves et du premier ordre, qui sont bien loin des idées communes et des peintures épuisées.

Il prétend que *Mérope* est la seule tragédie qui soit touchante sans amour : cette exclusion me paraît injuste. *Iphigénie en Tauride* est une pièce très-touchante, et il n'y a point d'amour : on en pourrait même citer d'autres.

La Princesse de Navarre est, selon lui, un ouvrage rempli d'une galanterie noble et touchante. J'avoue qu'il ne m'a point paru tel : c'est un mélange de sérieux, de comique, qui est souvent de mauvais goût, et que Voltaire a lui-même condamné avec raison.

« L'auteur des *Saisons* est le *seul* poëte fran- » çais qui ait réuni, comme Voltaire, l'âme et

» l'esprit d'un philosophe. » Cet éloge est juste; mais devait-il être exclusif?

A propos des *Annales de l'Empire*, il dit que c'est le seul des abrégés chronologiques qu'on puisse lire de suite. Je ne crois pas qu'aucun abrégé chronologique de ce genre soit fait pour être lu de suite; mais il me semble que celui du président Hénault peut se lire avec plaisir, quoiqu'il faille se défier des préjugés qu'il y a répandus.

Il traite de puérile l'hypothèse de l'optimisme; ce mépris est-il bien philosophique? Il est incontestable que nous ne voyons et ne connaissons qu'une partie du grand tout, soit en espace, soit en durée; nous ne pouvons donc pas en juger le dessein; et, en admettant l'existence nécessaire d'un ordonnateur suprême, est-il déraisonnable de supposer que son ouvrage, dont nous ne faisons qu'une si petite partie, peut être le mieux dans l'ordre général? Non-seulement cette idée ne me semble pas puérile, mais elle me paraît grande et conséquente. Le malheur qui se plaint est excusable; mais l'ignorance qui condamne est téméraire, et nous sommes encore plus ignorans que malheureux.

Ce qui suit est une bien petite anecdote, si quelque chose est petit de ce qui regarde un

grand homme; mais, enfin, il faut rétablir la vérité en tout. « Le père Adam, à qui son séjour » à Ferney donna une sorte de célébrité, n'était » pas absolument inutile à son hôte; il jouait » avec lui aux échecs, et y jouait avec assez » d'adresse pour cacher quelquefois sa supério- » rité. » Le fait est vraisemblable, mais je puis assurer qu'il n'est pas vrai. Je les ai vus jouer tous les jours, pendant un an; et non-seulement le père Adam n'y mettait point de complaisance, lui qui, dans tout le reste, était beaucoup plus que complaisant; mais je puis attester qu'il jouait souvent avec humeur, surtout quand il perdait, et qu'il était fort loin de perdre volontairement. Au contraire, je n'ai jamais vu Voltaire se fâcher à ce jeu, et je jouais souvent avec lui; il y mettait même beaucoup de gaîté, et une de ses ruses familières était de faire des contes pour vous distraire quand il avait mauvais jeu. Il aimait beaucoup les échecs, et se le reprochait comme une perte de temps; car il faisait cas du temps en raison de l'emploi qu'il en savait faire. « Passer » deux heures, disait-il, à remuer de petits mor- » ceaux de bois! on aurait fait une scène pendant » ce temps-là. »

Puisque nous en sommes aux anecdotes, il s'en trouve une ici qui me paraît extrêmement

hasardée. On prétend que lorsque madame de Pompadour, voulant jouer le rôle de dévote, fit engager Voltaire, par le duc de la Vallière, à mettre en vers quelques morceaux de la Bible, elle lui fit entrevoir l'espérance d'être cardinal. Je crois également improbable, ou qu'on ait imaginé de pouvoir lui faire espérer le chapeau, ou qu'il ait été assez crédule pour se prêter un moment à cette chimère. Il eut, comme un autre, des accès d'ambition dans ses momens de faveur; il désirait le titre de conseiller d'état, qu'il n'eut pas; il désira, beaucoup plus vivement, d'être employé dans les négociations; mais il suffit de savoir quel était l'esprit de notre gouvernement, et quelle opinion l'on avait de Voltaire, pour sentir qu'il n'était guère possible que l'on songeât à lui pour une dignité ecclésiastique, et une dignité si éminente. Cette idée eût paru à Versailles le renversement de toute raison et le comble du ridicule. Je n'ai jamais ouï parler à Voltaire, ni à aucun de ses amis, de cette singulière anecdote du cardinalat, et je voudrais bien que l'auteur nous apprît où il l'a puisée.

Il me reste à présenter au lecteur impartial deux observations importantes; elles ne regardent pas Voltaire, mais elles tiennent à la vraie philosophie, à ces idées premières de raison et

de justice qui doivent être chères à l'auteur, et qu'il me paraît avoir heurtées en deux endroits de son ouvrage. *Il ne peut*, dit-il, *exister de religion naturelle*. Je pense, au contraire, que pour les hommes raisonnables qui n'ont pas le bonheur d'être éclairés des lumières surnaturelles du christianisme, il ne peut exister d'autre religion que la religion naturelle, celle qui consiste dans l'adoration d'un Dieu rémunérateur et vengeur, dans la conscience du *juste* et de l'*injuste*, qui n'est que le témoignage intérieur de la raison que nous avons reçue de Dieu, et dans la croyance de l'immortalité du principe pensant, quel qu'il soit : c'est la religion qu'ont prêchée tous les sages, depuis Confucius jusqu'à Voltaire. On peut l'appeler naturelle, parce qu'elle n'est fondée que sur des notions communes à tous les hommes qui ont été à portée de cultiver leur raison. Cette même raison, au contraire, contredit évidemment toute religion révélée, et cela est si vrai, que celle des chrétiens, la seule que nous regardions comme l'ouvrage de Dieu, parmi toutes les autres reconnues pour être l'ouvrage des hommes, commence par exiger, pour première condition, le sacrifice entier de notre raison, et ne nous a été donnée que comme une grâce d'en-haut, qu'on appelle *le*

don de la foi. Les apôtres eux-mêmes appellent le christianisme, considéré par les seules lumières de la raison, *la folie de la croix;* et S. Augustin ne sait d'autre réponse aux incrédules que de dire : « Je crois, parce que cela est absurde ; je » crois, parce que cela est impossible : *credo,* » *quia absurdum; credo, quia impossibile.* » Ce sont les plus belles paroles de ce grand saint ; c'est en deux mots toute l'essence de notre sainte religion.

C'est de-là que vient aussi la principale erreur des ennemis du christianisme : ils ne l'ont jugé que par le mal qu'il a fait au monde pendant quinze siècles, grâce à l'abus qu'en faisaient ses ministres, et ils oubliaient que ce n'est pas selon l'ordre temporel qu'il fallait apprécier une religion toute divine. Ils se sont épuisés en raisonnemens et en sarcasmes sur les horreurs de l'ancien testament et sur les mystères du nouveau. C'est au peuple qu'ils s'adressaient, parce qu'ils croyaient lui rendre service en lui montrant les prêtres aussi ridicules dans leur doctrine, qu'odieux et inconséquens dans leur conduite. Ceux-ci, d'un autre côté, donnaient dans le piége, et se croyaient intéressés à tout défendre et obligés de tout expliquer. De part et d'autre, si l'on eût été de bonne foi, la dispute

se réduisait à une seule question, qui, une fois résolue, rendait toute autre discussion inutile. Dieu a-t-il parlé aux hommes par la voie de révélation ? La question ainsi posée, le philosophe n'avait qu'un seul argument à faire. « Dieu n'a » point révélé de religion ; car celle que vous » prétendez révélée, est ignorée ou méconnue » des trois quarts du genre humain ; et il ré- » pugne également à l'idée que nous avons de » sa justice et de sa puissance, qu'il n'ait révélé » qu'à quelques-uns ce qui est nécessaire à tous » pour être sauvés, ou que les moyens lui aient » manqué pour se faire entendre à tous les » hommes. » La raison humaine ne connaît point de réponse à ce raisonnement, auquel devait se borner toute la dispute, et qui aurait épargné tant de volumes d'injures et d'ennui. Mais la réponse du chrétien, la seule qui lui convienne et la seule triomphante, est celle-ci : « Ne voyez-vous pas que si la révélation était » évidente, il n'y aurait aucun mérite à croire ? » Ce mérite-là, c'est une grâce particulière que » Dieu a faite aux chrétiens. Il ne doit compte » à personne de ses dons. Nous ne sommes » point juges de sa justice ; mais, comme nous » comptons sur sa bonté, nous le prions qu'il » vous éclaire comme il nous a éclairés. » Si les

hommes avaient su être raisonnables, voilà où se serait terminée toute cette controverse; et puisqu'ils commencent enfin à le devenir, il faut espérer que désormais elle n'ira pas plus loin.

C'est cet argument contre la révélation que Rousseau a si éloquemment développé par la bouche de son *Vicaire savoyard;* et cependant il finit par reconnaître la divinité de l'Évangile, et par avouer que la *mort de Jésus-Christ est d'un Dieu.* On a cru voir là-dedans une contradiction : On *s'est écrié, au nom du bon sens : qu'est-ce que la mort d'un Dieu?* Vraiment il s'agit bien ici *de bon sens;* c'est bien avec du bon sens qu'on est chrétien et sauvé! les saints, les martyrs faisaient gloire d'être *insensés* aux yeux des hommes, et sages aux yeux de Dieu. Si Rousseau finit par professer une croyance contraire à ses raisonnemens, c'est qu'après avoir écouté sa raison, il a cédé à la foi, si supérieure à la raison; c'est qu'il a eu non-seulement le don du génie, mais ce qui est bien au-dessus, celui de la grâce.

Mais comme cette grâce devient tous les jours plus rare, et que si tout le monde n'a pas le bonheur d'être croyant, tout le monde a intérêt à être honnête homme, c'est pour cela que je crois du devoir de la philosophie, non-seule-

ment de ne point nier la religion naturelle, mais même de la recommander à tous les hommes, parce qu'elle est à la portée de tous, et bonne à tous (1).

Le style de cet ouvrage est élégant, soutenu, plus clair, plus nombreux, plus facile et plus coulant que celui des autres ouvrages du même auteur, à qui l'on a reproché de manquer de cette harmonie qui appartient à la prose, et de pécher quelquefois par l'obscurité et l'embarras des constructions. Cependant il règne encore ici une sévérité de ton trop continue et trop uniforme : on peut y désirer cette variété nécessaire dans tous les genres, et que celui de l'ouvrage comportait autant qu'aucun autre.

---

(1) On a retranché ici une longue dissertation politique sur les droits de conquête, sur les relations des puissances entr'elles, matières fort belles, mais qui ne tiennent pas du tout à la littérature ; c'était déjà assez d'avoir laissé subsister tout ce que M. de la Harpe vient de dire sur la révélation, la grâce et la religion naturelle.

MÉMOIRES

DE LA MINORITÉ DE LOUIS XV,

Par J. B. Massillon (1).

Ce fut en 1730 que Louis XV engagea Massillon à rédiger pour lui ce précis historique sur les affaires de la régence. Il n'est pas à présumer que ce fut à l'insu, et même sans l'avis du cardinal de Fleury, que le jeune roi son élève donna cette marque de confiance à Massillon; et cependant il est à remarquer que l'auteur de ces *Mémoires* ne donne aucune louange au cardinal de Fleury.

Ils sont intéressans et instructifs par beaucoup de faits particuliers et de détails de l'intérieur de la cour, qu'on ne trouve pas ailleurs, par le ton de bonne foi et l'esprit de justice qu'on y voit dominer d'un bout à l'autre.

Le style en est facile et simple, quelquefois même un peu négligé; c'est plutôt celui d'une correspondance que de l'histoire, et en cela

(1) *Voyez* le Cours de Littérature, tome VII, pages 29, 32, 112 et suiv.

l'auteur allait à son but ; il devait être plus occupé d'écrire pour le roi qui le consultait, que pour le public et la postérité qui, vraisemblablement, ne devaient pas lire ces *Mémoires ;* mais la clarté du récit et la netteté des développemens, qualités importantes, et qui manquent quelquefois à ces sortes d'écrits confidentiels, marquent une main exercée, et un écrivain supérieur à son travail.

Il ne perd point l'occasion d'inculquer au roi des maximes de gouvernement très-judicieuses, qui ne sont point tournées avec une affectation de profondeur, mais qui n'en sont pas moins d'un grand sens, frappantes d'évidence, d'une application étendue, et d'une utilité constante. La confiance du prince, qui semble demander la vérité, à son âge, qui en paraît moins ennemi que tout autre, autorisent Massillon à ne lui rien dissimuler, ni de ce que le passé avait de honteux, ni de ce que l'avenir avait de menaçant. On s'aperçoit que Massillon connaissait les plaies profondes de notre gouvernement, ce que la corruption de la régence y avait ajouté, et ce qu'on pouvait craindre de la disposition que montrait déjà le monarque à se laisser gouverner. Il a le courage de lui dire que les princes qui ne gouvernent pas eux-mêmes, sont *tou-*

jours mineurs. Il semble prévoir de loin toutes les suites que peut avoir, chez une nation comme la nôtre, cette habitude de mépriser l'autorité, que j'ai déjà indiquée ailleurs, comme une des causes primitives de notre révolution ; il avertit le roi que les grands, qu'on est porté à croire les appuis naturels de l'autorité souveraine, *la souffrent très-impatiemment*, dès qu'elle ne fait pas tout pour eux, et au fond, ne l'aiment guère que pour eux-mêmes. Enfin, il résulte de la lecture de ces *Mémoires*, que si Louis XV a toujours voulu *être mineur*, ce n'est pas faute d'avoir reçu de bons conseils. Mais que sert cette instruction tardive, toujours trop faible contre le caractère que l'éducation peut seule modifier ! et l'on sait que celle de Louis XV avait toujours tendu à lui ôter tout ressort et toute volonté.

Il n'y a que deux endroits sur lesquels je trouverais quelque reproche à faire à Massillon. Voici le premier : « On avait proposé au régent de déclarer le roi quitte envers ses sujets de ce qu'il leur devait, et c'eût été faire aux Français une banqueroute d'environ dix-huit cent millions ; le duc d'Orléans trouva ce plan odieux, et effectivement il l'était, *quoiqu'à considérer le parti en lui-même, et le comparant avec*

les opérations que l'on fit depuis, l'état en général en eût été mieux, si on l'eût suivi. » J'avoue que je n'en crois rien. Je crois que le plus mauvais de tous les partis est celui qui, par une violation ouverte et absolue de la foi publique, donne le plus grand de tous les scandales, et détruit toute ressource pour l'avenir. Je sais bien que les liquidations et réductions du fameux *visa* où aboutit le systême de Law, furent une espèce de banqueroute partielle et palliée; mais pourtant les circonstances sont quelque chose en pareille matière; et l'avilissement d'un papier dont l'intérêt avait été porté cent fois au delà de sa valeur, ne pouvait, quelque mal qu'il fit à beaucoup de particuliers, se comparer, ni dans son principe, ni dans ses effets, à la spoliation avouée et authentique de tous ceux qui avaient de si bonne foi avancé leurs fonds à l'état. Qu'on se figure quelle longue impression d'effroi et d'horreur aurait pu produire un édit tel que celui qu'on proposait au régent, et qui aurait dit à d'innombrables créanciers qui avaient d'autres créanciers: L'état a reçu votre argent, et l'état déclare qu'il ne vous doit rien! C'eût été un bouleversement cent fois plus odieux et plus dangereux que la chute d'une banque de papier-monnaie; c'eût été élever une barrière éternelle

entre les besoins de l'état et les secours qu'il pouvait attendre des citoyens. Ils portèrent encore leur argent, et en quantité, dans les nombreux emprunts qui suivirent le systême ; mais après une banqueroute totale et solennelle, telle qu'on voulait que le régent la fît, jamais on n'eût trouvé un écu. Il y a des impressions dont les hommes ne reviennent pas, et je suis surpris que Massillon ait avancé une opinion si erronée en morale et en politique.

L'autre endroit dont je veux parler regarde ces énormes fortunes que l'on vit s'élever dans le temps où ce qu'on appelle *la grande machine de la finance* était un mystère profond, impénétrable même au gouvernement, et connu seulement des principaux agens de la ferme générale.

Massillon dit à ce sujet : « La nécessité de dépenses promptes, et qui ne permettent pas d'attendre le temps de recette, porte à chercher des secours extraordinaires, et ce sont les cas où l'on est bienheureux de trouver des bourses fortes qui puissent faire des avances, au moyen de certain intérêt que le roi donne à gagner. Si ces fortunes sont donc un mal en elles-mêmes, il y a des circonstances où elles sont utiles à *l'état* ou au roi, qui doivent ne faire qu'un.

Voltaire et beaucoup d'autres écrivains ont fait la même remarque ; elle n'est pas destituée de tout fondement ; mais dans ces sortes d'observations, qui ne sont vraies que sur un fait, il est de devoir de prévenir les conséquences très-fausses et très-dangereuses qui pourraient en faire un principe d'erreur. Ce fait prouve seulement une vérité très-commune, c'est qu'il n'y a guère de mal, en général, dont il ne puisse résulter quelqu'avantage particulier, comme il n'y a point de bien général dont il ne puisse naître quelqu'abus. Mais il fallait d'abord reconnaître qu'il était de la plus mauvaise politique de tolérer ces fortunes abusives, fondées sur une perception d'impôts arbitraires et ignorés, et sur la disproportion inconnue entre ce que la ferme générale tirait des peuples, et ce qu'elle rendait au roi. L'expérience a prouvé depuis que non-seulement la justice était blessée par cette oppression des peuples, mais que l'autorité même faisait un très-mauvais calcul en tarissant la véritable source des richesses de l'état, c'est-à-dire, l'aisance générale et la sécurité des propriétés, pour se procurer des ressources passagères et dispendieuses, qui devaient nécessairement finir par une ruine totale. C'était, en effet, raisonner précisément comme ces riches dissipateurs qui se laissaient

voler par leurs intendans, pourvu qu'ils pussent leur emprunter au besoin de grosses sommes, dont les prêteurs étaient sûrs de se payer largement par leurs mains. On sait où aboutissait cette conduite : toute la fortune allait, à la fin, aux hommes d'affaires, et le maître à l'hôpital. Voilà ce qui est arrivé en France : après avoir long-temps emprunté de ceux à qui elle permettait de piller le peuple, elle a vu celui-ci réduit à ne pouvoir plus rien donner, ceux-là à ne pouvoir plus rien prendre, elle-même réduite à ne pouvoir plus rien recevoir, et tout a croûlé. L'ordre, l'ordre en tout et partout, il n'y a que cela de bon et de sûr.

A ces deux passages près, tout ce que dit Massillon est en soi-même une leçon excellente, et de plus, appropriée au prince qu'il instruisait, et dont il paraît avoir connu de bonne heure tous les défauts. Qu'on en juge par le morceau suivant :

« Il semble que parce que nos princes sont » grands, ils soient dispensés de parler, et c'est » certainement une grande erreur. Il y a mille » occasions dans lesquelles un prince qui parle » à la multitude, gagne plus que par le poids de » toute son autorité. Les mécontens même n'a- » bordent jamais leur maître que dans le désir

» intérieur d'être désarmés, et ils le sont sûre-
» ment quand le prince veut dire un mot. Com-
» bien Henri IV, par exemple, ne rencontra-
» t-il pas d'obstacles qu'il surmonta, parce qu'il
» savait parler! *J'insiste sur cet article*, par
» l'amour et l'attachement que je sens pour mon
» roi. »

Il eut beau *insister*, on sait combien la leçon a été inutile. Louis XV était peut-être le seul à ignorer le ridicule que dans toute l'Europe on versait à pleines mains sur cette impuissance de parler, qu'on appelait *un des tics de la maison de Bourbon*, et que les Latins, par une expression énergique qui manque à notre langue, et qu'on ne peut suppléer, appelaient *infantia* (1). Tandis qu'il n'était question parmi nous que des conversations toujours intéressantes que tout voyageur, un peu connu, ne manquait jamais d'avoir avec les souverains de l'Europe, en Angleterre, en Prusse, en Russie, dans toute l'Al-

(1) Il est bon d'avertir ceux qui ne savent pas le latin, que ces mots d'*infans* et d'*infantia* signifient proprement *non parlant*, *non parler* ; les Latins les appliquaient à ceux qui n'ayant point profité du développement des facultés de l'homme, semblaient encore être restés dans l'âge où l'on ne sait pas parler. (*Note de M. de la Harpe.*)

lemagne, on savait par cœur, à Versailles, les trois ou quatre questions insignifiantes que le roi ne manquait pas de faire à tout étranger qui lui était présenté, et qui étaient constamment les mêmes. On peut imaginer combien ce protocole faisait rire, surtout quand on le rapprochait de ce que nous répétions sans cesse de la *morgue allemande* et de l'urbanité française.

Pour faire sentir combien, à ce sujet, les idées et les mœurs des étrangers sont éloignées des nôtres, il ne sera pas hors de propos de rapporter une conversation que j'eus avec un prince d'une des premières maisons souveraines d'Allemagne, homme de beaucoup de mérite et de sens, chez qui j'avais demeuré quelque temps. Il me demanda si le roi Louis XV m'avait jamais fait l'honneur de me parler. — Jamais. — Vous n'avez donc jamais eu occasion de le voir? — J'eus l'honneur de lui être présenté lors de mon premier ouvrage qui fut joué devant lui avec beaucoup de succès, et ce fut lui-même qui voulut en voir l'auteur. — Et il ne vous dit rien? — Non; il me regarda beaucoup, et se contenta de dire à ceux qui étaient autour de lui, que j'étais bien jeune. — Mais n'a-t-il jamais parlé aux hommes célèbres de son royaume, à Voltaire, à Buffon, à Rousseau, à d'Alembert, etc.? — Jamais. —

Mais à qui parle-t-il donc? (Je répète les propres paroles du prince.) — Je vais vous dire une chose (ajoutai-je) qui vous fera comprendre les raisons de ce silence, sans que je les explique. Je suppose qu'à la chasse, dans un de ces momens où le roi se trouve quelquefois à peu près seul, et n'ayant autour de lui que quelques valets, il aperçoive un de ces hommes que vous venez de nommer, qu'il connaît fort bien, et que la circonstance amène alors tout près de lui, vous pouvez être sûr que ce n'est pas à lui qu'il adressera la parole, mais de préférence au postillon, au cocher ou au piqueur. — Je vous entends, me dit le prince; et j'avais dit l'exacte vérité.

Les gens sensés verront bien que ce n'est nullement par esprit de satire que je suis entré dans ces détails. Je n'ai jamais rien eu de commun avec ces déclamateurs scandaleux, qui s'imaginent que l'esprit de patriotisme et de liberté consiste à invectiver, avec la plus brutale indécence, contre celui dont la dignité constitutionnelle commande le respect, sans que ce respect légitime et nécessaire puisse empêcher de dire une seule des vérités utiles à la chose publique. Je me suis même plus d'une fois élevé publiquement contre ces forcenés qui prétendent au courage, lorsqu'il n'y en a plus que dans la juste mesure de

nos avantages : c'est à eux que l'on peut appliquer, en le parodiant, ce vers fameux de Corneille :

Pour *insulter un roi*, tu te crois quelque chose.

Quant à moi, je n'ai d'autre objet, dans ce que j'écris, que de donner une idée de la fidélité des couleurs et de la nature des instructions que pourra employer l'histoire, lorsqu'avec son impartiale sévérité elle peindra ce que nous étions et ce que nous sommes.

Massillon n'y manque pas dans ses mémoires : il y est toujours le sincère interprète de l'opinion publique. Il dit, en parlant de Pontchartrain, que son administration, durement arbitraire, l'avait fait détester de toute la marine. « Sa retraite lui permit de s'apercevoir du mépris général dans lequel il était tombé. » Rien n'est plus vrai, et voici une anecdote certaine qui en est la preuve.

Un officier de marine, qui avait affaire auprès du ministre, arrive en poste chez Pontchartrain, avant de savoir qu'il venait d'être renvoyé. Il est introduit sur-le-champ, également surpris de la solitude qu'il rencontre et de la facilité de l'accès. Timide et les yeux baissés, il expose son affaire à l'ex-ministre, qui lui répond d'un ton fort

poli : Monsieur, *cela ne me regarde plus.* — Quoi ! (dit l'officier en faisant un pas en arrière et relevant les yeux pour toiser son homme) est-ce que Monseigneur ne serait plus..... ? — Non, Monsieur. L'officier le regarde quelque temps, et tout à coup frappant dans ses mains, s'écrie avec toute la brusque franchise d'un vrai marin : Pour ça, j'en suis bien aise. Et il se retire plus content qu'il n'était venu.

L'éditeur a mis au-devant de ces mémoires une *note historique sur la vie et les écrits de Massillon*, dans laquelle il n'y a de bon que ce qu'il cite de ce grand orateur. On s'aperçoit d'ailleurs, au premier coup-d'œil, qu'il n'a ni les connaissances, ni le jugement, ni le style nécessaire pour traiter les objets qu'il veut embrasser. Il appelle Massillon *un écrivain révolutionnaire*, expression très-déplacée, car Massillon n'était et ne pouvait être alors que du nombre des honnêtes gens, qui désiraient que sous un jeune roi le gouvernement sentît la nécessité de se réformer lui-même ; et c'est dans ce dessein que, comme orateur et comme historien, il montrait le mal et indiquait les remèdes. Ce n'est que long-temps après, et lorsque le mal fut à son comble, que des philosophes, tels que Voltaire, Rousseau, Mably, Helvétius, com-

prirent et firent comprendre qu'il n'y avait de ressource que dans une révolution totale : ce sont ceux-là qui furent vraiment des écrivains *révolutionnaires*. Helvétius n'espérait rien que de la *conquête;* il ne nous croyait pas *dignes d'une guerre civile*. Mably voyait mieux, et devina juste que le premier ébranlement viendrait des parlemens qui finiraient par demander les états-généraux. Celui-ci, naturellement austère et brusque, se fâchait très-sérieusement contre ceux qui applaudissaient à quelques-unes de ces réformes d'un moment, qui ne guérissent jamais rien dans un état, dont l'instabilité de principes et d'administration est un des vices essentiels. *Tant pis* (disait-il) *si l'on fait quelque bien ; cela soutiendra quelque temps la vieille machine qu'il faut renverser.*

L'éditeur dit beaucoup de mal de notre ancien clergé, et assurément il y a de quoi ; mais il s'en faut bien qu'il sache frapper juste. Il prétend que la prélature était en général inepte et ignorante. Il se trompe beaucoup, ce n'est pas par-là qu'elle péchait ; elle ne manquait ni de lumières, ni de talent. Il se plaint que le clergé ne fit pas assez d'accueil au mérite ; cela n'est pas plus juste. Il n'y avait pas de carrière où le mérite fût plus sûr de percer que dans celle de

l'église, par deux raisons : d'abord, parce qu'il n'y avait point d'état où les récompenses coûtassent moins; ensuite, parce qu'on y sentait la nécessité de se fortifier d'hommes qui eussent des moyens; car déjà l'on commençait à s'apercevoir des forces et des succès de l'ennemi. Je sais, à n'en pouvoir douter, que tel d'entr'eux se bornait à désirer que les choses durassent autant que lui. Si l'on demande pourquoi donc ils ne firent rien pour prévenir leur chute, c'est que cela était impossible, que l'esprit de corps ne recule point, que la partie fanatique était bien loin d'être d'accord avec la partie éclairée; c'est surtout que leur existence était immédiatement liée aux intérêts du despotisme, qu'elle ne pouvait rétrograder qu'avec lui, et qu'elle était par conséquent nécessitée à ne tomber qu'avec lui.

Il assure que *les ecclésiastiques distingués n'obtenaient que du pain* et de modiques *récompenses*. Non, hors l'épiscopat, ils obtenaient tout, et assez facilement. L'abbé Poulle, pour sept ou huit sermons, eut une abbaye de trente mille livres de rente, et ne prêcha plus; l'abbé Maury, pour des sermons bien inférieurs à ceux de l'abbé Poulle, eut neuf ou dix mille livres en bénéfices. Les places de grands vicaires, ordinairement accompagnées plutôt ou plus tard de

bénéfices considérables, étaient remplies le plus souvent par des gens d'esprit et de mérite. L'éditeur n'a raison que sur l'épiscopat. Cette exclusion habituelle dont il y a peu d'exceptions, telles que Massillon, Fléchier, l'abbé de Beauvais, tenait à l'insurmontable préjugé de la noblesse, persuadée que toutes les places éminentes lui appartenaient exclusivement, et qui ne pouvait pas plus souffrir, ni même concevoir un roturier évêque, que capitaine de vaisseau royal, ou maréchal de France. Elle consentit pourtant, en faveur des roturiers d'un mérite prédominant, qu'on leur donnât quelques uns de ces évêchés, qu'on appelait à la cour des *évêchés de laquais*, et c'étaient les petits diocèses enfoncés dans les montagnes de Provence.

Parmi les orateurs de la chaire *qui ont*, dit-il, *mérité l'attention de leurs contemporains*, l'éditeur cite sur la même ligne Latour-du-Pin, Neuville, Poulle et Maury; il ne sait pas que les deux premiers, qui n'étaient que de froids rhéteurs à antithèses, ont été oubliés dès qu'ils ont été imprimés; que l'abbé Poulle, seul véritable orateur que nous ayons vu dans la chaire depuis Massillon, ne devait pas être confondu avec eux, et que l'abbé Maury, dont nous n'avons que deux panégyriques de saints, a montré dans ce

genre un talent estimable, plus sain et plus fort que celui de Neuville et de Latour-du-Pin, mais à une grande distance de l'abbé Poulle.

Il cite encore M. Fauchet, déclamateur ridicule aux yeux de tout homme de goût, qui, avant la révolution, n'était connu que par des morceaux d'un très-mauvais style, n'avait montré, lorsqu'il prêcha devant l'académie, qu'un talent très inégal, et qui, dans ce qu'il a publié depuis, est loin d'avoir fait quelque progrès.

L'éditeur nomme quelques autres ecclésiastiques dont on a, depuis la révolution, des ouvrages estimés, et qui se sont distingués comme citoyens et comme écrivains, mais qui ne peuvent être encore compris parmi les orateurs.

LETTRES ORIGINALES,

Écrites du donjon de Vincennes (1).

Mirabeau a été vraiment l'homme de la révolution. Il était né avec une âme ardente et forte, un génie puissant et flexible, une vivacité d'ima-

---

(1) *Voyez* le Cours de Littérature, tome XI, page 582; tome XIV, page 437.

gination qui ne nuisait en rien à la justesse des idées, un penchant effréné pour le plaisir, joint à la plus grande facilité pour le travail, et un tempérament robuste, capable de suffire en même temps au travail et au plaisir, une activité de pensée qui semblait dévorer tous les objets, et une promptitude de mémoire qui les embrassait tous.

Né d'un père qui avait de l'esprit et des connaissances, son éducation fut soignée comme elle pouvait l'être alors; mais les hommes tels que lui font toujours la leur, et son caractère et les circonstances lui procurèrent bientôt la plus rude, mais aussi la plus instructive de toutes, celle du malheur. Son premier ennemi fut son père. Écrivain législateur et homme à systême, il avait jeté quelques idées utiles sur l'économie rurale et sur l'impôt, dans de gros ouvrages remplis d'ailleurs du plus ridicule fatras; fier comme gentilhomme, et vain comme auteur, il s'enorgueillissait d'être un des chefs de la secte économiste, conjointement avec Quesnay, Turgot, Dupont, Roubaud, qui avaient infiniment plus de principes et de méthode que lui, et qui écrivaient beaucoup mieux. Entêté et inconséquent comme tous les gens médiocres, il détériorait systématiquement ses terres, en se flat-

tant d'enrichir l'état par sa théorie, et tyrannisait sa famille en prêchant la liberté politique; unissant, par un mélange assez commun, tous les préjugés de la féodalité qui étaient dans son cœur, avec tout l'étalage des maximes philosophiques qui n'étaient que sous sa plume. Cet homme, impérieux et bizarre, aperçut bien vîte, dans la jeunesse de son fils et dans le premier développement de ses facultés, un esprit d'indépendance dont il fut blessé, et une supériorité de talent qui menaçait sa vanité. Il fut jaloux, il le fut à l'excès, et devint un vrai tyran, en refusant à son fils l'honnête nécessaire, en le mariant contre son gré, en traitant avec une sévérité outrée des erreurs de jeunesse, en lui montrant sans cesse la rigueur d'un juge, l'autorité d'un père et la sombre défiance d'un ennemi; enfin, en lui fermant absolument son âme, il révolta celle d'un jeune homme fier et sensible, qui avait la connaissance raisonnée de ses droits, et déjà le premier sentiment de ses forces. Au lieu de prendre les arrangemens convenables qu'une grande richesse mettait à sa disposition pour payer les dettes de son fils, il parut désirer en secret d'enchaîner le génie de ce jeune homme par des embarras de fortune; et sa conduite dans la malheureuse aventure de madame de Monnier,

fait juger qu'il ne vit dans une faute très-excusable, qu'une occasion de le perdre à jamais, et de l'ensevelir dans la nuit des cachots, ou de le forcer à s'expatrier. On voit clairement qu'il ne lui pardonnait pas d'apprécier le mérite de son père, et de sentir le sien. Il s'arma contre lui du despotisme ministériel, sous prétexte de le dérober à la vengeance des lois, et c'était la sienne propre qu'il satisfaisait, puisqu'il est prouvé que, même suivant les lois de ce temps-là, toutes vicieuses qu'elles étaient, Mirabeau ne pouvait jamais être condamné. L'évasion de madame de Monnier avait été volontaire; elle avait vingt-quatre ans, elle était mariée depuis six : il n'avait point été compagnon de sa fuite; il n'y avait donc ni séduction, ni rapt. Il l'avait rejointe depuis, il est vrai; mais cela prouvait seulement qu'ils étaient amoureux l'un de l'autre. L'action en adultère n'eut jamais lieu, et ne pouvait être intentée, parce qu'il n'y avait aucune preuve possible. Il n'y avait donc, encore une fois, d'autre crime que l'amour, très-excusable au moral, et nul dans les tribunaux.

Tout ce que je viens d'exposer est constaté par des témoignages irrécusables dans les *Lettres de Mirabeau;* il est impossible d'en suspecter l'authenticité et la véracité. Par un hasard sin-

gulier, c'est entre les mains des agens du pouvoir absolu que ces lettres étaient en dépôt, et par un autre hasard non moins remarquable, c'était un lieutenant de police qui avait porté l'indulgence jusqu'à se rendre l'intermédiaire de la correspondance des deux amans emprisonnés. Tous les faits qu'il allègue en réclamant justice, ne sauraient être révoqués en doute, puisque de la vérité de ces faits il fait dépendre sa liberté et son honneur, et qu'il s'adresse à ceux qui étaient à portée de vérifier tout, et qui étaient les maîtres de son sort.

Ces *Lettres* ont donc un avantage précieux, celui de jeter le plus grand jour sur le caractère d'un homme fameux, qu'on a eu tant d'intérêt à calomnier ; elles sont une réponse péremptoire à tant d'accusations, aussi absurdes qu'infâmes, dont on a voulu le noircir au moment où, pour se venger de la gloire et des triomphes de l'homme public, on a eu recours à la ressource commune d'attaquer l'homme privé. Ces *Lettres* sont, pour la mémoire de Mirabeau, une égide terrible, sur laquelle il a gravé les titres irréfragables qu'il présente au jugement de la postérité ; titres d'autant plus sûrs qu'ils n'étaient pas destinés pour elle. Ce ne sont point ici des *mémoires* écrits pour le public, ni même des *confessions*,

où l'on peut toujours se montrer tel que l'on consent à être vu, mettre d'autant plus d'artifice qu'on sait mieux prendre l'air de la vérité, et se faire valoir d'autant mieux, qu'on a plus l'air de s'accuser : non, rien de tout cela. Ces *Lettres*, écrites dans un cachot à une maîtresse, et passant par les mains d'un juge, ne devaient jamais être vues par d'autres ; et sans le hasard de la révolution, il est probable qu'elles n'eussent jamais vu le jour. Amant et malheureux, il ne pouvait avoir d'autre consolation, d'autre besoin que de s'épancher avec celle qu'il aimait ; accusé, il se perdait s'il eût essayé un moment d'en imposer aux arbitres de sa destinée. Il ne put donc tromper ni sur les sentimens, ni sur les faits ; et sous l'un et l'autre rapport, il y a de quoi justifier et même honorer sa mémoire.

Il est impossible à quiconque lira ces *Lettres* sans prévention, de croire que l'homme qui écrivait ainsi dans le donjon de Vincennes, ait pu être un méchant, un lâche, un pervers. Ceux qui faisaient consister le courage dans ce qu'on appelait si ridiculement les *affaires d'honneur*, verront que cet homme qu'on traitait de *poltron*, parce qu'étant législateur il ne voulait pas descendre à n'être qu'un spadassin, avait eu, dans sa jeunesse, deux de ces affaires-là ; qu'il

s'était battu une fois; qu'une autre fois il avait souffleté son adversaire qui refusait de se battre, et que, pour ces deux affaires, il subit une première détention. Mais un courage bien autrement admirable, c'est celui d'écrire, sous les verroux de Vincennes, à des ministres absolus, à des grands, du style et du ton d'un homme libre; de développer avec autant d'énergie que de justesse, tous les principes du droit naturel, en parlant à des hommes qui ne connaissaient que le droit du plus fort; de répandre sur un papier, souvent trempé des larmes de l'infortune, tout le feu d'une âme embrasée du saint amour de la liberté. C'est là, surtout, ce qui annonçait dans le Mirabeau de Vincennes, le Mirabeau de l'assemblée nationale; c'est là qu'on voit tout ce qu'il devoit être un jour; c'est là qu'il semble lui-même le pressentir de loin, et entrevoir la révolution dans l'avenir. Combien, en effet, a dû être grand dans la tribune de la liberté, celui qui était si ferme, si hardi, si imposant sous les chaînes de la tyrannie! Mais aussi ce sont ces mêmes chaînes qui l'ont fait ce que nous l'avons vu; et c'est toujours le despotisme qui forme, sans y penser, ceux qui doivent le détruire; c'est lui qui prend soin de tremper les armes dont il sera frappé.

Cette persécution si longue et si atroce, exercée contre Mirabeau, en comprimant le ressort d'une âme forte, devait lui donner une impulsion formidable, puisqu'elle ne le brisait pas. Dans ces *Lettres*, qui le rendront aussi intéressant aux yeux de la postérité, que son père y paraîtra petit et odieux, les forces morales se développèrent sous tous les rapports imaginables. Il trace déjà toute la théorie du gouvernement légal; il rassemble des résultats lumineux de ses lectures et de ses réflexions sur toutes les parties de l'économie politique, sur les sciences, sur les arts, sur les objets de littérature et de goût. Son talent pour écrire sur toutes les matières, brille de tout son éclat dans des lettres minutées avec la plus grande rapidité, qui offrent, parmi quelques négligences de diction et quelques fautes de goût, une foule de beautés de toute espèce : comme ouvrage de sentiment, c'est le seul qui puisse être comparé, pour la vraie chaleur et la vraie sensibilité, aux plus belles lettres de la *Julie* de Rousseau; et pourtant quelle disproportion dans le sujet, la situation et les moyens! Rousseau avait à sa disposition tous ceux d'un romancier qui arrange sa fable, la gradation, le nœud, les incidens, les épisodes, le dénoûment; joignez-y l'œil du public ouvert

sur l'ouvrage, et celui de l'auteur ouvert sur le public. Mirabeau, au contraire, dans la solitude d'une prison, dans le désespoir, dans l'abandon, et dans l'incertitude plus cruelle encore, écrit, durant quatre années, toujours dans la même situation, n'ayant jamais que le même cri, la liberté et sa maîtresse, et on lit ces quatre gros volumes de *Lettres* où il n'y a pas un évènement, avec autant de plaisir et d'intérêt que le roman le mieux fait et le plus touchant. Jamais on n'a mieux fait voir qu'il y a dans l'amour un charme qui n'est qu'à lui; c'est de n'avoir jamais qu'une même chose à dire et de la dire toujours sans s'épuiser, ni se lasser jamais, et même sans lasser les autres, quand il a l'éloquence qui lui est propre. On sent bien qu'il ne s'agit pas ici des amans vulgaires; on sait qu'ordinairement rien n'est si insipide pour un tiers que leurs conversations et leurs lettres: il n'en est pas de même de l'homme supérieur; comme il porte son génie dans ses passions, il révèle tous les secrets de l'un et de l'autre, et les rend d'un intérêt général.

Mais ces mêmes *Lettres*, qui parlent si bien au cœur qu'on dirait que l'auteur n'a été occupé qu'à sentir et à aimer, parlent en même temps à la raison, de manière qu'il semble qu'il n'ait été occupé qu'à penser. Vous rencontrez à tout mo-

ment des vérités fortement énoncées, des expressions de génie, des traits de passion, des raisonnemens vigoureux, des aperçus vastes, des réflexions fines ou profondes; une lettre apologétique qu'il adresse à son père; un examen des principes contenus dans ses écrits, et mis en opposition avec sa conduite; un mémoire en forme contre lui, envoyé au lieutenant de police, sont autant de chefs-d'œuvres en leur genre, et réunissent une dialectique victorieuse, une ironie amère et une élégance noble, sans jamais passer la mesure en rien.

Quoique la situation de l'auteur ne change pas, cependant le ton de sa correspondance est plus varié qu'on ne pourrait l'imaginer, et l'état de son âme semble différent, au point de passer d'un extrême à l'autre, quoiqu'il n'y eût en effet d'autre variation dans son sort, que le plus ou moins d'espérance de liberté. C'est que véritablement les degrés de l'espérance sont les seuls évènemens de la vie d'un prisonnier, mais des évènemens très-considérables : aussi Mirabeau paraît tantôt dans la plus déchirante douleur, dans le plus violent désespoir, dans le plus sinistre abattement; tantôt dans la sérénité et dans le calme, dans les jouissances d'un bonheur prochain, dans toute la liberté d'esprit qu'il aurait

eue dans le monde, souvent même dans la gaîté et le plus folâtre enjoûment. Cette dernière disposition ne se montre guère, il est vrai, que lorsqu'il a l'assurance très-prochaine de son élargissement. Il menace quelquefois, dans le cours de sa détention, de se donner la mort, et il paraît alors de bonne foi; mais il ne l'aurait sûrement pas fait tant que sa maîtresse aurait vécu et l'aurait aimé : tant qu'on s'aime et qu'on espère de se revoir, on ne se résout point à mourir. Comme le bien tient de près au mal dans les choses humaines! Mirabeau se désole, dans sa prison, d'être séparé d'une maîtresse; il semble que ce soit là son plus grand malheur, et c'était réellement celui qui lui faisait supporter tous les autres; sans ce soutien, une âme aussi fière et aussi ardente que la sienne aurait pu se jeter dans le désespoir : mais le plus grand tourment de la captivité est d'être seul, et avec l'amour on est toujours deux, même séparé l'un de l'autre; et voilà pourquoi l'on ne se tue point, quoi qu'il arrive. L'amour vous charge de deux existences; vous ne pouvez disposer de l'une sans attenter à l'autre, et comme celle-ci est sacrée, l'autre est nécessairement respectée.

On a remarqué dans les *Lettres de Mirabeau* des pensées, des expressions, des phrases,

des morceaux entiers d'emprunt, et tirés d'ouvrages connus qu'il ne cite pas; il ne faudrait pourtant pas en conclure que c'est un plagiat. D'abord, ces *Lettres* n'étaient nullement destinées à l'impression; de plus, lisant et écrivant beaucoup, et très-vîte, parce que c'était sa seule ressource, il confondait quelquefois, sans y penser, ses compositions et ses lectures. Celui qui rend ici hommage à sa mémoire, se glorifie d'être pour beaucoup dans ces larcins involontaires. Il y a, entr'autres, une douzaine de vers de *Mélanie*, réduits en prose, sans autre retranchement que celui de la mesure et de la rime, et d'ailleurs, conservés mot pour mot. Il n'y a qu'une seule de ces expressions empruntées qu'il ait soulignée comme citation; elle convenait à sa captivité comme à un couvent : mais ce qui prouve que quand il ne cite pas, c'est uniquement sa mémoire qui le trompe, c'est qu'il transcrit quelque part huit ou dix vers de Voltaire, sans pouvoir se rappeler où il les a lus.

Une des choses qui font le plus d'honneur à sa sensibilité, c'est le tendre intérêt qu'il montre sans cesse pour cet enfant qu'il eut de madame de Monnier, et qu'il perdit sans l'avoir jamais vu. Il entre dans les plus petits détails sur son éducation morale et physique, et paraît aussi

accablé de sa mort que s'il l'eût vu croître dans ses bras. Les affections de la nature n'entrent pas si profondément dans un mauvais cœur.

On regrette de ne pas connaître davantage l'objet d'une si grande passion, dans un homme tel que Mirabeau. Ce recueil n'offre qu'une seule lettre de madame de Monnier; mais elle suffit pour donner l'idée d'une femme dont l'esprit était fort au-dessus du commun, et c'est beaucoup de ne pas rester au-dessous de l'opinion qu'en donne Mirabeau.

TRAVAUX DE MIRABEAU,

A l'Assemblée nationale.

Nous avons considéré Mirabeau, dans ses lettres, comme homme privé; ses travaux à l'Assemblée nationale vont nous montrer l'homme public.

J'avais déjà parlé de la supériorité de ses talens oratoires, et essayé de les caractériser dès 1790 (1), dans un temps où peut-être y avait-il quelque courage à rendre une justice éclatante à un homme qui avait tant d'ennemis et de détracteurs, et contre qui la haine élevait des clameurs furieuses.

(1) *Mercure* du mois d'août.

Mon témoignage était d'autant moins suspect que je n'avais aucune liaison avec lui : aussi en parut-il flatté, et la reconnaissance qu'il me marqua, me donna occasion de le voir quelquefois. Nous nous convenions d'autant mieux, qu'il s'était bien aperçu que je goûtais véritablement son éloquence qui était du bon genre, c'est-à-dire, antique, franche et libre, et n'ayant rien de la rhétorique moderne (1)....

Voici comme je m'exprimais alors sur Mirabeau comme orateur :

« Ceux qui aiment à observer les moyens et » les effets de l'éloquence, depuis que la révo- » lution l'a mise à portée de jouer le premier » rôle parmi nous, comme chez les anciens, » ont remarqué que ce qui avait généralement » le plus d'effet dans les assemblées, c'était la » logique et les mouvemens. Ce sont aussi les » deux grands caractères de l'éloquence délibé- » rative, qui n'existe réellement en France que » depuis un an. La plupart des hommes n'ont » guère que des aperçus vagues : ils sont donc » très-satisfaits de celui qui leur en donne de

(1) Ici M. de la Harpe annonce qu'il s'était uni à Mirabeau, à cause des ses idées sur la liberté, et de sa tendance au républicanisme.

» justes et de précis ; chez eux la vérité n'est,
» pour ainsi dire, qu'un germe ; ils savent donc
» beaucoup de gré à celui qui le développe, et
» c'est l'avantage d'une logique lumineuse. Mais
» ce n'est pas tout : la plupart des hommes, ou
» s'intéressent faiblement à la vérité, ou peu-
» vent même avoir un intérêt contraire. La vé-
» hémence des mouvemens et l'énergie des
» expressions les subjugue, du moins pour un
» moment, et ce moment suffit. Leur assenti-
» ment devient une passion, et vous leur arra-
» chez quelquefois ce que peut-être, quelques
» momens après, ils seront fâchés ou surpris
» d'avoir cédé : voilà ce qui fait l'orateur de la
» chose publique. Tel est à mon gré (sans pré-
» tendre ôter rien au mérite de plusieurs autres
» de nos représentans, dont la révolution a mis
» les talens au grand jour), tel est M. Mirabeau.
» Il est puissant en logique, en mouvemens, en
» expressions : il est vraiment éloquent ; c'est
» l'homme le plus capable d'entrainer une grande
» assemblée. Et combien de fois ne l'a-t-il pas
» prouvé ! Comme écrivain, il pourrait épurer
» davantage son style ; mais nous n'avons pas
» encore sur la diction l'oreille aussi délicate
» que les Athéniens, ou même les Romains
» du temps de Cicéron, et nous ne sommes

» sévères sur la correction et le goût que le
» livre à la main. Il a de plus un avantage pré-
» cieux : c'est la présence d'esprit ; il se possède
» lorsqu'il meut les autres, et rarement il lui
» arrive de donner prise sur lui en passant la
» mesure : en cela, comme en tout le reste,
» bien différent de tel autre de nos députés (1),
» à qui j'ai entendu donner le nom de grand
» orateur, du moins par un parti, et qui
» n'est en effet qu'un rhéteur élégant, quand
» il n'est pas un sophiste emporté ; qni n'atta-
» que jamais de front une grande question,
» mais qui commence par dénaturer ou écarter
» le principe, et se jette ensuite dans les acces-
» soires et les lieux communs où il brille par
» l'élocution ; qui prenant l'audace pour l'éner-
» gie, risque à tout moment les assertions et
» les déclamations les plus révoltantes, et ou-
» blie que l'orateur ne saurait se décréditer lui-
» même sans décréditer sa cause, et que l'obser-
» vation des convenances est une des premières
» règles de l'art oratoire, d'autant plus impor-
» tante que tout le monde en est juge, et que
» quand vous la violez, vos adversaires triom-
» phent, et vos partisans rougissent. »

---

(1) L'abbé Maury.

Les discours qu'il prononça dans les assemblées de sa province, lors de la convocation des états généraux, et qui se présentent à la tête du recueil qu'on a publié, n'en sont pas la partie la moins intéressante. Quoiqu'il s'agisse de prétentions et de querelles depuis trois ans anéanties, on est toujours bien aise d'y voir les premiers pas de Mirabeau, qui annonçaient déjà la marche constante et invariable qu'il a suivie dans sa théorie politique. On y voit par quels degrés cet homme, né au milieu de tous les préjugés féodaux, et placé alors au centre de la plus absurde aristocratie, dans les états de Provence, fut réduit à renier, de fait, une noblesse que déjà il avait abjurée dans le cœur, et à se faire membre de ce qu'on appelait encore *les communes*, parce qu'il ne put réussir à convertir ses pairs, *les gentilshommes*. Ils furent même tellement effrayés de ses opinions, qu'ils lui contestèrent, sur les plus frivoles prétextes, le droit de siéger parmi eux, et ce fut cette première sortie des nobles qui donna au *tiers* un sublime transfuge dans la personne de Mirabeau.

Un de ses grands avantages, qui n'appartient qu'à l'homme naturellement éloquent, c'est qu'il l'était sur-le-champ dans toutes les circon-

stances et sur tous les sujets (1). Ce n'est pas à

(1) Voilà de grands éloges; mais ces éloges étaient pour le public, pour ces patriotes avec lesquels il était utile de se populariser; on sera peut-être bien aise de voir de quelle manière M. de la Harpe parlait de Mirabeau dans sa Correspondance avec le grand duc de Russie :

« V. A. I. qui lit les papiers publics, n'ignore pas sans » doute quel rôle a joué, l'hiver dernier, le comte de » Mirabeau qui, voyant approcher les états généraux, » a pris le parti de se faire démagogue, et en cette qua- » lité, de souffler le feu de la discorde. Voici quels étaient » ses intérêts et ses moyens. Il cherchait de l'argent et » des places; de l'argent pour se libérer des dettes qui » l'écrasent; des places pour se tirer de l'inconsidération » où l'avait mis sa conduite passée, et faire oublier ce » qu'il appelle lui-même *les fautes de sa jeunesse*, et » ces fautes n'étaient pas légères. Mirabeau a fait sa brigue » pour se faire députer par le tiers-état de Marseille. » Arrivé à Versailles, il fut applaudi dans les rues, à » la procession, et hué dans la chambre des états. Il y » est jusqu'à présent apprécié à sa valeur. Il a déjà essuyé » beaucoup de mortifications. On lui a imposé silence plu- » sieurs fois. Ceux qui l'ont entendu ne sont pas étonnés de » ce discrédit. Il n'a nulle idée des bienséances nécessaires » dans une grande assemblée. Il a le langage et le ton d'un » bateleur, devant des hommes éclairés. Il manque ab- » solument de goût et de mesure, et il est désirable qu'il » influe fort peu sur les délibérations de l'assemblée. »

(*Corresp.*, *tom. V*, *pag.* 335 *et suiv.*)

dire qu'il eût pu faire, dans le moment, un discours sur une matière importante, épineuse et étendue, aussi bien que s'il eût été préparé. Non, cela n'est pas dans la nature, et nulle force de génie ne peut suppléer soudainement à ce qui demande une force de réflexion. Mais, dans les occasions où il ne fallait que l'aperçu d'un esprit juste et le mouvement d'une âme libre, il s'exprimait aussi bien qu'il est possible, et les termes ne lui manquaient pas, parce qu'il ne manquait ni de sentiment, ni d'idées. De-là tant de paroles mémorables qu'on a retenues de lui, et qui sortaient impétueusement de son âme quand elle était émue; de-là aussi ces répliques victorieuses, ces élans irrésistibles, qui emportaient d'emblée la décision, quand il réfutait des adversaires. Comme il était alors préparé sur la discussion dans laquelle il avait déjà fait entendre une opinion méditée, les idées affluaient, parce qu'en énonçant un avis, il avait prévu toutes les objections, et que, pour un bon raisonneur, les réponses aux objections sont toujours contenues dans les principes. Joignez-y le mouvement de réaction qui naît de la résistance; c'est alors qu'il tonnait; que, devenu plus fort par l'obstacle, armé de la conviction intérieure, bouillant de l'impatience d'un esprit droit qui

rencontre la déraison sur son passage, il déployait une énergie renversante, que sa voix remplissait l'assemblée, que ses gestes, ses regards, toute son action extérieure ébranlaient et soulevaient, pour ainsi dire, l'auditoire entier, que l'enchaînement rapide de ses raisonnemens, l'abondance d'expressions heureuses et fortes qui se succédaient comme par inspiration, la chaleur des mouvemens qui précipitaient les phrases les unes sur les autres, l'éclat des figures qui, chez lui, étaient toujours des pensées, faisaient véritablement de Mirabeau le dominateur des hommes rassemblés, et rappelaient ces mots remarquables, qu'il avait dits quelque temps avant la révolution, à propos d'une femme alors très-puissante, qui se refusait à une demande qu'il croyait juste : *Dites-lui qu'elle a tort de me refuser, et que le moment n'est pas loin où le talent sera aussi une puissance.*

Aussi Mirabeau n'a jamais été plus grand, à mon avis, que lorsqu'il improvisait. Quoi de plus beau que ce discours de vingt lignes, recueilli sur-le-champ, lorsqu'il s'agissait d'envoyer au roi une troisième députation pour le renvoi des troupes, après deux réponses négatives !

« Dites-lui que les hordes étrangères, dont

» nous sommes investis, ont reçu hier la visite
» des princes, des princesses, des favoris, des
» favorites, et leurs caresses, et leurs exhorta-
» tions, et leurs présens; dites-lui que, toute la
» nuit, ces satellites étrangers, gorgés d'or et
» de vin, ont prédit, dans leurs chants impies,
» l'asservissement de la France, et que leurs
» vœux brutaux invoquaient la destruction de
» l'assemblée nationale. Dites-lui que, dans son
» palais même, les courtisans ont mêlé leurs
» danses au son de cette musique barbare,
» et que telle fut l'avant-scène de la Saint-
» Barthélemi. Dites-lui que ce Henri, dont l'uni-
» vers bénit la mémoire, celui de ses aïeux qu'il
» voulait prendre pour modèle, faisait passer
» des vivres dans Paris révolté qu'il assiégeait
» en personne, et que ses conseillers féroces
» font rebrousser les farines que le commerce
» apporte dans Paris fidèle et affamé (1). »

---

(1) Quand Mirabeau se livrait à ces déclamations fanatiques, il ne savait pas encore ce qu'amenaient les révolutions; il n'était qu'un factieux qui renversait les règles de la raison, de la vérité, et tous ses devoirs, pour servir son parti; il ne prévoyait pas le moment où, désolé des maux de sa patrie, il devait s'écrier : *J'emporte en mourant les lambeaux de la monarchie.* Quand M. de la Harpe louait les excès de cette éloquence audacieuse, la grâce n'était pas en-

Les besoins de l'état avaient engagé M. Necker à proposer la contribution du quart des biens de chaque citoyen. Cette mesure paraissait extrême à beaucoup de députés, qui voulaient que l'on examinât le plan du ministre des finances, qui contenait plusieurs autres dispositions. Il était important d'environner ce ministre de la confiance de l'assemblée, pour une espèce d'impôt extraordinaire, qui exigeait surtout la confiance publique; et Mirabeau, quoique connu pour être ennemi de M. Necker, opinait à s'en rapporter entièrement à lui pour le mode d'imposition. Les momens étaient chers, et on les perdait en difficultés de détail. Mirabeau avait déjà parlé trois fois. Il était quatre heures du soir, rien ne se décidait, et de lassitude, comme il arrive souvent après une longue discussion, on était prêt à renvoyer encore l'affaire au comité; il reprend la parole une quatrième fois, et ramasse toutes ses forces pour emporter le décret. Quoique, en général, je sois très-sobre de citations, si ce n'est dans le cas d'une critique de détail, quoique le morceau dont il s'agit soit

---

core descendue d'en-haut pour l'éclairer; mais il commençait à suivre les préceptes de l'Écriture: *Facite vobis amicos de mammonâ iniquitatis.*

assez étendu, je ne puis cependant résister au plaisir de l'offrir aux lecteurs qui peuvent ne pas l'avoir sous les yeux. C'est, dans son genre, un des plus admirables monumens de l'éloquence française.

« Au milieu de tant de débats tumultueux, » ne pourrai-je donc vous ramener à la délibé- » ration du jour, par un petit nombre de ques- » tions bien simples? Daignez, Messieurs, dai- » gnez me répondre : le ministre des finances ne » vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant » de notre situation actuelle? Ne vous a-t-il pas » dit que tout délai aggravait le péril ; qu'un » jour, une heure, un instant pouvait le rendre » mortel? Avons-nous un plan à substituer à ce- » lui qu'il propose? (*Oui*, s'écria quelqu'un.) » Je conjure celui qui répond *oui*, de considé- » rer que son plan n'est pas connu ; qu'il faut du » temps pour le développer, l'examiner, le dé- » montrer : que fût-il immédiatement soumis à » notre délibération, son auteur peut se trom- » per ; que fût il exempt de toute erreur, on » peut croire qu'il ne l'est pas ; que quand tout » le monde a tort, tout le monde a raison ; qu'il » se pourrait donc que l'auteur de cet autre pro- » jet, même ayant raison, eût tort contre tout » le monde, puisque, sans l'assentiment de l'o-

» pinion publique, le plus grand talent ne sau-
» rait triompher des circonstances. Et moi aussi,
» je ne crois pas les moyens de M. Necker les
» meilleurs possibles; mais le ciel me préserve,
» dans une situation très-critique, d'opposer les
» miens aux siens: vainement je les tiendrais pour
» préférables. On ne rivalise point en un instant
» avec une popularité prodigieuse, conquise par
» des services éclatans, une longue expérience,
» la réputation du premier talent de financier
» connu; et s'il faut tout dire, une destinée telle
» qu'elle n'échut en partage à aucun mortel. Il
» faut donc en revenir au plan de M. Necker.
» Mais avons-nous le temps de l'examiner, de
» sonder ses bases, de vérifier ses calculs? Non,
» non, mille fois non. D'insignifiantes questions,
» des conjectures hasardées, des tâtonnemens
» infidèles; voilà tout ce qui, dans ce moment,
» est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire
» par le renvoi de la délibération? Manquer le
» moment décisif, acharner notre amour-propre
» à changer quelque chose à un plan que nous
» n'avons pas même conçu, et diminuer, par
» notre intervention indiscrète, l'influence d'un
» ministre dont le crédit financier est et doit
» être plus grand que le nôtre. Messieurs, il n'y
» a là ni sagesse, ni prévoyance; mais du moins

» y a-t-il de la bonne foi? Oh! si ces déclarations
» les plus solennelles ne garantissaient pas notre
» respect pour la foi publique, notre horreur
» pour l'infâme mot de *banqueroute*, j'oserais
» scruter les motifs secrets, et peut-être, hélas!
» ignorés de nous-mêmes, qui nous font si im-
» prudemment reculer, au moment de procla-
» mer l'acte du plus grand dévoûment, certai-
» nement inefficace, s'il n'est pas rapide et vrai-
» ment abandonné! Je dirais à ceux qui se fa-
» miliarisent peut-être avec l'idée de manquer
» aux engagemens publics, par la crainte de
» l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt;
» je leur dirais : *Qu'est-ce donc que la ban-*
» *queroute, si ce n'est le plus cruel, le plus*
» *inique, le plus inégal, le plus désastreux*
» *des impôts?*..... Mes amis, écoutez un mot,
» un seul mot: deux siècles de déprédations et
» de brigandages ont creusé le gouffre où le
» royaume est près de s'engloutir : il faut le com-
» bler ce gouffre effroyable. Eh bien! voici la
» liste des propriétaires français : choisissez parmi
» les plus riches, afin de sacrifier moins de ci-
» toyens; mais choisissez : car ne faut-il pas
» qu'un petit nombre périsse, pour sauver la
» masse du peuple? Allons, ces deux mille no-
» tables possèdent de quoi combler le *déficit:*

» ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et
» la prospérité dans le royaume; frappez, im-
» molez sans pitié ces tristes victimes; précipi-
» tez-les dans l'abîme, il va se refermer..... Vous
» reculez d'horreur..... Hommes inconséquens !
» Hommes pusillanimes! eh! ne voyez-vous donc
» pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce
» qui est plus odieux encore, en la rendant iné-
» vitable, sans la décréter, vous vous souillez
» d'un acte mille fois plus criminel, et, chose
» inconcevable, gratuitement criminel? car en-
» fin, cet horrible sacrifice ferait disparaître le
» *déficit*. Mais croyez-vous, parce que vous
» n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus
» rien? Croyez-vous que les milliers, les millions
» d'hommes qui perdront en un instant, par
» l'explosion terrible, ou par ses contre-coups,
» tout ce qui faisait la consolation de leur vie,
» et peut-être l'unique moyen de la sustenter,
» vous laisseront paisiblement jouir de votre
» crime? Contemplateurs stoïques des maux in-
» calculables que cette catastrophe vomira sur
» la France! impassibles égoïstes! qui pensez que
» ces convulsions du désespoir et de la misère
» passeront comme tant d'autres, et d'autant
» plus rapidement, qu'elles seront plus violentes,
» êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans

» pain vous laisseront tranquillement savourer
» ces mets dont vous n'aurez voulu diminuer
» ni le nombre ni la délicatesse ? Non : vous pé-
» rirez ; et dans la conflagration universelle que
» vous ne frémissez pas d'allumer, la perte de votre
» honneur ne sauvera pas une seule de vos dé-
» testables jouissances. Voilà où nous marchons...
» J'entends parler de patriotisme, d'invocation
» du patriotisme, d'élans du patriotisme. Ah !
» ne prostituez pas ces mots et de *patrie* et de
» *patriotisme*. Il est donc bien magnanime l'ef-
» fort de donner une portion de son revenu
» pour sauver tout ce qu'on possède ! Eh ! Mes-
» sieurs, ce n'est là que de la simple arithmé-
» tique; et celui qui hésitera, ne peut désarmer
» l'indignation que par le mépris qu'inspirera sa
» stupidité. Oui, Messieurs, c'est la prudence la
» plus ordinaire, la sagesse la plus triviale ; c'est
» l'intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne
» vous dis plus comme autrefois : Donnerez-
» vous les premiers aux nations le spectacle d'un
» peuple assemblé pour manquer à la foi pu-
» blique ? Je ne vous dis plus : Eh ! quels titres
» avez-vous à la liberté, quels moyens vous res-
» teront pour la maintenir, si, dès votre pre-
» mier pas, vous surpassez les turpitudes des
» gouvernemens les plus corrompus, si le be-

» soin de votre concours et de votre surveillance
» n'est pas le garant de votre constitution? Je
» vous dis: Vous serez tous entraînés dans la
» ruine universelle; et les premiers intéressés au
» sacrifice que le gouvernement vous demande,
» c'est vous-mêmes. Votez donc ce subside ex-
» traordinaire, et que puisse-t-il être suffisant!
» Votez-le, parce que si vous avez des doutes
» sur les moyens, doutes vagues et non éclair-
» cis, vous n'en avez pas sur sa nécessité et sur
» notre impuissance à le remplacer; votez-le,
» parce que les circonstances publiques ne souf-
» frent aucun retard, et que vous seriez comp-
» tables de tout délai. Gardez-vous de demander
» du temps; le malheur n'en accorde pas. Eh!
» Messieurs, à propos d'une ridicule motion du
» Palais-Royal, d'une risible insurrection qui
» n'eut jamais d'importance que dans les imagi-
» nations faibles, ou les desseins pervers de
» quelques hommes de mauvaise foi, vous avez
» entendu naguère ces mots forcenés: *Catilina*
» *est aux portes, et l'on délibère!* et cer-
» tainement il n'y avait autour de nous ni Cati-
» lina, ni périls, ni factions, ni Rome: mais
» aujourd'hui la banqueroute, la hideuse ban-
» queroute est là; elle menace de consumer

» tout ; vos propriétés, votre honneur, et vous
» délibérez ! »

Non, l'on ne délibéra plus ; des cris d'enthousiasme attestèrent la victoire de l'orateur.

Ceux qui ont étudié les immortels orateurs de l'antiquité, ne retrouvent-ils pas ici le talent des Cicéron et des Démosthène, mais plus particulièrement la manière de ce dernier ; cette accumulation graduée de moyens, de preuves et d'effets ; cet art de s'insinuer d'abord dans l'esprit des auditeurs en captivant l'attention, de la redoubler par des suspensions ménagées, de la frapper par de violentes secousses ? Mirabeau procède ici comme les grands maîtres ; il fait briller d'abord la lumière du raisonnement, il subjugue la pensée ; il fouille ensuite plus avant, et va remuer les passions secrètes jusqu'au fond de l'âme, l'intérêt, la crainte, l'espérance, la honte, l'amour-propre ; il frappe partout ; et quand il se sent enfin le plus fort, voyez alors comme il parle de haut, comme il domine, comme il mêle l'ironie à l'indignation, comme en récapitulant tous les motifs, il porte les derniers coups ! C'est ainsi que l'on mène les hommes par la parole ; c'est par des morceaux de cette force (et il en a beaucoup), qu'il a mérité le titre de *Démosthène français*. Il a eu peu de

temps pour l'acquérir et pour en jouir. On peut dire que son existence entière a été renfermée dans l'espace de deux années ; mais ce peu de temps a suffi pour lui en assurer une immortelle.

PHILOSOPHIE.

ESSAI SUR LE DESPOTISME.

Mirabeau composa cet ouvrage à vingt-quatre ans ; il est doublement remarquable ; c'est le coup d'essai d'un grand homme, dont le talent s'y décelait déjà par des touches fortes ; il l'écrivit dans un fort où il était renfermé par des ordres arbitraires. *Quoi de plus fou* (disait son père) *que d'écrire contre le despotisme dans un château fort !* Cette *folie*, d'une espèce au moins fort rare, annonçait un grand caractère.

Dans le cours des persécutions tyranniques qu'il essuya de la part de son père, il apprit qu'un des prétextes dont on les couvrait était le reproche d'oisiveté. Il était alors retiré en Hollande : il y publia son *Essai sur le despotisme*, et l'envoya à l'ami *des hommes et des lettres de cachet*, pour lui faire voir qu'il savait s'occuper.

Il était difficile d'en donner de meilleures preuves. Ce qui, dans cet ouvrage, frappera

le plus les lecteurs capables d'attention et de réflexion, ce n'est pas la quantité de lectures qu'il suppose, c'est le choix des études comparé à l'âge de l'auteur. Dans les nombreuses citations de toute espèce dont les pages sont chargées, il y en a, sans doute, d'éloquence, de poésie, de littérature, assez pour un jeune homme qui doit naturellement se plaire aux ouvrages d'imagination : mais la plupart roulent sur l'histoire et le droit public ; et ce n'est pas sur les abrégés et les extraits faits de nos jours qu'il s'est contenté, comme tant d'autres, de jeter un coup-d'œil : on voit qu'il a puisé dans les sources, qu'il a feuilleté laborieusement ces archives antiques des premiers siècles de la monarchie, qui fatiguent même l'infatigable patience des érudits et des publicistes, ces recueils si indigestes, si rebutans, qui font acheter par tant d'ennui quelques découvertes précieuses. C'est là ce qui n'a pas dégoûté la première vivacité d'un jeune homme qui, d'ailleurs, avait tous les goûts et toutes les passions de son âge ; et c'est aussi ce genre de travail, et le contraste qu'il formait avec les circonstances où se trouvait l'auteur, c'est cet assemblage vraiment singulier qui préparait et montrait de loin l'homme de la révolution.

Il avait dès ce moment un but qu'il ne perdit jamais de vue : il voulait confondre et démasquer ces écrivains mercenaires que l'on payait pour corrompre et dénaturer les monumens historiques, et en faire disparaître, s'il était possible, les traces de l'ancienne liberté des Francs. Effrayé des progrès de la philosophie et des recherches de la vraie science, qui réunissaient les raisonnemens et les faits en faveur des droits des nations, le gouvernement avait imaginé ces fraudes politiques qui rappelaient les fraudes pieuses tant louées dans la première ou primitive église; il opposait les Moreau, les Linguet, les Cavayrac, etc., aux Rousseau et aux Mably. Mirabeau, indigné de ce trafic de mensonge et de corruption, ne craint pas de s'enfoncer dans la poussière des bibliothèques et dans la nuit des temps, pour y poursuivre ces vils champions qui se cachaient sous des monceaux de textes altérés et falsifiés, comme on nous représente dans les contes de la féerie un paladin, qui, couvert d'un bouclier de diamant, faisait tomber devant lui tous les enchantemens de la magie. Ainsi le jeune athlète, armé du bouclier de la vérité, attaquait et renversait, à vingt-trois ans, ces vieux soldats du despotisme : c'est en tenant à la main les Capitu-

pagne toujours ; que son âme indépendante et fière donnera nécessairement de la hardiesse à ses conceptions et à son style ; que dédaignant toute espèce de préjugé, il repoussera tout esclavage, à commencer par celui de l'imitation ; qu'en un mot, comme tout écrivain d'un vrai talent, il composera d'après lui-même, et imprimera à ses écrits l'empreinte de son caractère.

Il a déjà une logique assez bonne pour rejeter cet insoutenable paradoxe de Rousseau, que la société est une corruption de la nature humaine. « La société (dit-il) ne nécessite pas la corruption de l'espèce, comme n'ont pas rougi de l'avancer quelques déclamateurs : la société nécessite, au contraire, une harmonie qu'on appelle justice ; » et il en conclut que, « l'homme qu'un instinct irrésistible nécessite à la société, n'est pas un être méchant. »

Cela est très-vrai et très-juste. Il ajoute : « Je m'engage à prouver que l'homme social est essentiellement et naturellement bon, qu'il ne peut être heureux qu'en remplissant cette condition nécessaire de son être, et qu'il sera toujours juste et heureux, quand on l'éclairera sur ses véritables intérêts, qui sont toujours conformes à la justice, et relatifs à son bonheur. »

L'auteur, se proposant de dénoncer le despo-

tisme, comme opposé à tout ordre véritablement social, devait, sans doute, partir de ces vérités communes, quoique plus généralement reconnues que senties. Mais il ne s'exprime pas avec la justesse et la précision philosophique qui, dans la suite, ont caractérisé son éloquence, quand il nous dit que l'homme social est essentiellement et naturellement bon. Non; l'homme social, qui n'est jamais autre chose, pour le fond, que l'homme naturel, puisque la sociabilité est un des attributs de sa nature, l'homme social n'est pas plus essentiellement bon, qu'il n'est essentiellement méchant. Le jeune auteur voulut dire seulement qu'il était plus nécessité à être bon, à mesure que ses relations sociales s'étendaient davantage, parce que nulle société ne peut subsister sans des principes de justice convenus, que l'homme isolé et sauvage peut plus aisément méconnaître et enfreindre. L'auteur a parfaitement raison jusque-là; mais, en thèse générale, l'homme, comme tout être fini et dès lors imparfait, est nécessairement composé de bien et de mal. Il est porté au mal par ses passions, qui peuvent le mettre en concurrence avec son semblable; il est porté au bien par sa raison, qui lui apprend qu'il faut respecter les droits d'autrui pour assurer les

siens propres. Il fait donc le bien ou le mal, selon qu'il est mû plus ou moins par ses passions ou par sa raison; et c'est pour cela que l'instruction, et les lois, qui ne sont que le résultat de l'instruction, lui sont si utiles et si nécessaires. Il n'y a d'Être essentiellement bon que Dieu; il ne pourrait y avoir d'être essentiellement méchant que le diable (si diable y a); c'est-à-dire, qu'en bonne philosophie, on ne peut concevoir d'Être bon par essence que l'Être parfait, le premier Être. Les athées peuvent nier son existence; mais, en le supposant possible, il est nécessairement bon de leur aveu. Quant au diable, adopté dans toutes les religions sous différens noms, il est, sans doute, très-respectable dans la nôtre; mais il n'est pas convenable en philosophie. Ils en ont fait le mauvais principe, le dieu du mal, ce qui répugne dans les termes; car l'être tout-puissant pour le mal, serait égal à l'être tout-puissant pour le bien, et deux toute-puissances sont impossibles et contradictoires.

Cette petite excursion métaphysique, telle que je m'en permets quelquefois dans l'occasion, pour réduire à des termes simples et à la portée de tout le monde, des questions si souvent et si gratuitement embrouillées, n'est pas d'ailleurs trop étrangère à l'ouvrage dont je rends compte.

Mirabeau y faisait ses premières armes en ce genre d'escrime ; il y argumente contre Rousseau, tout en professant le plus grand respect pour son génie. Il est même embarrassé d'avoir trop raison avec ses maîtres (c'est ainsi qu'il s'exprime avec la modestie convenable à son âge) ; et il termine sa réfutation par ces mots très-judicieux, et qui prouvent que Rousseau avait tort de toute manière dans sa théorie antisociale : « Que l'homme, dans l'état de nature, répugne ou ne répugne pas à la société, celle-ci n'en existe pas moins, et tous les livres possibles ne parviendront pas à la dissoudre : il vaut donc mieux s'efforcer de l'éclairer, que de lui montrer qu'elle a tort d'exister. »

Il rend aussi hommage à Montesquieu, sans s'assujétir davantage à ses opinions. Il lui sait gré, surtout, d'être le premier de nos philosophes qui ait fait valoir l'étude du droit public ; il se plaint qu'elle ait été trop négligée avant lui : il compte apparemment pour peu de chose Bodin, Barbeyrac, Burlamaqui, et autres de la même trempe, qui avaient précédé Montesquieu ; et il n'a pas tort. La manière dont ces auteurs, à la fois pédans et esclaves, avaient envisagé le droit public, qu'ils appuyaient plus ou moins sur les bases de la féodalité, n'avait rien de vraiment

philosophique, ni qui dût avancer beaucoup la science. Leurs préjugés nuisaient trop à leurs connaissances; c'étaient plutôt des commentateurs que de vrais publicistes. Grotius et Puffendorff étaient leurs oracles, comme Aristote avait été celui des écoles; ce n'était pas le moyen d'aller bien loin. Montesquieu avait profité de quelques idées de Bodin, mais il s'était livré à son génie; aussi fit-il un ouvrage original, dont les erreurs même ont été utiles.

« Les anciens eux-mêmes, dit Mirabeau, ne regardaient guère la philosophie que comme l'étude de la morale; ainsi ils ne la complétèrent jamais, puisqu'ils ne l'étendirent point jusqu'à la connaissance des principes physiques de l'organisation des sociétés. »

Tout ce passage est inexact dans les faits et les expressions. Non-seulement il n'est pas vrai que les anciens philosophes se bornassent à l'étude de la morale, mais nous savons qu'avant Socrate on ne la regardait pas comme une science. Les philosophes s'occupaient principalement de métaphysique, de dialectique et de cosmologie. Socrate fut le premier qui enseigna la morale; Aristote la réduisit en méthode dans son *Éthique*, et Platon essaya d'en donner un modèle dans sa *République*.

Ce même Aristote écrivit aussi sur la politique, et Cicéron sur les lois. A l'égard des principes physiques de l'organisation des sociétés, on ne sait ce que c'est. Ces principes sont nécessairement moraux; et, à moins que l'auteur n'entende par ce mot de *physique*, des principes naturels, sa phrase n'a pas de sens, et, dans ce cas, il s'exprimerait fort mal; car on n'entend par *principes physiques*, que des principes matériels, comme la génération, la nutrition, la végétation, etc.

« La loi, c'est-à-dire l'ordre, est tout fondé » sur les sensations et les besoins physiques de » l'homme, à qui la nature accorda autant de » facultés pour jouir, qu'elle lui permit de jouis- » sances; c'est dans leur distribution, leur ar- » rangement, leur reproduction, qu'il faut cher- » cher le code social. »

Tout cela est encore erroné. L'homme jouit de toutes ses qualités physiques antérieurement à tout ordre social; considéré comme père de famille, et isolé d'ailleurs dans sa cabane, ce qui est son état primitif, il a toutes les jouissances naturelles. L'ordre social ou la loi, ce qui est la même chose, comme le dit fort bien l'auteur, n'est point fondé sur ces jouissances; il l'est sur la nécessité d'en régler l'exercice de manière que

chacun use de ses facultés sans nuire en rien à celles d'autrui, et sans que celles d'autrui puissent nuire aux siennes. Cet ordre est donc fondé sur l'idée du juste et de l'injuste, sur la raison, sur la conscience, règles morales de toutes nos facultés physiques, règles sans lesquelles l'exercice de ces facultés deviendrait pour chacun une cause prochaine de danger et de malheur. Il n'y a point de législateur qui n'ait connu ce principe; mais la difficulté, la très-grande difficulté, c'est de l'appliquer à des lois positives, de manière que la force de tous soit nécessitée par l'intérêt de tous à défendre les droits de chacun. Ces droits sont les mêmes pour tous, puisque tous sont égaux en droits naturels; mais tous ayant aussi les mêmes passions qui mettent ces droits en concurrence, quelle sera la force qui assurera pour chacun l'exercice de ces droits, en même temps qu'elle le restreindra dans les limites au-delà desquelles il attaque ceux d'autrui?

Voilà les termes du problême de la société politique : mais souvenons-nous qu'aucune solution ne peut être parfaite, et que la meilleure est celle où il y a le moins d'imperfections.

La plus grande de toutes les erreurs (et c'est celle des temps de réforme et de révolution),

c'est de vouloir prévenir tout abus : c'est un moyen sûr d'avoir de belles lois, et point de gouvernement. Comme ce sont les hommes qui agissent, supposez toujours que leur action pourra être un peu abusive ; mais n'oubliez pas qu'il faut avant tout, et à tout prix, que cette action ait lieu, sans quoi il n'y a rien. Le paralytique ne tombe jamais, c'est un avantage; mais il ne marche pas, et la machine politique doit marcher. Je laisse aux hommes capables de réfléchir, à étendre les conséquences de ces axiomes; l'homme qui pense ne peut se résoudre à écrire pour ceux à qui il faut dire tout.

LITTÉRATURE MÊLÉE.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE M. DE BELLOY,

De l'Académie française (1).

Cette édition, dirigée par un ami et un confrère de M. de Belloy, aussi attaché à sa mémoire qu'on peut l'être par une liaison intime de vingt-sept années, contient les six tragédies que l'auteur a données au Théâtre Français : *Titus*, *Zelmire*, *le Siége de Calais*, *Gaston et Bayard*, *Gabrielle de Vergy*, et *Pierre le Cruel*. Chacune de ces pièces est suivie du jugement qui en a été porté dans le *Journal des Savans*, et de nouvelles observations de l'édi-

(1) Cet article n'a rien de commun avec celui que M. de la Harpe a publié dans son Cours de Littérature, tome XI, page 273 et suiv. Il ne s'agit ici que de fixer le rang que de Belloy doit occuper parmi les poëtes tragiques, et d'examiner si la langue française est égale ou supérieure à la langue grecque ou latine.

teur. Ces observations, quoique mêlées de critiques, sont presque toujours l'apologie des drames de M. de Belloy; et quoiqu'on y remarque un esprit judicieux et beaucoup de connaissance de l'art, il est impossible de n'y pas reconnaître souvent l'amitié qui exagère le sentiment des beautés, et qui craint d'apercevoir des fautes, et surtout d'en convenir. Nous ne reviendrons point sur ce que nous avons dit ailleurs des ouvrages et du talent de M. de Belloy.

L'éditeur nous a fait l'honneur d'insérer dans le sixième volume des œuvres de son ami, l'analyse succincte que nous en avons faite, et de la combattre en plusieurs points. Il en trouve le résultat trop sévère, et nous trouvons que l'éditeur a dû être plus indulgent que nous. Nous nous garderons bien de troubler, de quelque manière que ce soit, le plaisir qu'il a eu à honorer la mémoire de l'écrivain qu'il a aimé et que nous estimons. C'est aux connaisseurs qui jugent sans passion, au public désintéressé qui les écoute, à la postérité qui recueille leurs avis pour en composer ses arrêts, à décider si la critique a été trop rigoureuse, ou l'amitié trop indulgente.

L'auteur de cet article se borne à remercier l'éditeur, non-seulement des louanges qu'il en a

reçues et qu'il est fort éloigné de croire mériter, mais surtout d'un témoignage auquel il est d'autant plus sensible, que sa conscience ne le désavoue pas; et c'est par cette raison qu'il osera l'opposer aux injustices de la haine.

« Un autre avantage inestimable de M. de la » Harpe sur la foule des censeurs (dit M. G***), » avantage qui tient autant à l'amour de la vé- » rité qu'au goût, c'est que, dans la critique la » plus sévère contre les auteurs dont il paraît » le moins aimer la personne et les ouvrages, il » n'a jamais manqué de louer franchement, et » de faire valoir toutes les beautés dignes d'être » remarquées. C'est cette bonne foi si naturelle, » mais si rare, qui rend sa critique si redou- » table; c'est du moins ce qui doit la justifier aux » yeux des honnêtes gens, qui savent qu'elle » n'est utile que lorsqu'elle est vraie, et qu'elle » n'est vraie que lorsque les motifs sont purs. »

Nous ne nous permettrons qu'une seule remarque sur la place que l'éditeur assigne à M. de Belloy. *Après nos quatre tragiques illustres, c'est le seul jusqu'à présent*, dit-il, *qui laisse un théâtre; les autres n'ont que des pièces.*

Cette manière de raisonner est-elle bien juste; et dans la distribution des rangs, ne serait-ce

pas au contraire un principe d'erreur? Est-ce par le nombre des ouvrages, ou par leur mérite, qu'il faut mesurer le talent et la réputation d'un auteur? Mais dans le premier cas (sans aller plus loin), M. de Belloy se trouverait au-dessus d'un de ces quatre *tragiques* après lesquels on le fait marcher. On joue habituellement quatre pièces de M. de Belloy, *Zelmire*, *le Siége de Calais*, *Gaston et Bayard*, et *Gabrielle de Vergy*; on n'en joue que deux de Crébillon, *Electre* et *Rhadamiste*; car, pour ce qui est d'*Atrée*, malgré les éloges de convention qu'on lui a si long-temps prodigués, quand on a voulu le remettre au théâtre (ce qui est arrivé très-rarement), il n'a pu avoir de succès. Voilà donc Crébillon qui, réduit à deux pièces, n'aurait, suivant le calcul de l'éditeur, que le second rang après M. de Belloy, à qui ses quatre tragédies au répertoire, peuvent former ce qu'on appelle *un théâtre*. Il n'en est pas moins vrai, et l'ami de M. de Belloy n'en disconviendra pas, qu'il y a infiniment plus de génie tragique dans *Rhadamiste*, que dans tout ce qu'a fait l'auteur du *Siége de Calais*. C'est qu'en effet, un seul ouvrage supérieur vaut mieux que vingt médiocres; c'est que la tragédie de *Manlius*, le seul ouvrage de Lafosse qui soit

resté au théâtre, vaut mieux que toutes les pièces de M. de Belloy, et place son auteur fort au-dessus de celui de *Zelmire;* c'est qu'il n'y a personne qui n'aimât mieux avoir fait la *Métromanie*, ouvrage unique de Piron, que toutes les farces de Dancourt, et même que toutes les jolies pièces de Dufresny. Sans doute, à mérite à peu près égal, le nombre des ouvrages importe beaucoup, parce qu'il prouve la fécondité; mais quand il y a d'un côté supériorité de talent, et médiocrité de l'autre, il ne peut plus y avoir de comparaison.

Nous ne pouvons, d'ailleurs, qu'applaudir aux traits dont l'éditeur caractérise ces prétendus critiques, qui refusaient à M. de Belloy tout talent et tout mérite, parce qu'ils n'étaient pas en état de l'apprécier, et qui ne censuraient ses ouvrages que parce qu'ils haïssaient tout succès. « Il devrait être permis de nommer ici un de ces hommes à qui l'on permet de faire leur unique métier de déchirer les gens à grands talens. Quel méprisable emploi de vendre au plus offrant la satire du mérite et du génie, avec l'éloge du petit esprit et de l'ignorance ! notre siècle est bienheureux que de pareils écrits ne soient pas faits pour parvenir à la postérité. Quelle honte ne serait-ce pas pour lui, si elle voyait les pro-

ductions éphémères de cinq ou six cerveaux frivoles, préférées aux chefs-d'œuvres immortels d'un Voltaire! Après tout, l'éloge d'une ode froide et rampante, ou d'une épître sèche et dure, figure très-bien avec la critique d'une tragédie majestueuse et intéressante, où des vers sublimes et harmonieux de la Henriade.

Il a été un temps où il n'aurait pas été difficile de reconnaître l'original de ce portrait (1), où le public aurait trouvé assez inutile la permission de nommer, que demande l'auteur de cette note; mais cette espèce d'hommes s'est aujourd'hui tellement multipliée, qu'on serait fort embarrassé à deviner quel est celui qu'on veut désigner ici. Apparemment que le métier est bon, puisque tant de gens s'en mêlent.

Chacun des ouvrages dramatiques de M. de Belloy, amène à sa suite des morceaux d'histoire relatifs aux sujets de ses pièces. On y a joint deux fragmens de critiques trouvés dans les papiers de l'auteur: l'un, dont nous n'avons que quelques pages, semble appartenir au plan d'un traité complet de la tragédie; l'autre, un peu

(1) Il s'agit ici de Fréron, qu'on accusait alors de vendre sa plume, et qui la vendait avec beaucoup moins de scandale qu'on ne fait aujourd'hui.

plus étendu, est intitulé : *Observations sur la langue et sur la poésie française*. Le but de cet ouvrage, que l'auteur n'a pas eu le temps d'achever, est de faire voir que notre langue, non-seulement n'est pas inférieure aux langues anciennes et étrangères, mais même qu'elle a de l'avantage sur toutes. Il paraît que M. de Belloy, qui avait voué sa plume au patriotisme, a voulu l'étendre jusque sur les objets qui ne sont point de son ressort. On peut être très-bon Français sans regarder sa langue comme la première du monde. D'ailleurs, ceux qui possèdent le mieux l'anglais, l'italien, l'espagnol, n'ont pas, à ce qu'il nous semble, énoncé jusqu'ici des motifs de préférence en faveur de ces langues contre la nôtre; et on peut même croire que celle-ci a quelque prééminence, soit par elle-même, soit par le mérite de nos écrivains, puisqu'elle est devenue la langue de l'Europe. La question se réduisait donc au latin et au grec, comparés au français. M. de Belloy commence par s'élever contre des *Parisiens qui écrivent mal, de mauvais auteurs dont les criailleries persuadent au public que la langue de Virgile et d'Homère est supérieure à celle de Racine et de Bossuet*. Il y a dans ce début de l'humeur et de la mauvaise foi. Ce ne sont

pas *des Parisiens qui écrivent mal, de mauvais auteurs* qui ont relevé les avantages naturels des langues anciennes ; ce sont Fénélon, les deux Racine, Despréaux, Rousseau, Voltaire, etc., etc.

Ces autorités méritaient qu'on ne prît pas le ton du mépris, en combattant l'opinion de ces grands écrivains, qui n'a rien perdu de son poids pour avoir été adoptée par des gens qui ne les valaient pas. Ensuite, avant de réfuter cet avis, qui est celui de tous les gens de lettres, il fallait au moins entendre l'état de la question, et il serait facile de démontrer que M. de Belloy s'en écarte entièrement. Il accumule citations sur citations, pour prouver que nos bons poëtes ont su tirer de leur langue des beautés particulières, que l'on peut opposer à celles des langues anciennes. Eh! qui en doute? qui doute que le génie ne sache se servir, le plus heureusement qu'il est possible, de l'instrument qu'on lui confie? Il s'agit de savoir s'il n'y en a pas de plus heureux. Il fallait démontrer que les langues grecque et latine ne sont pas composées d'élémens plus harmonieux, n'ont pas une marche plus libre, plus variée, plus pittoresque, ne flattent pas plus souvent l'oreille et l'imagination, que la langue française. Or, il n'y a qu'un moyen de

faire ce parallèle, et il est bien simple. Ce n'est point par des traits heureux que le talent sait rencontrer partout, qu'il faut juger d'un idiôme, c'est par sa marche habituelle. Il faut prendre cent vers de Virgile ou d'Homère, et les opposer à cent vers de Racine ou de Voltaire, et comparer, vers par vers, ce que l'idiome a donné aux uns et aux autres, et juger quel est l'effet général sur les oreilles sensibles. Que l'on fasse cet examen, et l'on verra que M. de Belloy est aussi loin de la vérité, qu'il l'est de la question.

On a mis à la fin du sixième volume quelques poésies mêlées, quelques essais de jeunesse qui n'annonçaient pas le talent que l'auteur a montré dans ses tragédies.

MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ DES JÉSUITES,

Considéré comme Corps littéraire et académique, publiés par M. l'abbé Grosier.

On pourrait présumer, sans trop d'invraisemblance, que cette compilation n'a été entreprise que pour être le prétexte et l'occasion de la pré-

face, qui nous présente, non pas l'apologie, mais le panégyrique des jésuites. C'est venir un peu tard, à moins que cette nouvelle oraison funèbre, apportée après tant d'autres sur la tombe de la défunte société, n'ait été dictée par l'espérance de la voir renaître encore parmi nous. Plus d'une circonstance du moment pourrait appuyer cette conjecture; et il serait alors tout simple que M. l'abbé Grosier ait voulu flatter des cendres qu'il croit prêtes à se ranimer. Mais on sait que toute oraison funèbre est un peu menteuse, et la préface, qui à ce titre n'est pas trop fidèle à la vérité, pourrait bien mentir encore comme prophétie. La société, alliée par essence au despotisme, ne peut revivre en France qu'avec lui (*quod Deus avertat, et spero, avertet*); mais, dussent-ils un jour réunir sur moi leur vengeance, celui qui a joui de la liberté sans en abuser jamais, ne cessera pas de lui payer le tribut qui lui est le plus cher, celui de la vérité. C'est dans ce dessein que je vais faire quelques observations sur ce panégyrique mis, sous le nom de *préface*, à la tête des *Mémoires* publiés par M. l'abbé Grosier.

Il est toujours aisé d'intéresser à un certain point pour le malheur, même quand il est une punition; et si le rédacteur qui a fait de bonnes

études et qui écrit assez purement, se fût contenté d'employer à propos la figure de rhétorique nommée *hypotypose*, pour nous retracer les rigueurs très-gratuites et très-condamnables, exercées sur des individus, la plupart très-innocens des fautes de la société, il eût réussi, sans inconvénient, à exciter la compassion; et tout ce qu'on aurait pu lui dire, c'est qu'il ne fait en cela que répéter ce qu'ont écrit, long-temps avant lui, Voltaire, d'Alembert et tous les philosophes qui, en approuvant avec presque toute la France, la destruction d'un ordre qui avait mérité sa haine, ont blâmé hautement ce qu'on y a mêlé de dureté et de vexation. Tout ce qu'on en doit conclure, c'est que quand l'esprit de parti fait un acte d'équité, il ne manque jamais de s'y joindre quelque chose de cette injustice qui est de la nature de l'esprit de parti.

C'étaient les parlemens qui frappaient les jésuites, et l'on sait que la main de ces grands corps, appesantie par de vieilles passions, n'était pas capable de mesurer toujours ses coups, en se servant du glaive de la justice.

Mais si les juges ont été trop loin dans l'exécution, s'ensuit-il que leur arrêt fût inique, et que la société proscrite fût à l'abri de tout reproche? C'est ce que le panégyriste était sur-

tout obligé d'examiner, s'il voulait se montrer digne de l'imposante fonction d'être juge des juges, organe de la postérité. Il avoue lui-même que *les rivalités, les inquiétudes jalouses, n'ont plus d'objet, que les haines sont amorties*. Rien n'est plus vrai. Il ajoute : « N'est-ce » pas à cette époque que l'homme de lettres dé- » sintéressé pourrait révéler l'histoire de cette » longue iniquité politique? et ne serait-il pas » temps, enfin, de venger la mémoire de l'inno- » cent calomnié, flétri, dépouillé? » Assurément; c'est dans tous les temps un devoir, et de plus, vous avouez que dans le nôtre rien ne s'y oppose. Qui donc vous empêche d'entreprendre une si noble tâche? « Mais non; ne vio- » lons pas le silence qui règne autour de tous » ces tombeaux : ils sont sous l'œil de l'Éternel, » seul juge et appréciateur suprême des actions » des hommes. »

Ah! M. le professeur, ces figures triviales et dénuées de sens, sont bonnes, tout au plus, à dicter à des écoliers, pour leur apprendre à se tirer tellement quellement d'une mauvaise cause. Mais à qui, d'ailleurs, croyez-vous qu'elles puissent tenir lieu de raisons? Quoi! vous craignez de *violer le silence des tombeaux*, quand, selon vous, la cendre des *innocens calomniés*,

flétris, dépouillés, y crie vengeance! Ne sentez-vous pas en vous-même toute la futilité, toute la mauvaise foi d'un pareil subterfuge? Eh! c'est votre *silence* même que ces cendres ont droit d'accuser. Ces morts *sont sous l'œil de l'Éternel*. Sans doute; mais ils sont aussi sous celui de la postérité, toujours équitable; pourquoi donc semblez-vous en décliner le jugement? L'Éternel est *le seul juge et l'appréciateur suprême des actions des hommes*. Oui, dans l'autre monde; mais voudriez-vous nous faire croire qu'il ne saurait y avoir de justice dans celui-ci? Cela serait trop absurde, et vous n'êtes pas capable de soutenir une absurdité.

Que voulez-vous donc dire? que signifie cette *histoire d'une longue iniquité politique qu'on pourrait révéler?* Ne dirait-on pas que l'histoire des jésuites est un mystère, un de ces problêmes politiques sur lesquels on dispute encore, tels, par exemple, que la condamnation des Templiers?

S'agit-il d'un de ces faits obscurs et isolés, dont un particulier a pu emporter avec lui le secret? Mais la société était sous les yeux du monde entier; son histoire, mêlée sans cesse à celle des empires, couvre les pages des annales du monde; et cela seul (pour dire en passant) suf-

firait à la saine raison pour condamner l'existence d'une semblable société religieuse. Et quand nous pouvons, sur l'autorité des historiens bien examinés, juger les rois, les ministres, les nations, nous ne pourrions pas aujourd'hui juger les jésuites ? il faudrait les renvoyer avec respect au tribunal de Dieu ? Quelle puérile rhétorique ! ne voyez-vous pas où elle vous conduit ; et qu'en appeler, en pareille matière, au jugement de Dieu, c'est avouer implicitement qu'on a perdu sa cause au jugement de tous les hommes ?

Vous convenez que *les juges sont aujourd'hui moins passionnés*. Certes, je suis ici, de tous les juges, le moins susceptible de passions. Vous ne m'accuserez, sûrement, ni d'être janséniste, ni d'être parlementaire : je sortais de l'enfance quand les jésuites ont été détruits, et jamais, sous aucun rapport, ils n'ont pu me faire ni bien ni mal, et pourtant je pense, comme tant d'autres, que leur proscription a été très-légitime, et je ne serais embarrassé que de la multitude des preuves. Aurez-vous recours à cette dernière ressource, que pourtant je crois peu faite pour vous, de m'injurier (ce serait l'expression propre dans votre sens) du titre d'écrivain philosophe, en ajoutant, comme on

n'y manque jamais, qu'en cette qualité je ne réprouve, dans les jésuites, que les défenseurs de la religion? Cette défaite serait encore illusoire; car les oratoriens, les bénédictins, les doctrinaires ont fourni de nombreux défenseurs de la religion, et aucun de ceux qu'on suppose ses ennemis, ne s'est jamais avisé de le trouver mauvais, et n'a songé à se déclarer contre eux. Toute récusation personnelle est donc impossible ici, à moins que vous ne disiez que, comme ami de la liberté, je hais les satellites du pouvoir absolu; qu'admirateur des Massillon, des Fénélon, des Fléchier, etc., qui ont fait aimer la religion par leurs écrits et leurs exemples, je ne puis souffrir ceux qui ont soutenu des controverses d'école par des actes d'autorité; et pour le coup vous auriez raison, mais c'est en me donnant raison.

« La manière de penser sur les anciens élèves » d'Ignace n'est déjà plus la même. Ce n'est plus » cette légion ambitieuse de prêtres, qui s'étaient » dispersés sur toute la terre pour en usurper » l'empire, et se former un trône unique des dé- » bris de tous les trônes. Leurs chefs ne pa- » raissent déjà plus avoir été réellement les rois » des rois; leurs immenses trésors se sont éva- » nouis, ainsi que toutes ces armées que recé-

» laient les déserts du Paraguay. On rougirait
» de se permettre encore ces absurdes inculpa-
» tions. »

Ce passage n'est encore qu'une petite adresse de rhéteur ou d'avocat, qui consiste à atténuer des *inculpations* réelles, en les présentant d'avance sous des formes exagérées : *novi locum;* mais rien n'est plus aisé que d'écarter l'exagération et de maintenir la vérité. Non, les élèves d'Ignace n'ont pas été et n'ont pas voulu être *réellement les rois des rois, ni se former un trône unique;* c'eût été prétendre un peu trop, même en mettant de côté l'invention de l'imprimerie, qui, coïncidant à peu près avec leur fondation, devait leur montrer, dans le lointain, le progrès lent, mais infaillible, des lumières et de la raison, obstacle insurmontable à un excès d'ambition particulière, qui n'aurait pu réussir que par un excès d'imbécillité générale.

La jalousie naturelle du pouvoir, qui n'abandonne jamais les rois, suffisait pour faire sentir aux jésuites que l'idée de se substituer en leur place, serait chimérique, même avec tous les secours du fanatisme et de la crédulité. Mais ils ont cru très-bien croire, et ils ont cru avec raison, que se faisant les premiers agens d'un pouvoir qui dominait tous les autres par la reli-

gion, dirigeant la conscience de tous les princes par la confession, et le cabinet par la conscience, et le clergé par la distribution des bénéfices, et les grandes familles par l'espérance des prélatures, et la jeunesse par l'éducation, et les écoles théologiques par l'intérêt ou par la crainte; et joignant encore à tant de moyens, la facilité et le talent d'intriguer dans les cours et dans le monde qu'ils ne quittaient pas, et de s'assujétir encore la multitude dans le confessionnal, ils pourraient exercer un très-grand pouvoir sur le pouvoir des rois et sur l'opinion des peuples: voilà ce qu'ils ont pu faire, et ce qu'ils ont fait. Deux cents ans de notre histoire l'attestent à toutes les pages. La domination qu'ils ont exercée par la religion et l'intrigue, n'est pas moins prouvée que celle qu'exercèrent les Romains par les armes. Je dis maintenant à M. l'abbé Grosier: Ou niez ces faits, ou affirmez que telle devait être l'existence d'un ordre religieux. Il vous faut l'un ou l'autre pour vous déclarer légitimement l'apologiste et le panégyriste des jésuites. Vous voilà placé entre la dénégation de faits évidemment incontestables, et l'affirmation d'un principe évidemment immoral et anti-chrétien.

Allons au fait. Pourquoi M. l'abbé Grosier n'a-t-il pas essayé de toucher à cet amas d'ac-

cusations terribles qui pèse sur eux depuis des siècles ? c'est qu'il a senti qu'il en serait accablé. Pourquoi n'a-t-il pas osé dire un seul mot de tout ce que je viens de rappeler très-sommairement, et de tout ce qu'il sait aussi bien que moi ? c'est qu'il a beaucoup plus d'esprit qu'il n'en faut pour être convaincu de l'impossibilité de soutenir un moment la discussion et l'examen. Il n'a pas été assez maladroit pour s'y engager, et s'est rejeté sur un seul objet traité par beaucoup d'autres partisans de la société, sur ce qu'elle a pu avoir de mérite dans l'enseignement. C'est là-dessus qu'il a fondé son élégie *in genere laudativo ;* mais dans cette partie même, le désir assez naturel de louer, outre mesure, ses anciens confrères, l'a fait donner dans le vague, dans l'exagéré, dans le faux, et il ne sera pas inutile de placer ici les choses sous leur vrai point de vue.

« Qui a remplacé les jésuites, dit M. l'abbé » Grosier, dans les fonctions si précieuses de » l'instruction publique ? Quels hommes, dans » ces lycées ouverts au premier âge, ont succédé » aux Jouvenci, aux Rapin, aux Vanière, » aux Sanadon, aux Porée, aux La Sante ? etc. »

Mais d'abord il y a ici un petit artifice, qui, dès qu'on l'aperçoit, retombe sur le rhéteur qui

l'emploie ; car tous ces hommes, qui furent en effet des gens de lettres estimables et des maîtres renommés, quoique tous écrivains plus ou moins médiocres, appartiennent à la fin du siècle dernier, ou au commencement de celui-ci : il y avait trente ou quarante ans qu'aucun d'eux n'existait plus, quand leurs colléges ont été fermés ; et puisqu'un panégyriste de la société n'ose pas citer un seul de leurs successeurs, on peut en conclure que ceux-ci étaient loin de les valoir, et que ces maîtres du bon temps n'avaient pas été remplacés dans le nôtre. En effet, qui peut ignorer combien les études étaient baissées chez les jésuites depuis la mort de Porée, leur dernier coryphée ; combien celles de l'université leur étaient devenues supérieures, surtout depuis la fondation de ces prix qui avaient excité tant d'émulation ? Quant aux jésuites célèbres nommés ci-dessus, cette même université n'avait-elle pas à leur opposer, à peu près de leur temps, des maîtres dignes de leur être comparés, Rollin, Coffin, Hersan, Grenan, etc. ? Rollin seul, qui n'est pourtant qu'un écrivain du second ordre, ne leur est-il pas supérieur ? Quel est celui d'entr'eux qui ait donné à l'institution publique un ouvrage qui vaille le *Traité des études ?* S'agit-il d'éloquence et

de poésie latine ; les harangues de Le Beau ne peuvent-elles pas bien soutenir le parallèle avec celles de Porée et de La Sante ? et toutes ces harangues, considérées en elles-mêmes, que sont-elles, à peu de chose près, que des amplifications de collége ? A l'égard de la poésie latine, j'opposerai ce même Le Beau aux jésuites qui, selon moi, ont eu le goût de la latinité et de la versification le plus pur et le plus antique, Larue et Commire. Je laisse de côté ses fables ; il n'a pas connu le style de ce genre ; mais la plupart de ses pièces détachées sur des sujets tirés de l'Histoire ou de l'Écriture, me paraissent excellentes. Comme il est soutenu par les anciens, il ne donne point dans les idées fausses ou petites que l'on trouve trop souvent dans Larue et Commire, et encore plus dans ceux qui leur sont inférieurs. Le Beau, dans ses poésies, paraît s'être pénétré de l'esprit de la saine antiquité, dont les jésuites se sont trop souvent écartés, en vers comme en prose. Voyez sa *Mort d'Abel*, sa *Prise de Syracuse*, dont je me rappelle ces beaux vers, où il peint Marcellus méditant sur les vicissitudes des choses humaines, au moment du sac de cette ville fameuse :

Tantisque sub undis
Nomina tot demersa ducum, gentisque sepultum
Cecropiæ decus, et victas veneratur Athenas.

Ce dernier trait, *victas veneratur Athenas*, est sublime. Je ne connais rien de cette force dans les poëtes jésuites. On me pardonnera de citer du latin en parlant à un ancien professeur: *C'est avec les dévots* (comme dit Voltaire) *qu'il faut réciter son bréviaire.*

Vanière et Rapin ont entrepris, il est vrai, des poëmes plus considérables, mais destitués d'invention, d'imagination, de plan, d'intérêt, de variété; ils sont, en général, élégans, mais froids, et plus versificateurs que poëtes.

« C'était dans les leçons de ces maîtres habiles (continue M. l'abbé Grosier), que la plus florissante jeunesse de France venait puiser non-seulement les principes du goût et d'une littérature saine, mais encore la connaissance et l'amour de la religion. »

Cette jeunesse était-elle plus florissante que celle des universités? L'auteur, ex-jésuite, se conformant au temps, *temporibus indulgens*, n'a pas voulu dire crûment, toute la jeune noblesse de France; et il est vrai qu'elle remplissait le collége des jésuites de Paris: c'était leur ambition et leur gloire; ils affectaient de faire entendre, dans la distribution publique de leurs prix, tous les grands noms de la noblesse française. Il faut supposer que chez eux les priviléges

s'étendaient jusqu'à l'esprit et aux talens ; car, dans les distributions de l'université, qui ne laissait pas que d'avoir aussi beaucoup de noblesse dans son sein, rien n'était plus rare que d'entendre un nom connu ; c'étaient presque toujours des roturiers, et même de la dernière classe du peuple, qui enlevaient toutes les couronnes : les listes imprimées en font foi. Cette observation qu'on a faite cent fois, est très-propre à faire connaître l'esprit général qui se manifeste dans les petites choses comme dans les grandes : fait-elle plus d'honneur aux jésuites qu'à l'université ? c'est ce dont je fais juge M. l'abbé Grosier lui-même.

Pourquoi nous faire remarquer que l'on puisait chez les jésuites l'amour et la connaissance de la religion ? Est-ce pour nous faire entendre qu'on s'y attachait peu dans les autres colléges ? Je puis attester le contraire : elle y tenait une très-grande place, peut-être même une trop grande : il ne faut pas que les colléges soient des couvens, et ils l'étaient à peu près.

Ce n'est pas, au reste, qu'on puisse reprocher à M. l'abbé Grosier un esprit de détraction à l'égard de l'université de Paris. La rivalité de corps ne l'a point rendu injuste sur ce point : au contraire, il donne les plus grands éloges

et les plus mérités à cette compagnie lettrée ; ce qui n'empêche pas qu'elle-même ne convienne aujourd'hui, par la voix de ses membres les plus éclairés, que son plan d'éducation était défectueux sous bien des rapports, même sous celui des études, et doit désormais faire place à un plan d'instruction publique vraiment national, tel que l'ont tracé MM. de Talleyrand et Condorcet : mais quand il ajoute, à propos de l'émulation qu'inspiraient les jésuites à l'université : « ce » serait le cas de dire qu'il était nécessaire à la » gloire de Rome que Carthage existât, » j'oserai lui dire que ce n'était pas le cas ; que ce rapprochement pèche un peu, par la trop grande disproportion des objets ; que Rome et Carthage n'ont que faire là, et que cette phrase, qui sans doute lui est échappée, sent encore l'homme de collége.

« Depuis l'expulsion de ces instituteurs par état, nos écoles nationales se sont-elles perfectionnées ?.... Qu'on m'explique donc comment il arrive que ce n'est que depuis trente ans que s'élèvent, de toutes les parties du royaume, ces plaintes vives et fréquentes, ce gémissement universel sur la décadence et la perte de l'éducation, etc. »

On voit bien que l'auteur voudrait nous faire

entendre que l'éducation publique a tout perdu avec les jésuites. Je lui répondrai d'abord que nous n'avons jamais eu d'écoles nationales, quoique nous en ayons de publiques; que ces deux choses sont très-différentes, et qu'il aurait dû s'en douter; ensuite qu'il est très-vrai que, dans notre éducation publique, telle qu'elle était, les jésuites ont certainement rendu de grands services; qu'ils étaient, en général, laborieux, appliqués, instruits, de mœurs décentes, et même sévères, affectionnés à leurs travaux et à leur règle : c'est un témoignage qu'on leur doit, qui ne peut être contesté que par l'animosité personnelle; et il doit convenir aussi, de son côté, que celui qui leur rend bien volontiers ce témoignage, n'a aucun intérêt à dire autre chose que la vérité. Il n'est pas moins vrai que, depuis la suppression de ces maisons nombreuses, ouvertes à la jeunesse dans différentes provinces de France, la difficulté de les remplacer sur-le-champ par d'autres communautés religieuses, moins accoutumées aux mêmes fonctions, ou par des colléges séculiers, nouvellement formés, a dû faire éprouver, pendant quelques années, une espèce de vide: mais attribuer à ce vide, qui depuis a été, autant qu'il pouvait l'être, dans notre gouvernement, *ces*

plaintes fréquentes sur l'éducation, c'est, je crois, se faire une illusion volontaire ; c'est précisément depuis trente ans que les écrivains philosophes, organes de tous les hommes raisonnables, ont élevé des réclamations et des plaintes, sur ce qui manquait, à tant d'égards, à notre système d'éducation et d'études ; c'est l'esprit public, qui, se formant par degrés depuis cette époque jusqu'à nos jours, a répété sans cesse qu'il était temps de songer à faire dans nos écoles des hommes et des citoyens, et non pas seulement des latinistes et des rhéteurs. S'imaginer que ces nouvelles idées étaient seulement une commémoration et un regret des jésuites, c'est se montrer soi-même plus jésuite qu'il n'est permis de l'être.

Leur intrépide préconiseur passe des colléges aux églises, demandant partout les jésuites, et s'écriant toujours que tout s'est anéanti avec eux. « Les beaux jours de la chaire ont disparu avec les jésuites. » Je réponds d'abord que ce que l'on peut appeler *les beaux jours de la chaire*, c'est-à-dire, ceux de la grande et véritable éloquence dans la prédication, ont disparu avec Massillon et l'abbé Poulle, nos deux premiers orateurs en ce genre, dans l'ordre du talent, et les deux derniers, dans l'ordre des temps.

M. l'abbé Grosier ne daigne pas même les nommer dans sa longue nomenclature des prédicateurs célèbres : cela est tout simple, ils n'étaient pas jésuites. Cependant il serait temps qu'un homme aussi instruit que M. l'abbé Grosier se mît au-dessus de cette petite routine de communauté, de ne jamais louer que ce qui sort de leur sein. « C'est aux PP. de Lingendes et de la Colombière que l'éloquence chrétienne a dû son aurore en France. » Cela est vrai. « L'humble Bour-
» daloue a eu la gloire de mettre le sceau à sa
» perfection, de fournir des modèles à l'art, et
» de poser les bornes que ses successeurs n'ont
» point encore franchies. » Je n'en crois rien du tout ; et j'aurai pour moi l'avis de tous les gens de lettres, de tous les lecteurs éclairés, enfin, ce qu'on peut appeler l'opinion publique, qui, sur ce point, est depuis long-temps fixée. Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir cette discussion, je l'ai fait ailleurs; mais il est reconnu aujourd'hui qu'il s'en faut de beaucoup que Bourdaloue ait mis le sceau à la perfection de l'éloquence chrétienne, ni qu'il en soit le modèle, ni qu'il en ait posé les bornes : cet éloge n'est dû qu'à Massillon (1). Je suis fâché qu'il ait été oratorien, c'est une raison pour

(1) *Voyez* le Cours de Littérature, tome VII, pag. 28.

qu'un jésuite n'ose pas même le nommer ; mais il est lu de tout le monde, et Bourdaloue ne le sera jamais que dans les séminaires. On sait, depuis Massillon, que Bourdaloue était infiniment plus théologien qu'orateur. Sa gloire a été d'avoir le premier formé la diction de la chaire, de l'avoir épurée, de l'avoir rendue constamment décente et raisonnable; et c'est beaucoup : il a été, sous ce point de vue seulement, le premier modèle: personne, comme a très-bien dit Voltaire, ne l'a fait oublier, mais on l'a infiniment surpassé.

« Quel corps ne s'honorerait d'avoir produit » un Giroust, un Segaud, un Larue, un Che- » minais, un Neuville et un Chapelain ? »

Ces formules emphatiques (dans le langage des grammairiens), réservées par le goût pour les hommes du premier ordre, sont déplacées quand il s'agit d'orateurs qui sont tout au plus du second. Je ne connais point les sermons de Chapelain; ils ne sont pas imprimés. Larue, Cheminais, Neuville, ont perdu presque toute leur réputation en imprimant : c'est là l'écueil des talens médiocres. Segaud seul a survécu : il a quelques sermons fort beaux, mais la plus grande partie est très faible. Parmi les prédicateurs vivans, M. l'abbé Grosier loue exclusivement les abbés Beauregard, Lenfant, de Marolles, Figon,

Ancemot, Legué, tous ex-jésuites. Ce sont, dit-il, les seuls qui excitent encore un concours soutenu. C'est aux autres prédicateurs, tant séculiers que réguliers, à commencer par M. l'abbé Maury, c'est à ceux qui les ont entendus, à voir comment ils doivent prendre cette exclusion. Nous autres profanes, nous attendons que ces messieurs impriment, pour savoir ce qu'il en faut penser.

Des prédicateurs aux missionnaires, il semble qu'il n'y ait qu'un pas; mais ce pas est immense; il conduit aux extrémités du monde. Personne n'a jamais nié qu'il n'y eût un grand courage à entreprendre des missions lointaines, à en supporter les fatigues et les dégoûts, à en braver les dangers ; mais, indépendamment de l'enthousiasme religieux, également capable de produire de grands efforts et de grands crimes, on a observé que l'orgueil de dominer des multitudes d'hommes par des idées surnaturelles, et de se faire, pour ainsi dire, dieu de ce monde, en annonçant celui de l'autre, était une espèce de jouissance enivrante, une sorte d'exaltation de l'amour-propre, qui pouvait enfanter des prodiges. On peut demander, il est vrai, pourquoi cet amour-propre de la domination étant naturel à l'homme, l'esprit de prosélytisme est pourtant particulier aux chrétiens; mais on peut répondre, ce me

semble, qu'il n'y a aussi que les chrétiens chez qui les combats des opinions religieuses aient jamais donné une grande existence à ceux qui les soutenaient; et que ces combats ayant duré de siècle en siècle, depuis la naissance du christianisme, ont pu faire naître chez les chrétiens un genre d'ambition inconnu chez tous les autres peuples anciens ou modernes. L'amour-propre se modifie à l'infini, suivant les idées acquises par l'éducation et par l'habitude: et de-là vient qu'il y a, d'un pole à l'autre, des caractères différens, et que celui d'un Européen ne ressemble pas à celui d'un Asiatique.

L'ordre des jésuites avait tiré trop de lustre de ses missions, pour que leur panégyriste ne relevât pas ce titre de gloire aussi magnifiquement qu'il lui est possible. Le tableau eût été plus frappant encore, si ses pinceaux avaient eu plus d'énergie; peu de sujets en étaient aussi susceptibles; mais ce n'est pas la force qui caractérise le style de l'auteur. Au reste, ses peintures sont nobles, intéressantes et vraies; c'est un assez grand mérite, et pour cette fois, il n'y a rien d'exagéré; le sujet l'en dispensait: il a sagement mis de côté tout le merveilleux des anciennes relations, et n'a insisté que sur la réunion vraiment admirable d'intrépidité et de dou-

ceur, qui distinguait ces conquérans spirituels du nouveau monde, et qu'il oppose habilement aux cruautés exercées par les conquérans guerriers. Il rappelle le gouvernement paternel du Paraguay, et les éloges qu'il a obtenus de philosophes, tels que Voltaire et Montesquieu; les services importans qu'ont rendus les missionnaires jésuites, les seuls qui nous aient fait connaître cet immense empire de la Chine, ses annales, ses arts, ses productions. C'est là sans contredit la plus belle partie de l'histoire des jésuites: il est triste qu'elle ait fini par des fautes inexcusables, par une rage de controverse qui rendit ridicules et dangereux, aux yeux des Chinois, ces mêmes hommes que les sciences et les arts de l'Europe leur avaient rendus respectables, par une ambition usurpatrice qui révolta le gouvernement, et fit chasser enfin les jésuites et leur religion d'un des plus vastes royaumes de la terre. Sur tout cela, M. l'abbé Grosier use de la figure de réticence, et l'on avouera que celle-là est ici très-bien employée.

Il revient aux nomenclatures et aux exagérations, quand il s'agit des lettres; il assure qu'elles ont perdu beaucoup à la destruction des jésuites: il est très-permis d'en douter. Il est de fait que la société était depuis long-temps

assez stérile en ce genre. Une des raisons qui avaient pu y contribuer, c'est que la philosophie avait donné aux lettres un effort plus hardi et plus étendu, qu'il était difficile de suivre sous la chaîne des préjugés monastiques. Ce qui était arrivé au père Bougeant pour sa brochure, aussi médiocre qu'innocente du langage, des bêtes, n'était pas fait pour encourager et à écrire et à penser. Boscovich dans les mathématiques, et Griffet dans l'histoire, avaient montré des connaissances : c'est à peu près là que se réduisait tout ce qui restait aux jésuites en science et en littérature; et c'est ici le lieu d'observer que jamais, en aucun genre, ils ne s'étaient élevés bien haut : les noms que cite M. l'abbé Grosier vont me servir de preuve. Je laisse de côté les théologiens; il y en a tant! et quelle communauté n'en a pas fourni une nombreuse portée! Les géomètres sont un peu plus rares; ceux des jésuites, dans le siècle dernier, n'ont pas laissé une grande réputation. Castel a été connu dans celui-ci, mais par la folle bizarrerie de ses idées, comme Hardouin par ses paradoxes en érudition. Parmi les savans, Petau, Sirmond, Kircher, Labbe, seront toujours distingués par leurs études laborieuses et leurs connaissances polygraphiques; mais aucun d'eux n'est à comparer,

ni pour la sagacité des recherches, ni pour l'utilité qu'on en peut retirer, aux Mabillon, aux Ducange, aux Pasquier, aux Montfaucon, que consultent tous les jours ceux qui ont des livres pour s'instruire. Il est étonnant que, parmi les savans jésuites, on n'ait pas nommé ici Duhalde, dont le grand ouvrage sur la Chine est certainement le plus instructif qui soit sorti de la plume des jésuites.

Quant aux historiens (1), M. l'abbé Grosier place au premier rang le père d'Orléans, auteur des *Révolutions d'Angleterre*, et le père Bougeant, auteur du *Traité de Westphalie*. Ce dernier ouvrage est très-recommandable par la méthode, la clarté et l'exactitude, et par la sage simplicité du style. Ce livre est très-bien fait : c'est, avec les *Mémoires* du père d'Avrigny, ce que les jésuites ont fait de meilleur en histoire. Mais pourtant ces ouvrages, qui sont plus d'érudition que de talent, ne sauraient placer leurs auteurs au premier rang des historiens ; même parmi les français, chez qui cette branche de littérature, qui ne peut être secondée que par la liberté, a été jusqu'ici la moins fertile. Le

(1) *Voyez* le Cours de Littérature, tome VII, page 152 et suiv.

talent de peindre les nations, les cours et les hommes, un style au niveau des grands sujets, voilà ce qui mérite la première place; et parmi nous, l'*Essai sur l'Histoire générale*, de Voltaire, la *Vie de Charles XII*, le *Siècle de Louis XIV*, tout imparfait qu'il est; les *Révolutions de Suède* et *de Portugal*, de Vertot; la *Conjuration de Venise*, de Saint-Réal; l'*Esprit de la Ligue*, sont encore ce que nous avons de plus estimé, et supposent un esprit fort supérieur à celui des pères Bougeant et d'Avrigny.

Pour le père d'Orléans, il était trop au-dessous de son sujet, et par ses facultés qui étaient assez communes, et par son état qui ne lui permettait pas d'écrire l'histoire d'une nation libre et protestante. Il a quelques morceaux éloquens, quoique sa diction soit inégale et incorrecte; mais à dater de la réforme, sous Henri VIII, la lecture de son livre n'est pas supportable pour un homme instruit et impartial; et c'est bien pis encore, à l'époque de Jacques II, et de Guillaume III. Le père d'Orléans n'est alors qu'un plat et ignorant adulateur de Louis XIV et de l'église romaine.

J'en dis autant, avec tout le public, de ce trivial et infidèle compilateur Daniel. Toutes ces

réputations, dont s'appuie M. l'abbé Grosier, sont du temps où l'influence des jésuites s'étendait jusque sur la fortune qu'ils faisaient aux écrivains de leur société; ils les donnaient à lire à la jeunesse qu'ils élevaient : ils les prônaient dans un monde intéressé à les croire et à les faire croire; ils les exaltaient dans leurs journaux. Le temps en a fait justice, et l'on sait aujourd'hui que Daniel, dont tout le mérite est d'avoir rectifié les erreurs de Mézerai dans les deux premières races, n'est, depuis la troisième, qu'un historien de parti, à qui le mensonge ne coûte rien, et de plus, un narrateur platement et froidement prolixe.

Que dire de Catrou et de Rouillé, si profondément oubliés, et trop heureux de l'être; d'un Berruyer, si fameux par le ridicule? Faire trophée de ces noms-là, en vérité c'est appeler au festin les aveugles et les boiteux.

Longueval et Pallavicin ne se trouvent ici que pour nous rappeler, apparemment, la distance qu'il y a de l'histoire du concile de Trente, du dernier, à celle de Fra-Paolo, et de l'histoire de l'église gallicane, du premier, à celle de l'église, de l'abbé Fleury.

Voici encore Maffée, Strada, Turselin, Molina. Il faut croire que l'auteur s'est trompé de

nom, et a voulu dire Mariana; cependant l'errata ne fait point mention de cette faute. Quoi qu'il en soit, il n'y a point d'historien qui s'appelle Molina. Maffée a composé seize livres de l'histoire des Indes; Strada, celle des guerres civiles des Pays-Bas; Mariana, celle d'Espagne; Turselin, un abrégé d'histoire universelle. Tous sont estimés par l'élégance de leur latinité moderne; mais tous ont écrit en déclamateurs et en moines; et nous avions dans le même temps un de Thou, dont le latin vaut bien le leur, et dont l'esprit vaut un peu mieux.

J'ai parlé ci-dessus des poëtes: reste les critiques, les commentateurs, traducteurs, tous ceux qu'on désigne sous le nom générique de littérateurs; ce sont, au choix du panégyriste, Buffier, Bouhours, Brumoy, Jouvenci, Sanadon, Ducerceau, Baudory, Menestrier, Vavasseur, Oudin, André, Berthier; la plupart ne sont guère connus que dans les colléges, et les vers de Ducerceau sont très-mauvais, même pour les colléges. La traduction du théâtre des Grecs, de Brumoy, a donné aux gens du monde une idée des poëtes dramatiques de l'antiquité; et toute défectueuse qu'elle était, elle n'a pas été inutile: les ouvrages élémentaires de Buffier ont disparu depuis long-temps, même des écoles, parce

qu'on a fait infiniment mieux. Bouhours ne manquait ni d'esprit, ni d'une certaine critique; mais l'excellente critique de Barbier-Daucour, si célèbre sous le nom de *Sentimens de Cléante*, a fait voir tout ce qui manquait à Bouhours.

Ce court résumé prouve que, dans aucun genre, les écrivains jésuites n'ont pu atteindre plus haut que le second rang tout au plus, comme dans la prédication et dans l'histoire, et que la plupart sont restés fort au-dessous. Ce n'est pas le nombre, c'est la valeur des hommes qui pèse dans la balance de la postérité; et sous ce rapport, qui est celui de la raison et de la vérité, la société célèbre le cède à l'Oratoire, qui a son Massillon, et qui a, de plus, un Mallebranche, véritable philosophe dans quelques parties de sa métaphysique, quoique visionnaire dans celles où il a voulu l'allier à la théologie : les jésuites n'ont pas un seul philosophe. La société le cède pour la science et l'éducation aux bénédictins; elle le cède, dans l'histoire, aux génovéfains, qui ont un Anquetil, très-supérieur à tous les historiens jésuites; elle le cède à Port-Royal, dont le seul Pascal enlèverait à lui, par le poids de son génie, l'école toute entière d'Ignace, comme, dans l'allégorie imaginée par Homère, Jupiter enlevait à lui seul

tous les dieux par la force de son bras ; et ce même Port-Royal, qui n'était qu'une petite communauté de solitaires persécutés et opprimés, l'emporte encore sur la puissante société, par l'excellence de ses livres d'éducation, regardés à jamais comme classiques.

M. l'abbé Grosier, qui tire parti de tout, revendique en quelque sorte, pour la société, des hommes célèbres qui en ont porté un moment la robe ; à peu près comme une maison d'éducation revendiquerait la gloire qu'auraient acquise depuis ses élèves. Il est vrai que c'est dans une modeste cellule, comme il le dit fort bien, qu'est né ce charmant poëme de Vert-Vert : c'était en effet un prodige, mais il est unique. *Vert-Vert* et *la Chartreuse* étaient vraiment des fruits étrangers au sol qui les portait ; et quand l'auteur voulut s'élever jusqu'au *Méchant*, il y avait long-temps qu'il avait quitté sa cellule. Il en était de même de Guimond de la Touche, quand il donna *Iphigénie en Tauride*. « Les Gédoyn, les Fraguier, » les d'Olivet, les Vély, les Marsy, les Desfon- » taines, les Fréron. » J'ai déjà remarqué combien ce plurier *les*, employé *per emphasim*, comme disent les grammairiens, était aujourd'hui ridiculement prodigué ; nos journaux, nos brochures en sont remplis. Quand on dit les Voltaire, les

Montesquieu, les Rousseau, tout lecteur sent la convenance de cette formule qui désigne les hommes rares; mais quand on l'applique à ce qu'il y a de plus commun, il reconnaît la petite charlatanerie maladroite de la médiocrité, qui voudrait usurper les droits des hommes de génie. D'Olivet était un bon grammairien, et un très-faible traducteur. Gédoyn nous a laissé une traduction de Quintilien justement estimée, mais qui pouvait être beaucoup meilleure. Fraguier est du commun des érudits, et Vély du commun des historiens. Marsy, auteur d'un poëme latin sur la peinture, vaut mieux qu'eux tous : il avait réellement du talent, et M. Lemierre lui est redevable de ce qu'il y a de plus beau dans le poëme qu'il a fait d'après le sien. Desfontaines est apprécié depuis long-temps; sa traduction de Virgile, reléguée dans les colléges, est misérable, et il est impossible d'en soutenir la lecture, quand on connaît l'original. Dans la critique, il ne manquait pas de connaissances; mais son goût était très-peu sûr, en mettant même de côté la partialité. Permis à M. l'abbé Grosier d'accuser la mienne à l'égard de Fréron; mais quoique je lui aie l'obligation de m'avoir associé dans sa haine aux grands écrivains qu'il a constamment déchirés, je suis obligé d'affirmer en conscience que

c'était un pauvre homme : et sans parler des excès honteux qui ont flétri à jamais sa mémoire, tout homme de lettres sait, et M. l'abbé Grosier lui-même sait aussi bien que moi, combien Fréron était borné dans ses lumières, et superficiel dans sa critique : on le met pourtant ici parmi les écrivains qui ont eu du mérite. Ce que c'est que d'avoir été jésuite ! On n'avait jamais dit les Fréron, que comme on dit les Gacon, les Zoïle, les Clément, pour désigner les plus signalés détracteurs des talens : car cet article emphatique *les* s'emploie aussi pour ce qui a marqué en mal comme en bien ; et voilà M. l'abbé Grosier qui nous dit hardiment les Gédoyn, les Marsy, les Fréron ! il suffit d'avoir porté le bonnet à trois cornes, pour avoir de lui une oraison funèbre. Ne va-t-il pas jusqu'à vouloir aussi associer les jésuites à la célébrité de l'abbé Raynal, de Cérutti, de Millot, qu'il appelle des transfuges de la société, parce qu'ils ont habité quelque temps une de ses maisons ; comme on appellerait transfuges, ceux qui sortiraient d'un collége où ils auraient étudié (car, jusqu'au moment des vœux, la communauté des jésuites n'était pas autre chose). Je suis étonné qu'il ne lui attribue pas aussi la gloire d'avoir produit des généraux célè-

bres, parce que le comte de Saint-Germain avait aussi été jésuite!

Je crains que M. l'abbé Grosier ne se soit pas aperçu que, bien loin que ces noms plus ou moins fameux servissent sa cause, il y avait, au contraire, de la maladresse à les citer. En effet, quand des hommes remarquables, surtout par une philosophie libre et hardie, et un esprit ennemi des préjugés, ont fui loin de la société, pour donner l'essor à leurs pensées, n'ont-ils pas attesté que la pensée était esclave chez les jésuites? Ainsi, la gloire de ces écrivains accuse la société, bien loin de la justifier ou de l'honorer.

Finissons, sur ce qui regarde la société, par un témoignage qui ne saurait être suspect de passion. Le czar Pierre n'était assurément ni janséniste, ni encyclopédiste; il ne connaissait les jésuites que par la renommée et par l'histoire: voici comme il s'exprimait, en 1719, dans un décret qui leur interdisait l'entrée de ses états, affiché à la porte de l'église catholique de Saint-Pétersbourg:

« Je sais que la plupart des jésuites sont émi-
» nemment instruits dans toutes les parties des
» sciences et des arts; que, sous ce point de vue,
» ils pouvaient être infiniment utiles aux empi-
» res: mais sachant également qu'ils ne font ser-

» vir la religion qu'à leur utilité personnelle;
» que cet extérieur de piété cache une ambition
» démesurée et des ressorts compliqués d'intri-
» gues, dont le jeu ne tend qu'à grossir leur
» opulence, et à établir ou affermir la domina-
» tion du pape, ou plutôt la leur, dans tous
» les états de l'Europe; que leurs écoles ne sont
» qu'un instrument de tyrannie; qu'ils sont trop
» ennemis du repos et trop puissans, pour faire
» espérer qu'ils ne voudront plus se mêler des
» affaires de mon empire, je renonce au bon-
» heur de les posséder, et ne puis m'étonner
» assez qu'il existe encore des cours en Europe
» qui ne veuillent pas ouvrir les yeux sur eux,
» sur leur insidieuse conduite. Quelque chose
» que l'on publie de la fine politique des cours
» d'Espagne et de France, je trouve leur pru-
» dence en défaut, de tolérer chez elles une con-
» grégation qui a su acquérir la propriété de
» tant de domaines en Europe et en Amérique,
» qui leur a suscité tant de maux, et qui a été
» la cause de la mort sacrilége de plusieurs de
» leurs rois. »

Catherine et Frédéric leur ont permis depuis d'instruire la jeunesse en Russie et en Prusse, parce qu'ils ne les ont pas regardés comme à craindre dans des pays où le fanatisme est in-

connu. Mais ces cours si politiques de France et d'Espagne, qui ne pouvaient pas avoir les mêmes motifs de sécurité, se sont repenties d'avoir pensé trop tard comme le czar Pierre.

CONTES ET ROMANS.

NOUVELLES NOUVELLES,

Par M. de Florian (1).

Ces nouvelles, au nombre de six, sont toutes plus ou moins intéressantes. Toutes offrent, ou des situations, ou des caractères, ou de la morale : toutes sont écrites avec soin et élégance ; et l'auteur, en variant le lieu de la scène, varie le ton de ses couleurs. Il nous fait passer d'Angleterre en Italie, de l'Afrique aux Indes, des Alpes au Paraguay ; et en le suivant, on voyage avec un philosophe aimable et avec un homme sensible.

Des nouvelles qui composent ce volume, celle que peut-être bien des gens préféreront, est intitulée *Claudine*. Le fond en est très-simple : c'est une jeune et intéressante paysanne de la vallée de Chamouny, séduite et abusée par un

(1) *Voyez* le Cours de Littérature, tome XII, page 556 ; tome XIII, page 374 ; tome XIV, page 228.

jeune voyageur anglais, qui lui a promis de l'épouser, et qui l'abandonne enceinte et délaissée. Contrainte de se dérober à la présence et au courroux d'un père qui ne pardonne pas une faute contre les mœurs, dans un pays où elles sont respectées ; réfugiée près d'un bon curé qui cache, autant qu'il peut, sa faiblesse et son malheur en les consolant, bientôt il ne lui reste plus que cette cruelle alternative, de ne revoir jamais la maison paternelle, ou de se séparer de cet enfant, fruit de ses amours, que le père de Claudine ne peut consentir à recevoir chez lui. L'inflexible vieillard ne voit, dans cet enfant, qu'un monument de scandale, le témoin des erreurs d'une de ses filles, et un mauvais exemple pour l'autre. L'amour maternel l'emporte et devait l'emporter; l'infortunée Claudine prend un parti courageux: car qui a plus de courage qu'une mère! Son enfant est en état de la suivre; elle revêt un habit d'homme, et tout l'accoutrement de ces petits savoyards qui viennent à Paris, sans autre ressource qu'une sellette et une brosse: elle vient comme eux dans cette capitale, et associe à sa profession son fils Benjamin, qu'elle fait passer pour son petit frère. On s'imagine bien qu'elle y rencontre son séducteur; mais la reconnaissance se fait avec toutes

les convenances du sujet : c'est en le décrottant qu'elle le reconnaît, et sa brosse, qui lui tombe des mains, est ramassée par l'enfant, qui veut continuer l'ouvrage interrompu; c'est un tableau de Greuse, ou de l'école flamande. L'Anglais, qui a d'abord reconnu Claudine, malgré son déguisement, feint cependant de la prendre pour ce qu'elle veut paraître : il lui propose de quitter sa sellette, pour se mettre en service chez lui; elle y consent, et voilà la mère et l'enfant chez M. Belton (c'est le nom du jeune Anglais). Claudine garde toujours le silence, et sa patience et son amour sont à de rudes épreuves; car Belton a une maîtresse, et Claudine, devenue Claude, porte les lettres, et pleure en secret. Domestique chez son amant, et messager chez sa rivale, il est difficile qu'une femme qui aime descende plus bas et souffre davantage. Belton, dégoûté de cette maîtresse (c'était une marquise), en prend une autre : nouvelles angoisses pour la pauvre Claudine; mais la marquise, outrée de l'inconstance de Belton, et de l'inutilité des efforts qu'elle a faits pour le ramener, médite une vengeance horrible, et aposte des scélérats pour l'assassiner. Le fidèle Claude est assez heureux pour défendre et sauver son maître, et reçoit un coup de poignard dans la poitrine. On s'attend bien

que le dénoûment approche, et que l'amour et la vertu vont recevoir leur récompense. En secourant Claudine, Belton retrouve une bague qu'il lui avait donnée, et qu'elle portait toujours sur son sein; il se jette à ses genoux, et obtient le pardon de son amante et la main de sa libératrice.

Ce petit conte est charmant, il est plein d'intérêt et de grâce: il y a de la nouveauté dans les situations et dans les détails, sur un fond qui paraissait usé. L'auteur suppose que cette histoire est racontée par un de ces habitans des montagnes, qui servent de guides aux voyageurs. La simplicité naïve du récit ne dément point cette fiction, qui est très-adroite; car l'état et le langage du montagnard commandent naturellement une manière de narrer qui convient très-bien à ce sujet, qu'on ne pouvait mettre en de meilleures mains: aussi le ton de la narration est celui de la bonhomie sans grossièreté, et tout y respire l'intérêt de l'innocence et l'attrait des mœurs champêtres. « J'écrivis cette histoire (dit M. de Florian) telle que Paccard me l'avait dite, sans chercher même à corriger les fautes de goût et de style que les connaisseurs doivent y trouver. » Ces connaisseurs seraient donc bien sévères? Quant à moi, je n'y ai point vu de ces *fautes*;

et il m'a paru que l'auteur avait montré beaucoup de *goût*, en prenant le style de Paccard.

Une nouvelle africaine, intitulée *Sélico*, rappelle un tableau tiré de l'*Histoire des Voyages*, celui des conquêtes et des cruautés du roi de Dahomay; car l'Afrique a eu aussi ses conquérans, et peut mettre celui-là au nombre de ses monstres et de ses fléaux. C'est en 1727 que Truro-Audati ravagea le royaume de Juida, et livra de vastes contrées à toutes les horreurs du carnage. Ce nègre féroce avait des boucheries de chair humaine, dont il nourrissait ses soldats anthropophages. L'imagination est révoltée de cette idée, plus que la raison; car, dès qu'une fois on fait un métier et une gloire de massacrer des hommes, c'est du moins une forte excuse que de les manger; et le roi de Dahomay eut cette excuse que n'avait pas Attila. Dans cette *nouvelle africaine*, l'auteur a dessiné avec énergie des caractères fiers et des mœurs atroces.

Il s'est amusé, dans *Valérie*, nouvelle italienne, à rajeunir une espèce de conte de revenant, qui, depuis long-temps, passe pour une histoire réelle: c'est celle d'une femme enterrée comme morte, et qui ressuscite dans les bras d'un amant désespéré, qui est venu la chercher jusque dans sa tombe. Elle donne sa main, comme cela est trop

juste, à celui qui l'a rendue à la vie; mais son premier mari, qu'elle n'aimait pas, la réclame, et voilà matière à procès. De qui des deux est-elle la femme? L'autorité du pape intervient fort à propos, et casse le premier mariage. L'auteur amène fort plaisamment le récit de cette aventure, qu'il met dans la bouche de la femme ressuscitée. Elle a conservé une pâleur habituelle et une mélancolie silencieuse, au milieu d'une société à qui sa résurrection n'est pas connue. On y parle souvent d'histoires de revenans, qui produisent ou la surprise, ou la terreur, ou l'incrédulité, selon les dispositions de chacun: elle seule écoute tout avec beaucoup de sang-froid, et paraît trouver tout simple ce que tout le monde trouve merveilleux. Enfin, un jour elle leur disait tranquillement qu'ils ne doivent pas être étonnés des revenans, puisqu'ils voient en elle une revenante, morte depuis dix ans. A ces mots, tout le monde est prêt à prendre la fuite; et ce n'est pas sans peine qu'elle parvient à se faire écouter, et à rassurer son auditoire, après l'avoir effrayé.

La critique trouverait fort peu à redire à la diction de M. de Florian, qui est très-soignée; mais elle pourrait lui faire beaucoup d'objections sur ses idées, qui ne sont pas toujours justes. Ce défaut se fait sentir surtout dans un conte

oriental, allégorique et philosophique, qui a pour titre *Zulbar:* le fond en a été employé bien des fois dans toutes les langues; ce sont des hommes changés en différens animaux, et dont les récits et les discours ont pour objet des points de morale et des règles de philosophie pratique. Dans ce genre de fiction, comme dans tout apologue, rien n'est plus essentiel que la justesse des résultats, et ceux de l'auteur seraient souvent combattus avec avantage. Zulbar, qui, d'une condition fort obscure, a été élevé à la dignité de visir du sultan des Indes, et n'a été disgracié que pour avoir fait son devoir, se plaint de l'injustice des hommes à une fourmi philosophe, qu'il rencontre dans le bois des métamorphoses, et cette fourmi était auparavant le fils d'un roi. C'est elle qui fait le personnage de moraliste, et qui veut prouver à Zulbar qu'il ne doit s'en prendre qu'à lui de tous ses malheurs, qui ne seraient pas arrivés, s'il s'était souvenu de cette maxime des sages, qu'*il faut cacher sa vie.* Cette maxime, fort connue et fort ancienne, est comme toutes celles du même genre : il faut bien se garder d'en rendre l'application générale, et celle-ci, en particulier, ne tendrait qu'à décourager le talent et la vertu. Adressez cette maxime à un ambitieux, et vous aurez raison;

mais si vous l'adressez à celui qui n'a jamais songé qu'à se rendre utile à ses semblables (et tel est Zulbar) , vous aurez grand tort, et vous n'aurez prêché que l'égoïsme ; j'aime infiniment mieux celui qui dit comme Cicéron :

Et sauvons les Romains, dussent-ils être ingrats.

Voilà mon homme ; voilà l'homme de la patrie, l'homme de l'univers ; et qui donc serait grand, s'il n'y avait pas des ingrats ? d'ailleurs, les hommes sont-ils donc toujours injustes ? Cela n'est pas plus vrai que de dire qu'ils sont toujours justes.

M. de Florian, dans ce même conte, me paraît donner dans un de ces extrêmes, qui sont toujours si loin de la raison, et cet endroit mérite d'être remarqué. Voici comment Zulbar rapporte la cause de sa disgrâce.

« L'impunité dont les grands jouissaient, leur avait persuadé que les lois n'étaient pas faites pour eux. Je saisis l'occasion de les détromper. Le magistrat chargé de la police vint m'avertir, un matin, que deux jeunes nairs, ayant pris querelle la veille avec un pauvre tisserand, l'avaient frappé de leurs bambous jusqu'à le laisser sur la place. Aussitôt j'envoyai chercher les deux nairs (ce sont les nobles de l'Inde) ; j'entendis

l'aveu de leur crime, je leur montrai la loi qui les condamnait, et je les fis livrer aux éléphans. Cette éclatante justice, dont on n'avait jamais vu d'exemple, indigna toute la cour; mais je devins l'idole du peuple, qui m'appela son ami, son père, et ne douta point, parce qu'il me voyait son appui lorsqu'il était attaqué, que je ne le fusse de même s'il attaquait à son tour. Le jour d'après, deux tisserands, ayant pris querelle avec un nadir, le frappèrent de leurs bâtons, et le firent expirer sous leurs coups. J'envoyai chercher les deux tisserands, j'entendis l'aveu de leur crime, je leur montrai la loi qui les condamnait, et je les fis livrer aux éléphans. Dès ce moment, je devins l'exécration de ce peuple qui m'avait adoré la veille; une foule immense courut à mon palais, le fer et la flamme à la main, etc. »

M. de Florian a-t-il bien réfléchi aux conséquences naturelles et nécessaires de cet étrange et funeste apologue? Il n'y en a pas d'autres, si ce n'est que le peuple est absolument incapable d'avoir aucune idée, aucun sentiment de justice; que s'il n'est pas victime, il devient bourreau, et qu'il ne peut être que l'un ou l'autre. Certes, M. de Florian a trop de raison et d'équité pour adopter, encore moins pour propager

un principe si faux, destructeur de tout ordre social; c'est proprement calomnier la nature humaine; sans doute il ne voulait pas le faire, et pourtant il l'a fait : pour peu qu'il veuille y réfléchir, il verra que l'homme n'est point fait ainsi, même parmi les dernières classes de la société. Il ne faut pas confondre les erreurs avec les habitudes, ni prendre les fautes pour un système de perversité. Il est trop vrai que la multitude ignorante est facile à égarer, surtout dans un temps de trouble et de licence; mais c'est précisément dans ce temps-là qu'il est plus dangereux de représenter le peuple comme irrémédiablement dépravé. La nature et l'expérience prouvent, au contraire, qu'à moins de circonstances extraordinaires, le commun des hommes ne demande pas à opprimer, mais à ne pas être opprimé; que c'est là leur disposition habituelle, par une raison bien simple : c'est que leur intérêt même le leur apprend autant que leur conscience.

Dans tout ouvrage de fiction, il y a toujours un acteur qui a raison; c'est lui qui est l'interprète des pensées de l'auteur caché sous le personnage : tel est *Camiré*, dans *l'Histoire Américaine*, dont la scène se passe au Paraguay. C'est un jeune Guarani, plein de candeur et

devertn, élevé par un jésuite honnête et éclairé. Celui-ci voudrait engager son élève à prendre un état; Camiré ne comprend rien à cette proposition. Il montre les plaines immenses du Paraguay, remplies de tout ce que la nature, aussi libérale que riche, peut prodiguer à l'homme pour sa subsistance. Jusque-là Camiré a raison; mais il en vient à la satire de l'état civilisé, toujours si facile dans la bouche de l'homme qu'on appelle sauvage. Il parcourt les différentes professions; il ne veut point être légiste, parce que les lois sont mauvaises. Soit; mais je lui aurais répondu : Tu travailleras à en proposer de meilleures, que l'on n'aurait jamais, si tous ceux qui ont du bon sens et de la justice parlaient comme toi. Il ne veut point du métier de la guerre qui lui fait horreur; je lui aurais répondu, si j'avais été à la place du jésuite : J'ai horreur comme toi du sang de mes frères; mais tous les hommes ne sont pas pénétrés de cette fraternité; ils ont des passions qui les rendent méchans, et les sauvages même, qui ne font pas un métier de la guerre, font la guerre pourtant. Les peuples civilisés la font avec plus d'art, et même les peuples libres se massacrent comme les autres en bataille rangée, parce que les peuples ont des passions tout comme les rois. J'es-

père que cette rage insensée diminuera à mesure que les nations seront plus éclairées ; mais, en attendant, il faut tâcher de n'être la proie de personne ; et tant qu'il y aura des loups, il faut se garder de la morale des moutons.

Camiré ne veut pas non plus du commerce ; il commence pourtant par en faire l'éloge, mais il ajoute : « J'ai vu que *les plus honnêtes* négocians ne se faisaient pas de scrupule de porter aux sauvages des armes meurtrières, de les enivrer de liqueurs fortes, pour conclure des marchés plus avantageux ; enfin, je les ai vus amener ici des Africains, qu'ils exposaient sur la place, comme des bêtes de somme. Vendre des hommes, mon père ! cela s'appelle le commerce ! Mon ami, je ne serai point commerçant. Maldonado (c'est le nom du jésuite) *ne trouvait rien à répondre à son jeune philosophe.* Il convenait que le disciple avait surpassé le maître, etc. »

Quand l'auteur qui raconte s'exprime ainsi, il est clair qu'il est de l'avis de celui qu'il fait parler. J'avoue, moi, que je n'en suis point, et que si le jésuite *ne trouve rien à répondre*, c'est qu'apparemment il ne le veut pas. Rien n'était plus aisé de répondre à Camiré : Mon ami, tu prends l'abus pour la chose. Tu raisonnerais

juste, si, pour être commerçant, il fallait absolument vendre des hommes aux Européens, ou de la poudre à canon aux sauvages; mais comme rien ne t'y oblige, et que tu avoues toi-même que le commerce est bienfaisant de sa nature et la source d'une quantité de biens et d'avantages pour les nations, je ne vois pas comment tu peux conclure de ce qu'il y a des commerçans malhonnêtes, que tu ne seras pas un commerçant honnête. Cela n'est pas conséquent, mon ami, et ici ta logique est en défaut.

L'auteur qui a quelques obligations à la littérature espagnole, dont il a su tirer encore des richesses oubliées, pousse, ce me semble, la reconnaissance un peu trop loin, et jusqu'à la partialité, dans une conversation établie entre un Espagnol et lui, sur les reproches que les deux nations peuvent se faire réciproquement. Aux cruautés commises dans le nouveau monde, l'Espagnol oppose nos guerres civiles et la Saint-Barthélemi; il conclut : « Ne nous reprochons rien; nous sommes tous des barbares. » Cela est vrai; mais je ne laisserais pas ainsi passer tout à fait une conclusion qui tend à une égalité de crimes. Je dirais à l'Espagnol : Je consens que vous mettiez notre Saint-Barthélemi en compensation avec vos massacres en Amé-

rique. Mais il reste un petit article dont vous ne parlez pas, l'inquisition, qui dure depuis trois cents ans. Songez-vous ce que c'est que l'inquisition aux yeux de quiconque a lu et n'est pas Espagnol ! Je vous en demande pardon ; mais pour ce qui est de l'inquisition, il n'y a point de balance à établir, quand vous mettriez ensemble tous les crimes de l'univers.

Plus M. de Florian est accoutumé à écrire avec élégance, plus on est autorisé à lui indiquer quelques taches légères qu'il peut faire disparaître aisément. « Les deux amans, *certains l'un de l'autre*, etc. » Il y a ici impropriété de termes : il fallait dire *sûrs* au lieu de *certains*. On est *certain* d'une chose ; on est sûr d'une personne.

Ailleurs, en parlant du besoin qu'ont des âmes douces de s'unir à une autre âme, il ajoute : « C'est le lierre qui, sans son appui, tombe et sèche dans la poussière, mais qui, s'attachant au chêne, s'élève avec lui verdoyant. » *S'élève verdoyant* commencerait fort bien un vers, et finit mal une phrase ; mais ce n'est pas cela qui me ferait retrancher la comparaison ; c'est qu'elle est trop usée ; quand certaines figures et certaines expressions sont devenues trop communes, il faut les laisser aux écrivains vulgaires. Ce

sont là de petites corrections à faire dans les éditions subséquentes que ne peut manquer d'avoir cet ouvrage, dont la lecture est si agréable.

ŒUVRES DE M. DE LA HARPE,

De l'Académie française.

Jusqu'ici la plupart des journalistes ont présenté les œuvres de M. de la Harpe comme ils voudraient qu'elles fussent : essayons enfin de les montrer telles qu'elles sont. Le premier volume renferme la tragédie de *Warwick*, *Mélanie*, *Barnevelt*, un Essai sur les trois tragiques grecs et des Observations sur Shakespeare. Le second offre plusieurs Discours en vers, des Odes, des Héroïdes, des Épîtres et des Lettres à l'impératrice de Russie, au roi de Prusse, à M. de Voltaire, etc.; des vers sur divers sujets, l'Ombre de Duclos, des Traductions d'Horace, de Tibulle, de Lucain, etc. Dans le troisième se trouvent les Éloges de Charles V, de Fénélon, de Catinat, couronnés par l'Académie française, ceux de Racine et de La Fontaine, et des Réflexions critiques sur les Romans : dans le quatrième, un Discours sur les malheurs de la guerre, aussi couronné par l'Académie française ; un Dialogue entre Alexandre et un Soli-

taire du Caucase; la Traduction d'une lettre de Brutus à Cicéron, lettre qui est regardée comme un des plus précieux monumens de l'ancienne littérature, et comme un chef-d'œuvre de l'éloquence et de l'épanchement d'une âme républicaine; des Fragmens sur les historiens latins et sur les douze premiers Césars; des Observations sur la musique théâtrale, sur la poésie lyrique chez les anciens et chez les modernes; d'autres sur la langue française, comparée aux langues grecque et romaine; un Éloge de Le Kain, et quelques autres ouvrages historiques et littéraires. Les deux derniers volumes contiennent des Analyses et Observations critiques sur la plupart des ouvrages qui ont paru depuis douze à quinze ans. Cette partie n'est pas moins intéressante que les premières; car, outre le mérite de l'analyse et de la comparaison des morceaux imités, elle offre en même temps un recueil de ce qu'il y a de louable dans des productions qui méritaient à peine d'être lues dans leur nouveauté. Quoi qu'on en ait dit, on reconnaîtra que l'auteur n'a été ni bas adulateur pour ses amis, ni censeur injuste envers ses ennemis; que jamais il n'a fait la satire d'un bon ouvrage, ni l'apologie d'un mauvais; et que partout les vrais talens y sont défendus

avec le courage de la justice, et leurs détracteurs confondus, non par des injures et des calomnies, mais par des raisons et par des faits.

Telle est la méthode qu'il a toujours suivie pour faire connaître les ouvrages des autres; ce n'est pas ainsi qu'on a rendu compte des siens. Défigurer les idées et les phrases d'un auteur, mutiler sa prose et ses vers, envenimer ses jugemens et même ses intentions, choisir ce qu'il y a de faible dans six volumes, en composer des rapprochemens insidieux, et les renforcer encore de tous les commentaires dont peut s'armer la haine quand elle ne sait plus rougir; voilà les moyens qu'on a mis en œuvre pour démontrer qu'un écrivain, huit fois couronné par l'Académie française, et devenu membre de ce corps par son seul mérite littéraire, n'a ni *principes de littérature*, ni goût, ni tact, ni oreille; se trouve absolument dénué de mouvement, de sensibilité, d'imagination, et peut tout au plus s'enorgueillir de quelques faibles réminiscences. Nous nous bornerons au simple extrait des ouvrages de M. de la Harpe, qui, n'avaient pas encore été imprimés: l'*Essai sur les trois tragiques grecs*, la *Traduction de deux chants de la Pharsale*, le Discours sur les préjugés littéraires, les Observations sur les Romans,

le Drame de Barnevelt, et la Dissertation savante et lumineuse qui le précède, l'Ombre de Duclos, l'Épître sur le luxe, l'Épître au Tasse, les Discours en vers, etc., doivent intéresser ceux qui recherchent la belle littérature, et qui aiment encore à retrouver dans les traductions un caractère antique; dans la poésie, du naturel et du bon sens; dans la prose, de la vigueur et de la dignité; dans l'une et l'autre, une élocution pure, élégante, harmonieuse; de l'esprit, sans antithèse; de l'élévation, sans enflure; du savoir, sans aridité; un ton et des ornemens toujours assortis à leur sujet.

Dans l'ouvrage sur les trois tragiques grecs, M. de la Harpe rectifie d'abord quelques erreurs du père Brumoy, relativement à l'un des principaux ressorts de la tragédie. La pitié n'est point, comme il l'avance, une passion dangereuse qui glace éternellement les hommes; ce sentiment, au contraire, ouvre nos cœurs à toutes les impressions qui nous portent à aimer et à secourir nos semblables. M. de la Harpe fait voir ensuite que le même auteur a mal saisi les caractères distinctifs de la tragédie ancienne à l'égard des usages, des mœurs et de la religion. Brumoy a oublié qu'il n'y a plus aujourd'hui ni de dieux oppresseurs, ni d'oracles funestes, ni de crimes

nécessaires ordonnés par le Ciel ; qu'ainsi la tragédie, loin de nous endurcir contre les infortunes d'autrui, nous attendrit sans danger. Il n'est plus question de guérir la pitié par la pitié, mais de toucher notre âme de compassion pour le malheur ; de la soulever d'indignation contre le crime, de la transporter d'admiration pour la vertu, d'y graver de grandes et utiles vérités avec le burin de la poésie.

Les grands exemples de la fatalité, les vengeances célestes, l'abaissement de la puissance, l'excès des misères humaines, voilà les seuls pivots sur lesquels roulait la tragédie antique : la nôtre s'est d'abord établie sur les mêmes fondemens, mais nous avons donné en même temps à l'art dramatique un ressort puissant et nouveau dans la peinture des passions.... Le spectacle des passions malheureuses est plus fort, plus varié, plus universel que celui qui naît des infortunes inévitables et extraordinaires, qui ne peuvent tomber que sur un petit nombre d'hommes.

Après avoir montré que nos grands poëtes tragiques approfondissent davantage les sentimens de la nature, qu'ils s'enfoncent plus avant dans une situation théâtrale, qu'ils savent mieux varier et fortifier les émotions, M. de la Harpe

ajoute : « Gardons-nous de croire que les anciens ne peuvent plus rien nous enseigner ; ils ont saisi la nature dans ses premiers traits. Étudions chez eux cette vérité précieuse, le fondement de tous les arts d'imitation, et que nos progrès même tendent à nous faire perdre de vue. La simplicité des anciens peut instruire notre luxe ; car ce mot convient à nos tragédies, que nous avons quelquefois un peu trop ornées. » Rempli d'admiration pour ces modèles, l'auteur en découvre à chaque pas les beautés et les secrets, et répète qu'on ne saurait trop les étudier, ni les admirer. Mais où les étudiera-t-on ? Sera-ce dans leur langue ? elle est absolument étrangère au plus grand nombre de nos écrivains dramatiques. Sera-ce dans des traductions ? rien n'est plus difficile que de les traduire, et, surtout en vers.

La différence de leur langue en a mis une grande entre leur dialogue et le nôtre. Chez eux les détails de la vie commune et de la conversation familière n'étaient point exclus de la langue poétique ; aucun mot n'était bas et trivial par lui-même ; ce qui tenait en partie à la constitution républicaine, au grand rôle que jouait le peuple dans le gouvernement, et à son commerce intime avec les orateurs..... Le terme

le plus commun pouvait entrer dans le vers le plus pompeux, et dans la figure la plus hardie. Parmi nous, au contraire, le poëte ne jouit guère que d'un tiers de l'idiome national, le reste lui est interdit comme indigne de la poésie... Il est donc très-difficile d'introduire sur le théâtre, des personnages qui conversent en se défendant une grande partie des termes de la conversation.

Malgré ces difficultés presqu'insurmontables, M. de la Harpe essaie de transporter dans notre langue les plus belles scènes d'Euripide, de Sophocle et d'Eschyle. Ce dernier, dans la pièce des *Sept chefs devant Thèbes*, se livre à des descriptions que réprouve le théâtre moderne, mais qui sont du ton le plus magnifique; on croit entendre le chantre d'Achille ou d'Enée. Le traducteur rend ainsi le portrait d'Etéocle :

Le terrible Tidée, aux bords de l'Isménus,
Menace en frémissant la porte de Prétus;
Le fleuve vainement s'oppose à son passage,
Vainement le devin, que trouble un noir présage,
Veut arrêter ses pas en attestant les dieux;
Le guerrier, tel qu'on voit un serpent furieux,
Dont les feux du midi, sur un brûlant rivage,
Embrasent les poisons et réveillent la rage;

Le guerrier du devin accuse la frayeur;
Il méprise un augure, il insulte à la peur;
Il agite en parlant trois aigrettes flottantes,
De son casque d'airain parures menaçantes;
Frappe et fait retentir son vaste bouclier,
Industrieux ouvrage, où brille sur l'acier
Cet astre, œil de la nuit, décrivant sa carrière,
Dans des lieux étoilés que remplit sa lumière.
Ainsi marche au combat ce guerrier orgueilleux;
Une lance à la main et le feu dans les yeux,
Il appelle à grands cris la guerre et le carnage;
Semblable au fier coursier, qui, bouillant de courage,
Du clairon belliqueux entend les sons perçans,
Et répond à ce bruit par des hennissemens.

Les trois peintures suivantes ont le même caractère :

A la porte d'Electre, aux assauts destinée,
S'élève comme un roc, l'énorme Capanée.
Et que puissent les dieux, prompts à nous exaucer,
Détourner les malheurs qu'il nous ose annoncer!
Nul mortel ne saurait égaler sa stature;
Audacieux géant qu'agrandit son armure,
Il jure que nos tours tomberont sous son bras,
Que les dieux conjurés ne nous sauveraient pas;
D'une voix sacrilége il défie, il blasphême
L'Olympe, le Destin, et Jupiter lui-même.
Il ose se vanter qu'en vain ce dieu jaloux
Armerait contre lui son foudroyant courroux:
Pour lui tout le fracas qui fait trembler la terre,
N'est rien que du midi la vapeur passagère.

Pour jeter plus d'effroi, son bouclier d'airain
Présente un homme nu, la torche dans la main,
Et ces sinistres mots : *J'embraserai la ville.*
Contre un tel ennemi vous sera-t-il facile
De trouver un Thébain prêt à se mesurer ?
Qui l'osera combattre ?

Aux remparts de Minerve Hippomédon s'avance,
Portant d'un bras nerveux un bouclier immense.
Je l'ai vu, j'ai frémi ; la main de l'artisan
A gravé sur le fer un monstrueux titan.
Zyrphée, en rugissant, de sa bouche enflammée,
Vomit de longs torrens d'une noire fumée ;
Des serpens à l'entour formant un cercle affreux,
De leurs corps repliés entrelacent les nœuds :
Le cri de ce guerrier inspire l'épouvante,
Il a la voix, la marche et l'œil d'une bacchante, etc.
Mais plus loin, vers le nord, au tombeau d'Amphion,
Respirant le ravage et la destruction,
Le jeune Parthénope impatient s'avance ;
Non moins présomptueux, il jure sur sa lance,
Seule divinité qu'atteste sa fureur,
Que malgré tous les dieux son bras sera vainqueur.
Brillant fils d'une nymphe et né sur les montagnes,
Il quitta l'Arcadie et ses belles campagnes,
Lorsqu'un premier duvet, fleur de la puberté,
Ornait à peine encor sa naissante beauté ;
Mais né d'un sang divin, il n'est pas moins farouche,
L'orgueil est dans ses yeux, l'insulte est dans sa bouche ;
Et son armure même, outrageant nos remparts,
Nous retrace le monstre, horreur de nos regards,
Le sphinx, de nos malheurs cette impure origine, etc.

La tragédie de Philoctète, traduite de Sophocle, qui n'offre que trois personnages, et dont la scène est dans un désert, paraît au traducteur ce que le théâtre des anciens a produit de plus beau, de plus parfait, pour la simplicité, pour l'intérêt, pour le style et les caractères.

Dans la tragédie d'Electre, du même auteur, Chrysothémis, effrayée d'un songe dont elle voudrait détourner les effets, vient au tombeau d'Agamemnon, chargée des offrandes et des expiations de Clytemnestre; elle rencontre Electre sur son passage, lui expose les terreurs de leur mère, et le dessein qui l'amène; Electre, saisie d'horreur, la conjure de se refuser à cet emploi.

Ah ! ma sœur, loin de vous ce ministère impie;
Loin, loin de ce tombeau ces dons d'une ennemie !
Voulez-vous violer tous les droits des humains ?
Avez-vous pu charger vos innocentes mains,
Des coupables présens d'une main sanguinaire,
Des présens qu'ont souillés le meurtre et l'adultère ?
Voyez ce monument; c'est à nous d'empêcher
Que jamais rien d'impur ne puisse en approcher.
Jetez, jetez, ma sœur, cette urne funéraire;
Ou bien, loin de ces lieux, cachez-la sous la terre;
Et pour l'en retirer, attendez que la mort
De Clytemnestre un jour ait terminé le sort.
Alors reportez-la sur sa cendre infidèle :
Allez, de tels présens ne sont faits que pour elle.

Croyez-vous, s'il restait dans le fond de son cœur,
Après ses attentats, une ombre de pudeur;
Croyez-vous qu'aujourd'hui la fureur qui l'anime,
Vînt jusque dans la tombe outrager sa victime,
Insulter à ce point les mânes d'un héros,
La majesté, les morts et les dieux des tombeaux?
Et de quel œil, ô ciel! pensez-vous que mon père
Puisse voir les présens que l'on ose lui faire?
Ah! n'est-ce pas ainsi, quand il fut massacré,
Qu'on plongea dans les eaux son corps défiguré?
Comme si l'on eût pu, dans le sein des eaux pures,
Laver en même temps le crime et les blessures!
Les forfaits à ce prix seraient-ils effacés?
Ne le permettez pas, dieux, qui les punissez!
Et vous, ma sœur, et vous, n'en commettez point d'autres.
Prenez de mes cheveux, prenez aussi des vôtres;
Le désordre des miens atteste mes douleurs,
Souvent ils ont servi pour essuyer mes pleurs.
Il en reste bien peu; mais prenez, il n'importe;
Il aimera ces dons que notre amour lui porte.
Joignez-y ma ceinture, elle est sans ornement;
Elle peut honorer ce triste monument,
Mon père le permet: il voit notre misère,
Lui seul peut la finir, etc.

Sans nous arrêter sur les autres scènes traduites du même poëte, ni sur les observations toujours instructives qui les accompagnent, nous nous bornerons à citer le discours d'Hécube à Ulysse, tiré d'une tragédie d'Euripide, discours qui réunit également à l'harmonie de

la versification, la force, la noblesse, le coloris, la véhémence, tout ce qui peut faire aimer, dans les beautés antiques, ce goût du simple et du vrai qu'on affecte de méconnaître dans ceux même qui le suivent et en approchent de plus près. Ulysse vient pour amener au supplice Polyxène, condamnée par les Grecs; Hécube lui parle ainsi :

Souviens-toi de ce jour où, d'une voix tremblante,
Et pressant mes genoux d'une main suppliante,
Pâle et défiguré, par l'effroi de la mort,
A ma seule pitié tu remettais ton sort.
Je reçus ta prière et j'épargnai ta vie;
Je te fis échapper d'une terre ennemie.
Tu dois à mes bontés ce jour qui luit pour toi;
Et tu peux à ce point être ingrat envers moi!
Ulysse outrage ainsi ma fortune abattue;
S'il vit, c'est par moi seul, et c'est lui qui me tue!
Il m'arrache ma fille! ah cruel! et pourquoi?
Quel dieu vous a dicté cette exécrable loi?
Quel dieu peut condamner une fille innocente?
Si le ciel a besoin d'une offrande sanglante,
Vous a-t-il donc prescrit d'arroser ses autels,
Non du sang des taureaux, mais du sang des mortels?
Est-ce Achille aujourd'hui qui veut une victime?
Si les mânes vengeurs s'arment contre le crime,
O Grecs! sacrifiez à l'ombre d'un héros,
L'auteur de son trépas, l'auteur de tous nos maux;
Sacrifiez Hélène, odieuse furie,

Et non moins qu'aux Troyens, fatale à sa patrie.
Si d'une offrande illustre Achille est si flatté,
S'il veut voir sur sa tombe immoler la beauté,
Hélène, à qui les dieux l'ont donnée en partage,
Remporte encor sur nous ce funeste avantage;
Hélène est plus coupable et plus belle à la fois.
O vous, à qui j'adresse une débile voix,
Vous que j'ai vu jadis, dans un jour de détresse,
Prosterné devant moi, supplier ma vieillesse;
Que l'équité vous parle, et soit juge entre nous!
Faites ici pour moi ce que j'ai fait pour vous.
J'ai plaint votre infortune, et vous voyez la nôtre;
Vous pressiez cette main, et je presse la vôtre.
Hécube est à vos pieds; Hécube est mère. Hélas!
Hélas! n'arrachez point ma fille de mes bras;
Ne versez point son sang: c'est assez de carnage;
Mes revers sont affreux, ma fille les soulage,
Console mes vieux ans, adoucit mes douleurs,
Et me fait quelquefois oublier mes malheurs.
Ah! ne me l'ôtez pas, ne me privez point d'elle.
La victoire jamais ne doit être cruelle.
Quel vainqueur peut compter sur un bonheur constant?
Je suis des coups du sort un exemple éclatant.
Je régnais, j'étais mère, et je me crus heureuse;
Ma fortune a passé comme une ombre trompeuse.
Un jour a tout détruit, et je ne suis plus rien.
Prenez pitié de moi, laissez-moi mon seul bien;
Parlez à tous ces chefs, et que votre sagesse
De tant de cruautés fasse rougir la Grèce.
Les femmes, les enfans, dans l'horreur des combats,
N'ont point été frappés du fer de vos soldats.

Est-ce aux pieds des autels que, souillant votre gloire,
Vous répandez le sang qu'épargna la victoire ?
Eh quoi ! pour des captifs désarmés et soumis,
Serez-vous plus cruel que vos ennemis ?
Parlez, et révoquez l'arrêt de l'injustice :
La Grèce vous écoute et doit en croire Ulysse.

M. de la Harpe ne borne pas ses efforts à nous rendre la littérature grecque plus familière et plus intéressante ; il s'attache encore à transporter celle des Romains dans notre langue. On sait combien le grand Corneille estimait l'auteur de la Pharsale : ce poëme était son livre de prédilection ; il le relisait avec enthousiasme, sans doute parce qu'il y trouvait de magnifiques peintures analogues à son génie. Lucain s'élève en effet, comme l'auteur du Cid, à la plus grande hauteur ; mais son vol est inégal, ses chutes rapides et déplorables. L'éloquent traducteur des poëtes grecs a entrepris de mieux faire connaître ce grand peintre, qu'il ne l'était par la traduction de Brébeuf. On va juger lequel des deux a la touche la plus fière, le coloris le plus brillant, la marche la plus libre et la plus noble. Nous citerons de préférence la description des prodiges qui précédèrent la guerre civile :

Les dieux même, les dieux qui, pour mieux nous punir,
Souvent à nos frayeurs découvrent l'avenir,

De prodiges sans nombre avaient rempli la terre ;
Le désordre du monde annonçait leur colère.
Des astres inconnus éclairèrent la nuit,
Et dans un ciel serein la foudre retentit :
Le soleil, se cachant sous des vapeurs funèbres,
Fit craindre aux nations d'éternelles ténèbres.
L'étoile aux longs cheveux, signal des grands revers,
En sillons enflammés courut au haut des airs.
Phébé pâlit soudain, et perdant sa lumière,
Couvrit son front d'argent de l'ombre de la terre.
Vulcain, frappant l'Etna de ses pesans marteaux,
Réveilla le cyclope au fond de ses cachots;
L'Etna s'ouvre et mugit ; de sa cime béante,
Descend à flots épais une lave brûlante.
L'Apennin rejeta, de ses sommets tremblans,
Les glaçons sur sa tête amassés par les ans.
L'aboyante Scylla, qui hurle sous les ondes,
Roula des flots de sang dans ses roches profondes.
La nature a changé sous le courroux des cieux,
Et la mère frémit de son fruit monstrueux.
On entendait gémir des urnes sépulcrales.
Secouant dans ses mains deux torches infernales,
Le front ceint de serpens, et l'œil armé d'éclairs,
De son haleine impure empoisonnant les airs,
Courait autour des murs, une affreuse Euménide :
La terre s'ébranlait dans sa course rapide.
Le Tibre, sur ses bords, voyait de nos héros
S'agiter à grand bruit les antiques tombeaux.
Jusque dans nos remparts des ombres s'avançaient,
Les mânes de Sylla dans les champs s'élevaient,

D'une voix lamentable annonçant le malheur.
Du soc de la charrue, on dit qu'un laboureur
Entr'ouvrit une tombe, et, saisi d'épouvante,
Vit Marius lever sa tête menaçante,
Et, les cheveux épars, le front cicatrisé,
S'asseoir pâle et sanglant sur son tombeau brisé.

Il serait difficile de trouver, dans nos meilleurs écrivains, un morceau de poésie descriptive mieux soutenu, plus pittoresque et plus harmonieux que celui-ci. L'on voit Marius et sa tombe entr'ouverte; on se croit poursuivi par l'Euménide autour de Rome. Nous citerons encore quelques autres morceaux, afin que les lecteurs non prévenus puissent juger si ce traducteur sait se plier aux différens tons du poëte latin :

Le premier trait partit de ta main forcenée;
De Pharsale par toi commença la journée;
Mille cris élancés suivent ce trait fatal,
Et l'airain belliqueux donne enfin le signal.
On l'entendit au loin sur les monts du Pangée,
Sur la cime d'Ossa, de neige assiégée.
L'Hémus le répéta dans ses sombres vallons,
Pélion le redit dans ses antres profonds.
Cet effroyable bruit, que l'écho multiplie,
De rochers en rochers, remplit la Thessalie,
Va jusque sur l'Olympe et vers ses noirs sommets,
Où la foudre des dieux n'a retenti jamais,

Redescend en grondant sur la rive infernale,
Et revient plus affreux dans les champs de Pharsale.

. . . . . .

Fatale Thessalie ! ah ! terre infortunée !
Quel crime as-tu commis ? Quel dieu t'a condamnée
A servir de théâtre aux fureurs des Romains ?
Deux fois, hélas ! tu vis nos combats inhumains,
Ensanglanter tes champs et désoler tes villes ;
Deux fois tu vis l'horreur de nos guerres civiles.
Ah ! que jamais nocher, accueilli dans tes ports,
N'ose attacher son ancre à tes funestes bords !
Qu'il craigne, en abordant, de trouver sur tes rives,
Et des spectres errans, et des urnes plaintives !
Que jamais le pasteur n'aille avec ses troupeaux,
Profaner le gazon qui croît sur nos tombeaux !
Qu'au fond de tes vallons religieux et sombres,
Couverts de monumens, habités par des ombres,
Jamais le laboureur ne creuse de sillons,
Où du sang des Romains germeraient les moissons !

On ne nous pardonnerait pas d'omettre ici les portraits de César et de Pompée, si célèbres dans la Pharsale. Ceux qui possèdent la langue de Lucain, jugeront si ce traducteur peut soutenir la comparaison avec son original :

Portraits de Pompée et de César.

Pompée avec chagrin voit ses travaux passés,
Par de plus grands exploits tout près d'être effacés ;
Par dix ans de combats la Gaule assujétie,
Semble faire oublier le vainqueur de l'Asie ;

Et des braves Gaulois le hardi conquérant
Pour la seconde place est désormais trop grand.
De leurs prétentions la guerre enfin va naître ;
L'un ne veut point d'égal, et l'autre point de maître.
Le fer doit décider ; et ces rivaux fameux,
D'un suffrage imposant s'autorisent tous deux :
Les dieux sont pour César, et Caton pour Pompée.
L'un contre l'autre enfin, prêts à tirer l'épée,
Dans le champ du combat ils n'entraient pas égaux.
Pompée oublia trop la guerre et les travaux.
La voix de ses flatteurs endormit sa vieillesse,
De la faveur publique il savoura l'ivresse ;
Et livré tout entier aux vains amusemens,
Aux jeux de son théâtre, aux applaudissemens,
Il n'a plus les élans de cette ardeur guerrière,
Le besoin d'ajouter à sa gloire première ;
Et fier de son pouvoir, sans crainte et sans soupçon,
Il vieillit en repos à l'ombre d'un grand nom.
Tel un vieux chêne, orné de dons et de guirlandes,
Et du peuple et des chefs étalant les offrandes,
Miné dans sa racine, et par les ans flétri,
Tient encor par sa masse au sol qui l'a nourri.
Ses longs rameaux noircis s'étendent sans feuillage ;
Mais son tronc dépouillé répand un vaste ombrage.
D'une forêt pompeuse il s'élève entouré ;
Mais seul, près de sa chute, il est encor sacré.
César a plus qu'un nom, plus que sa renommée,
Il n'est point de repos pour cette âme enflammée :
Attaquer et combattre, et vaincre et se venger,
Oser tout, ne rien craindre, et ne rien ménager
Tel est César, ardent, terrible, infatigable,

De gloire et de succès toujours insatiable ;
Plus il obtient des dieux, plus il demande encor.
Rien ne remplit ses vœux, rien borne son essor,
L'obstacle et le danger plaisent à son courage,
Et c'est par des débris qu'il marque son passage.
Tel échappé du sein d'un nuage brûlant,
S'élance avec l'éclair un foudre étincelant ;
De sa clarté rapide il éblouit la vue ;
Il fait des vastes cieux retentir l'étendue,
Frappe le voyageur par l'effroi renversé,
Embrase les autels du dieu qui l'a lancé,
De la destruction laisse partout la trace,
Et rassemblant ses feux, remonte dans l'espace.

Telle est la manière dont M. de la Harpe fait connaître et admirer les poëtes de l'antiquité. Mais, bien différent de ces hommes qui s'extasient sur le génie des anciens pour avoir une occasion de combattre les modernes, et d'en obscurcir la gloire, il sait rendre à nos écrivains des hommages inspirés par la justice, par le goût et par le sentiment profond de leur grandeur. On a osé l'accuser d'avoir dénigré Corneille dans l'éloge de Racine ; mais les accusateurs maladroits n'ont jamais rien écrit en l'honneur de ces deux poëtes, qui fût comparable aux vers suivans, tirés d'un *discours sur les préjugés et les injustices littéraires.*

Hélas ! malheur à moi, si ma voix sacrilége
Violait des grands noms l'auguste privilége,

Si j'osais attenter à la gloire, aux talens!
Corneille, de tes vers les traits étincelans,
Ces rayons qui des arts ont annoncé l'aurore,
Et dont l'éclat sur nous se réfléchit encore,
Ton vol qui nous étonne et qui t'ouvre les cieux,
Tes rapides éclairs qui font baisser les yeux,
Sous tes robustes mains notre langue affermie,
Sous tes mâles pinceaux la nature agrandie:
Voilà tes droits Corneille, ils sont sacrés pour moi.
Mais sans te ressembler, sans rien prendre de toi,
Si ton rival, plus cher à notre âme asservie,
Sut joindre au sentiment la touchante harmonie,
S'élever et descendre, et ne tomber jamais,
Des tendres passions surprendre les secrets;
Enfin, si, pour ouvrir la source de nos larmes,
L'éloquence et l'amour lui prêtent tous leurs charmes,
Peut-être la beauté d'un style toujours pur,
Le sublime avoué par le goût le plus sûr,
Epouvante encor plus la faiblesse et l'envie,
Que ta muse inégale autant qu'elle est hardie.
On espère être un jour au rang de tes rivaux,
Lorsqu'on te voit si grand avec tant de défauts;
Ces défauts qui n'ont pas obscurci ta mémoire,
Rassurent en secret ceux qu'effrayait ta gloire.
Mais la perfection qu'on ne peut égaler,
Désespère toujours sans jamais consoler.

Le morceau suivant, tiré du *discours sur les prétentions*, offre une manière encore différente; le style en est simple, la marche légère, les formes poétiques, gracieuses, les idées spirituelles:

Dorilas avec moi fut uni dès l'enfance ;
Tout nous était commun, jeux, plaisirs, espérance.
J'étais le confident des secrets les plus chers,
De ses premiers amours et de ses premiers vers ;
Il recherchait le monde, et moi la solitude ;
Il aimait le fracas, je préférais l'étude.
Quelquefois cependant il venait en secret,
Boire avec son ami le vin du cabaret.
Mais lorsqu'il fut admis à d'illustres toilettes,
Qu'une duchesse un jour eut acquitté ses dettes,
Il ne fut plus le même, et son froid embarras
Etonna l'amitié qui lui tendait les bras ;
Son sourire apprêté repoussa mes caresses ;
Il me parut distrait, il me fit des promesses.
Je lui trouvai le ton beaucoup trop ennobli ;
Je l'avais vu sensible, et le voyais poli.
Je m'éloignai bientôt : mon humeur confiante
Ne put souffrir long-temps sa réserve offensante ;
Je laissai Dorilas, de lui-même ébloui,
Croire qu'un protégé valait mieux qu'un ami.

Nous terminerons cet extrait par les derniers vers du *discours sur le luxe*, où M. Ducis paraît avoir emprunté deux des plus belles images de son discours de réception à l'Académie française :

Et vous Français, et vous, ô nation brillante !
Si la pompe et l'éclat vous flatte et vous enchante,
Ah ! rougissez du moins d'un luxe infortuné,
Dans l'ombre de vos toits obscurément borné.

Pour les siècles futurs montrez-vous magnifiques;
Que vos murs, vos jardins, vos places, vos portiques,
Des Pigal, des Lemoine illustrant les ciseaux,
Soient ornés pour la gloire et pleins de vos héros.
Ce Corneille, si cher à notre âme agrandie,
Manque à la scène auguste où régna son génie;
Turenne mort pour nous, laissant un nom si beau,
Attend une statue, et n'a rien qu'un tombeau.
Voilà les monumens d'un luxe légitime;
Qu'à leur touchant aspect le jeune homme s'anime,
Par ces prix glorieux qu'il se sente exciter,
Qu'il pleure en les voyant, il va les mériter.
Est-il vrai, l'on m'exauce! ô fortuné présage!
Est-il vrai qu'un grand homme, idole de notre âge,
A déjà fait un pas dans la postérité,
Et voit avant sa mort son immortalité?
Parais, élève-toi noble et brillant trophée (1)!
L'inconsolable envie, à tes pieds étouffée,
Va faire entendre en vain ses derniers sifflemens;
Parais, préviens les coups de la mort et du temps;
N'offre point au génie une attente frivole,
Et que Le Tasse vive et monte au Capitole (2).

---

(1) La statue élevée à M. de Voltaire de son vivant.
(2) Ce morceau est de l'abbé Remi.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

A.

ADAM (le père Adam, jésuite). Anecdote à son sujet, page 255.

Alembert (d'). Éloges par M. d'Alembert, 171.

Amans généreux (les), comédie de Rochon de Chabannes, 105 et 108.

Amant jaloux, comédie de d'Hèle, 94.

Ami de la maison (l'), opéra-comique de Marmontel, 101.

Amour français (l'), comédie de Rochon de Chabannes, 104.

Apparences. Les fausses Apparences, ou *l'Amant jaloux*. Voyez *Amant jaloux*.

B.

Beau (M. Le), professeur à l'université. Ses ouvrages latins, 338.

Beaulaton. Sa traduction du *Paradis perdu*. Voyez *Milton*.

Belloy (de). Quel rang doit-il occuper parmi les poëtes tragiques, 319.

Bernard. Portrait de Saint Bernard par M. Garat, 224.

Boileau. Son opinion sur le merveilleux de l'Épopée, sur celui du Tasse. Voyez *Louiséide*.

Boileau. Éloge de Boileau par d'Alembert, 177.

Bossuet. Son éloge par d'Alembert, 182.

Bougeant. Son *Histoire du Traité de Westphalie*, 350.

Bourbon. Princes de la maison de Bourbon, privés presque tous du talent de la parole, 269.

Bourdaloue comparé à Massillon, 344.

Brun (Le), poëte lyrique. Ode à M. de Buffon, 144.
Buffon. Ode en son honneur par Le Brun, 144. Son Éloge par Condorcet, 197, 208.

C.

Capricieux (le), comédie de J. B. Rousseau, 81.
Châteaux en Espagne, comédie de Collin d'Harleville, 80.
Chevalier Français à Turin, *Chevalier Français à Londres*, comédies de Dorat, 24.
Condorcet. Éloge de M. de Buffon par Condorcet, 197. — Vie privée de Voltaire, 246.
Collatéral. *Le Collatéral ou l'Amour et l'intérêt*, comédie de Fabre d'Eglantine, 35.
Collin d'Harleville. Son *Optimiste* calomnié par Fabre d'Eglantine, 64. *L'Inconstant*, *l'Optimisme*, *les Châteaux en Espagne*, 80 et suiv.
Contre-temps (le), comédie de La Grange, 95.
Convalescent de qualité (le), comédie de Fabre d'Eglantine, 65.

D.

Daniel (le père). Son Histoire de France, 351.
Despotisme. Essai sur le Despotisme par Mirabeau, 307.
Destouches (voyez *Irrésolu*) comparé à Dufresny, 189.
Dorat, auteur du *Chevalier Français à Turin*, du *Chevalier Français à Londres*, 24.
Dufresny comparé à Destouches, 189.

E.

Éloges par M. d'Alembert, 171. Éloge de Suger par M. Garat, 212; — de Benjamin Franklin par l'abbé Fauchet, 229.

Épopée. Voyez *Milton*, *Louiséide.*
Énéide comparée avec la Henriade, 251.

F.

Fabre d'Eglantine. Voyez *Collatéral*, *Philinte de Molière*, *Convalescent de qualité.*
Fauchet (l'abbé). Voyez *Franklin.*
Fléchier. Son éloge, 192; trait de bonté et de courage de sa part, *ibid.*
Florian (Nouvelles nouvelles de M. de), 361.
Franklin. Son Éloge par l'abbé Fauchet, 229.
Fréron, écrivain de parti, 324.

G.

Garat. Éloge de Suger par Garat, 212. Portrait de Saint Bernard par le même, 224.
Genlis (Mme de). Son théâtre à l'usage des jeunes personnes, 121.
Gilbert. Ode sur la guerre présente, 156.
Grammont. Mémoires de Grammont, 25.
Grosier. Ses Mémoires sur la société des jésuites, 327. — Ses jugemens sur les écrivains de cette société, *ibid.* et suiv.

H.

Henriade (la) comparée avec l'Énéide, 251.
Hylas et Sylvie, comédie de Rochon de Chabannes, 105.

J.

Jérusalem délivrée. Opinion de Boileau et de Voltaire sur ce poëme, 17.

Jésuites. Mémoires de la société des jésuites par l'abbé Grosier, 327. — Jugement sur les écrivains de cette société, 336 et suiv.

Inconstant (l'), comédie de Collin d'Harleville, 80.

Irrésolu (l'), comédie de Destouches? 81.

L.

La Harpe (Œuvres de M. de), 376.

Langue française (la) est-elle égale ou supérieure à la langue grecque et à la langue latine? 325.

Lettres écrites du donjon de Vincennes par Mirabeau, 277.

Louiséide, poëme épique consacré à l'expédition de Saint Louis en Egypte, 16.

Lucile, opéra-comique, 101.

M.

Mably devine que la révolution commencera par les parlemens, 274.

Manie des arts (la), comédie de Rochon de Chabannes, 105.

Marmontel. Ses opéras comiques, 101.

Massillon. Éloge de Massillon par M. d'Alembert, 173. — Ses Mémoires, 262.

Maury (M. l'abbé), fort inférieur à l'abbé Poulle, 277. Jugement de M. de La Harpe à son sujet, 292.

Mémoires de Massillon, 262; — de la société des jésuites, par l'abbé Grosier, 327.

Merveilleux. Le merveilleux du christianisme est-il aussi favorable à la poésie que celui du paganisme? Voyez *Milton.* — *Louiséide.*

Milton. Idée du *Paradis perdu.* Jugement sur ce poëme, 1.

Mirabeau. Ses Lettres écrites du donjon de Vincennes,

277. — Ses travaux à l'Assemblée nationale, 289. — Contradiction de La Harpe à son sujet. — Son Essai sur le despotisme, 307.

Missionnaires. Comment on peut expliquer leur zèle, 346.

Molière. Voyez *Philinte.*

O.

Optimiste (l'), comédie de Collin d'Harleville, 80 et suiv.

Orléans (le père d'Orléans, jésuite). Ses Révolutions d'Angleterre, 350 et suiv.

P.

Paradis perdu. Voyez *Milton.*

Parole. Les princes de la maison de Bourbon étaient presque tous privés du talent de la parole, 269.

Philinte de Molière, comédie de Fabre d'Églantine, 47.

Philosophie (la) des anciens ne se bornait pas exclusivement à l'étude de la morale, 315.

Plaisanterie. Épître sur la Plaisanterie, par Le Brun, 154.

Pline comparé à Buffon par Condorcet, 208.

Poésie lyrique, 144.

R.

Religion naturelle, la seule que doive professer l'homme qui n'est pas éclairé des lumières surnaturelles.

Retour du mari (le), comédie de M. de Ségur, 109.

Révolutions d'Angleterre, par le père d'Orléans, 350.

Rochon de Chabannes. Sa comédie de *l'Amour français*, 104. Ses autres ouvrages, *ib.* et suiv.

Rousseau (J. B.). Sa comédie du *Capricieux*, 81.

S.

Saint-Pierre. Éloge de l'abbé de Saint-Pierre, par M. d'Alembert, 179.
Ségur le jeune. Voyez *Retour du mari.*
Silvain, opéra-comique, 101.
Société. État social est-il une corruption de la nature ? 311.

T.

Théâtre à l'usage des jeunes personnes, 121.

V.

Valets maîtres, comédie de Rochon de Chabannes, 105.
Voltaire. Lettre du roi de Prusse au sujet de sa mort, 194.
— Sa vie privée par Condorcet, 246.

Z.

Zemire et Azor, opéra comique, 101.

Fin de la Table des Matières.

Digitized by Google

J056522242

Digitized by Google

G. BECHI
FIRENZE

Digitized by Google